

Université Saad DAHLEB de Blida
Faculté des lettres et des sciences sociales
Département de français

MEMOIRE DE MAGISTER

Spécialité : Didactique.

**L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTERATURE MAGHREBINE A L'UNIVERSITE
DE BLIDA : OMBRES ET LUMIERES DE L'EXIL DANS LA LITTERATURE
MAGHREBINE DE LANGUE FRANÇAISE**

Par

Mme BOUSSAHOUA née ZITOUNI Farida

Devant le jury composé de :

- Mme Afifa BERERHI, Professeur, Université d'Alger, Présidente.**
- Mr Mohammed-Ismail ABDOUN, Professeur, Université d'Alger, Examineur.**
- Mme Amina BEKKAT, Professeur, Université de Blida, Rapporteur.**

Blida le 09/11/2011

Dédicace

A tous ceux qui ont
opposé aux maux de l'exil,
les mots de la justice,
de la liberté et de l'humanité

Résumé

L'évolution d'une production littéraire maghrébine de langue française, liée à une dynamique de faits socio-culturels et historiques, est établie dans cette étude qui vise la représentation de l'exil en s'appuyant sur un échantillonnage d'auteurs maghrébins.

Il s'agit d'un exposé de multiples acceptions du concept d'exil, suivi de diverses conceptions du thème, ayant pour but la mise en relief de leurs ressemblances et différences, d'une époque à une autre et d'un auteur à un autre.

Cette recherche basée sur un corpus délimité, nous a permis donc, grâce à une méthode d'analyse comparative, de découvrir diverses expressions de l'exil, les unes aliénantes et frustrantes correspondant à des ombres, les autres, constructives et libératrices, correspondant à des lumières.

Cette investigation basée sur la méthode comparative nous a donné également l'occasion de constater que l'exil n'est pas une notion statique. Il s'inscrit plutôt dans une perspective de l'évolution, allant de la sclérose et de la fermeture, vers l'épanouissement et l'ouverture.

Au terme de notre recherche, nous avons pu déceler une optique de l'exil, qui rêverait de le supprimer pour le remplacer par une citoyenneté mondiale, permettant la libre circulation des individus dans le respect mutuel des droits et devoirs.

Mots clés : Maghreb – Histoire – espace patrie – espace exil – identité – mémoire – langue française – écriture et style – exil – ombres et lumières.

Traduction du résumé en langue arabe

ملخص

أن تطور إنتاج أدبي مغاربي باللغة الفرنسية، مرتبط بدينامكية مظاهر اجتماعية، ثقافية، تاريخية، قد ثبت في هذه الدراسة التي تستهدف تمثيل «المنفى» مرتكزة على عينات من المؤلفين المغاربة.

يتعلق الموضوع بعرض عدة مفاهيم لمصطلح «المنفى»، متبوعة بمفاهيم مختلفة للمحور تستهدف إبراز أوجه الشبه و الاختلاف بينهم من زمن إلى آخر و مؤلف إلى آخر.

هذا البحث المبني على مجموعة نصوص محددة، سمح لنا بفضل دراسة مقارنة أن نكتشف تعبيرات مختلفة «للمنفى»، البعض منها منفرة و محبطة تعبر عن عناصر مظلمة و الأخرى بناءة و محررة تعبر عن عناصر منيرة.

أن هذا البحث المبني على منهج الأدب المقارن، قد أعطانا أيضا الفرصة أن نلاحظ أن المنفى ليس مفهوم سكوني بل على الأصح أنه ينتمي إلى منظور تطوري ينطلق من التصلب و الانغلاق نحو الانسراح و الانفتاح.

في نهاية بحثنا استطعنا أن نلاحظ رؤية «للمنفى» تحلم بإلغائه و استخلافه بالمواطنة العالمية و التي تسمح بحرية تنقل الأشخاص مع الاحترام المتبادل للحقوق و الواجبات.

الكلمات المفتاحية: المغرب - التاريخ - فضاء الوطن - فضاء المنفى - الهوية -

الذاكرة - اللغة الفرنسية - الكتابة و الأسلوب - المنفى -

الظلمات و الأنوار.

Remerciements

Je tiens à remercier en particulier Mme Amina Azza BEKKAT, ma directrice de recherche, qui m'a encouragée tout au long de cette étude, avec ses conseils judicieux, sa patience, sa disponibilité et son soutien moral, combien réconfortant.

J'exprime toute ma gratitude à Mme Aicha BOUABACI, poète, romancière et nouvelliste, qui m'a éclairée de ses informations et m'a fourni la documentation qui me manquait.

Comme je remercie les professeurs qui m'ont fait l'honneur de constituer mon jury, de me lire et de me critiquer.

Je remercie également tous ceux qui, à des titres divers, m'ont soutenue en me témoignant leur confiance tout au long de mes années universitaires à Alger, Médéa et Blida.

TABLE DES MATIERES

| | Pages |
|---|-------|
| DEDICACE | |
| RESUME | 1 |
| TRADUCTION DU RESUME EN LANGUE ARABE | 2 |
| REMERCIEMENTS | 3 |
| TABLE DES MATIERES | 4 |
| INTRODUCTION | 6 |
| CHAPITRE 1 : L'EXIL DANS LA LITTERATURE MAGHREBINE DE LANGUE FRANÇAISE | |
| 1-1 : La littérature maghrébine de langue française..... | 11 |
| 1-1-1 : Contexte d'émergence..... | 11 |
| 1-1-2 : Naissance et évolution..... | 18 |
| 1-2 : L'exil..... | 29 |
| 1-2-1 : Définitions | 29 |
| 1-2-2 : Thématologie..... | 32 |
| CHAPITRE 2 : EXPRESSIONS D'EXILS D'AUTEURS MAGHREBINS. | |
| 2-1 : <i>La rage aux tripes</i> de Mustapha TLILI, comme échantillon représentatif tunisien..... | 35 |
| 2-1-1 : Mustapha TLILI l'auteur..... | 35 |
| 2-1-2 : le sentiment d'exil | 36 |
| 2-2 : <i>La mémoire tatouée</i> d'Abdelkébir KHATIBI comme échantillon représentatif marocain..... | 42 |
| 2-2-1 : Abdelkebir KHATIBI l'auteur..... | 42 |
| 2-2-2 : Le sentiment d'exil..... | 44 |
| 2-3 : <i>Nedjma</i> de KATEB Yacine comme échantillon représentatif algérien..... | 50 |
| 2-3-1 : KATEB Yacine l'auteur..... | 50 |
| 2-3-2 : Le sentiment d'exil..... | 53 |
| 2-4 : <i>Le désordre humain conté à mon petit fils</i> d'Aïcha BOUABACI comme deuxième échantillon représentatif algérien..... | 63 |
| 2-4-1 : Aïcha BOUABACI l'auteur..... | 63 |

| | |
|----------------------------------|----|
| 2-4-2 : Le sentiment d'exil..... | 68 |
|----------------------------------|----|

**CHAPITRE 3 : ETAT COMPARATIF DES OMBRES ET LUMIERES DE
L'EXIL D'UN AUTEUR A UN AUTRE.**

| | |
|---|----|
| 3-1 : Par rapport à l'Histoire, la mémoire et la temporalité..... | 77 |
| 3-2 : Par rapport à l'espace-patrie et l'espace-exil..... | 82 |
| 3-3 : Par rapport à la langue française..... | 88 |
| 3-4 : Conclusion du chapitre 3..... | 90 |

| | |
|---|------------|
| CONCLUSION..... | 93 |
| ANNEXE N1..... | 99 |
| ANNEXE N2..... | 106 |
| ANNEXE N3..... | 108 |
| ANNEXE N4..... | 110 |
| REFERENCES..... | 112 |
| OUVRAGES CONSULTES ET NON CITES..... | 115 |

INTRODUCTION

« La littérature, aujourd'hui, est en elle-même un exil permanent. Nul n'écrit parce qu'il se sent à sa place, mais plutôt, parce qu'il se sent déplacé. »
Mario GOLO BOFF.

L'exil a longtemps été une anomalie. Est-il en train de devenir un mode de vie normal ?

Aux temps lointains où la communauté réglait les moindres faits et gestes de chacun de ses membres, exclure l'un d'eux c'était quasiment le condamner à mort. Non seulement il ne bénéficiait plus des protections du groupe et se retrouvait seul, face à l'inconnu, mais il cessait d'être relié à ses ancêtres et ne pouvait plus fonder un foyer. Il n'avait plus de repères psychiques sécurisants. Perdu pour sa communauté, il était aussi perdu pour lui-même.

Avec les conquêtes coloniales des 15^e et 16^e siècles, la notion même d'exil va changer. Les grandes découvertes, les progrès des moyens de navigation, l'établissement d'un réseau d'échanges permanents à travers les océans, inaugurent un marché mondialisé. Des masses de gens s'expatrient à la recherche de régions politiquement plus clémentes ou économiquement plus prometteuses. Le déracinement n'est plus pour elles un châtimeur ou une calamité. Il peut être une ouverture qui s'accorde à l'une des caractéristiques majeures des temps nouveaux : «le changement». Il s'agit d'explorer dorénavant une autre vie, avec des risques qui sont, cette-fois, «assumés». La patrie d'origine représente alors, au loin, un repère stable, au milieu de tout ce qui bouge, un havre de certitude face aux flux imprévisibles de la vie.

La littérature n'étant pas indifférente à ce changement, suscitant des aspirations et des préoccupations nouvelles, se fixa une nouvelle fonction, celle de raconter la vie engendrée par ces divers et multiples déplacements.

Effectivement, de nombreux écrivains, les uns ayant quitté leur pays de gré ou de force, les autres exclus dans leur propre pays et coupés de leur langue natale, éprouvent un besoin impérieux d'écrire leur exil.

Il s'agit d'une expérience «universelle» que chaque écrivain ressent à sa manière et cherche à partager avec ses lecteurs.

Cette expérience peut comporter des faiblesses et des forces, des troubles et des pulsions, des événements heureux ou malheureux qui procurent épanouissement ou aliénation.

Aussi l'écrivain, en fonction de ce qu'il veut transmettre à d'autres, par le biais du style et des mots, traverse une foule de principes, de règles, d'usages et de coutumes. Cela lui impose une confrontation silencieuse en double communication avec lui-même et avec autrui et trace un relief de sa propre culture.

Cette confrontation s'amplifie et se diversifie au XXe siècle, siècle de l'exil par excellence.

Nous pouvons citer à titre d'exemples parmi les écrivains exilés : Chateaubriand, Mme de Staël, Victor Hugo, Edmond Jabès, Henry James, Constantin Cavafy, Ernest Hemingway, Théodore Adorno, etc.

Dans la tradition arabe, nous citerons Rifaat El Tahtawi, El Baroudi, Ahmed Chawki, El Sayyab, Abdel Rahman Mounif, Saadi Youcef, Mourid El Barghouti, etc.

L'exil est ou a été également le destin d'un bon nombre d'écrivains maghrébins de langue française.

Il est dû sans doute aux bouleversements socio-historiques, politiques et culturels qu'a connus le Maghreb au cours des générations successives.

Par là-même, la littérature maghrébine de langue française, s'avère un lieu privilégié où s'offrent en spectacle les rencontres, télescopages, entrecroisements de langues, cultures, faits sociaux, en perpétuelle mutation.

Ainsi, la littérature de l'exil s'enrichit de jour en jour à travers le monde et des réflexions sur le sujet se multiplient continuellement.

Nous signalons à titre d'exemples un ouvrage collectif *Exil et littératures*(1986) réalisé par les membres de l'équipe de recherche sur le voyage de l'université de Grenoble.

Un autre colloque international a consacré en 1992 ses séances au sujet de l'exil et a donné l'occasion à la publication des actes de ce colloque : *Exilés marginaux et parias* dans les littératures francophones, acte du colloque international de l'université de Brack(1994).

Dans le domaine arabe, où l'on trouve également une abondante littérature de l'exil, il existe de nombreuses réflexions personnelles sur le sujet, telles que :

- عبد الرحمن منيف: الكاتب و المنفى هموم و آفاق الرواية العربية (1992)
- حيدر حيدر: أوراق المنفى شهادات من أحوال زمننا(1993)
- مراد كاسوحة: المنفى السياسي في الرواية العربية (2000)
- رسول محمد رسول: بين التاريخ و السياسة و الهوية المثقفة و المنفى
- شحات محمد عبد المجيد: السرد في روايات المنفى العربية من عام(1967) إلى عام(2000) جامعة القاهرة(2000)

Le sujet étant complexe et loin d'être épuisé, il nous a paru qu'il méritait d'être repris, dans le but d'y découvrir de nouvelles visions.

En effet, il ne s'agit pas d'effleurer l'exil, dans l'un de ses aspects ou chez un seul écrivain, cela nous semble dénué d'intérêt et ne permet pas d'avoir une vision plus étendue de la question.

Et comme il représente un trait dominant dans la littérature maghrébine de langue française, l'objet de notre étude s'inscrit dans le cadre de cette même littérature.

L'exil est une notion ambiguë, tout comme les sentiments et les idées qu'il inspire. Sa réfraction par des sensibilités individuelles, donnerait à voir ses multiples images d'un écrivain à un autre.

Il serait par conséquent, pour les uns et les autres, de différentes manières, soit une source d'expériences douloureuses, soit une étape de liberté, de renouvellement, de découverte et d'enrichissement.

En d'autres termes nous dirions que l'exil, qu'il soit d'ordre géographique, culturel ou linguistique pourrait représenter soit une source d'ombres, soit une source de lumières.

Nous avons donc choisi comme méthode d'étude, la littérature comparée.

Notre recherche s'insère dans une perspective d'analyse comparative de ces ombres et lumières de l'exil qui tient compte de la relation dialectique de divers axes, tels le Maghreb, l'Histoire, la mémoire, la temporalité, l'espace patrie, l'espace exil, la langue française, l'identité, l'écriture et les formes stylistiques.

Cette recherche s'avère à l'évidence non exhaustive et s'appuie sur un recensement de diverses connotations de l'exil dans sa dimension historique, et d'un échantillonnage représentatif d'auteurs et textes maghrébins.

En effet, notre propos consiste à déterminer, comprendre et interpréter le thème de l'exil, en fonction de diverses sensibilités d'auteurs maghrébins liés spécifiquement à leurs expériences heureuses ou malheureuses d'intellectuels exilés d'une façon ou d'une autre.

Cela devrait nous permettre d'atteindre l'objectif central de notre étude : concevoir la diversité des ombres et lumières de l'exil dans la littérature maghrébine de langue française, en vue de les comparer et d'en préciser les ressemblances et divergences.

Cela à travers un choix d'auteurs ayant des approches différentes des divers axes ayant suscité l'écriture de l'exil.

Aussi et pour ce faire, nous proposons de répartir notre travail en trois chapitres composés de subdivisions s'articulant les unes par rapport aux autres, pour constituer un panorama d'idées et d'informations. Celles-ci doivent fournir des éléments de comparaison et des repères en vue de l'analyse comparative des ombres et lumières de l'exil que nous envisageons d'entreprendre.

Le premier chapitre sera consacré à l'étude de l'exil dans la littérature maghrébine de langue française.

Dans une première subdivision, il y a lieu de survoler la littérature maghrébine considérée afin de déterminer le contexte de la question.

Dans une deuxième subdivision, nous devons cerner différents sens du concept d'exil, dans sa dimension historique et selon différentes théories.

Ce chapitre représentera en somme la partie théorique de la recherche

Le deuxième chapitre sera consacré à l'analyse du sujet à travers un échantillonnage représentatif d'auteurs maghrébins ayant vécu l'exil dans des situations identiques ou différentes, mais de façons diverses.

Ce chapitre devra représenter la partie pratique de notre étude.

Tout cela nous permettra dans **un troisième chapitre**, d'établir un état comparatif des ombres et lumières, cernées au cours de cette investigation en fonction des principaux axes ayant généré le sentiment d'exil.

Arrivant à la **conclusion générale**, nous allons d'abord essayer de synthétiser les remarques et les déductions qui, à notre sens, nous ont paru les plus pertinentes de notre recherche.

Dans un deuxième temps, nous préconisons une démarche de recherche plus étendue. Elle consistera à repérer et analyser d'autres textes d'auteurs maghrébins de différentes nationalités et générations. Ils viendront enrichir le corpus d'analyse et permettre de découvrir d'autres visions de l'exil.

CHAPITRE 1.

L'EXIL DANS LA LITTÉRATURE MAGHREBINE DE LANGUE FRANÇAISE

1-1 : La littérature maghrébine de langue française :

1-1-1 : contexte d'émergence :

La littérature maghrébine de langue française, désigne comme allant de soi un instrument (la langue française) et un lieu d'origine et d'expression (le Maghreb).

Mais cette langue et ce Maghreb sont perçus différemment d'une catégorie d'auteurs à une autre et d'un écrivain à un autre.

Aussi, une production littéraire procédant d'une maîtrise du français et d'un Maghreb de l'imaginaire, a précédé la littérature maghrébine de langue française proprement dite.

Elle concerne, pour le cas de l'Algérie particulièrement, les textes d'écrivains européens se répartissant en «Voyageurs» pour la période coloniale de 1830 à 1900, puis en «Algérienistes» de 1900 à 1935, alors que d'autres écrivains se trouvent réunis dans le cadre de «l'École d'Alger» de 1935 à 1950.

Les «Voyageurs» parmi lesquels on peut citer Gustave FLAUBERT, Pierre LOTI, André GIDE, Henry DE MONTHERLAND, Eugène FROMENTIN, Alphonse DAUDET...sont des auteurs en quête d'évasion, d'exotisme, de dépaysement.

Maîtrisant le français, leur langue d'origine, et découvrant le Maghreb de l'extérieur, ils ont contribué par les lettres, ainsi qu'un DELACROIX par la peinture artistique, à l'élaboration d'une image exotique de la terre et des peuples maghrébins, image qui s'était déjà constituée en France dès l'époque romantique.

Pour ne parler que de FROMENTIN, DAUDET et GIDE, nous dirons que le premier, auteur de *Un été dans le Sahara(1857)*, et *Un été dans le Sahel(1859)*,

précise qu'il a été frappé par le «pittoresque des choses, hommes et lieux», et ce qui était important pour lui c'était de «décrire au lieu de raconter, peindre au lieu d'indiquer».

Le deuxième, auteur de *Tartarin de Tarascon*(1872), démystifie par la caricature l'exotisme de FROMENTIN, mais crée un autre exotisme «réaliste».

Le troisième, auteur de *Les nourritures terrestres*(1887), *L'immoraliste* (1902), *Amyntas* (1906), *Si le grain ne meurt*(1927) réduit l'Algérie à un objet de désir, une pure délectation des sens, un lieu «d'évasion» et de «délivrance», propre à la libération sensuelle. Il dit : «Il semblait que tout mon être eût comme un immense besoin de se retremper dans la vérité». ¹

Ses voyages en A.O.F., en Tunisie, lui ont donné les premières sensations de dépaysement.

Mais l'expérience algérienne, de Biskra notamment, lui a permis de faire la découverte de ce qu'il appelle «Le nouvel être». En effet, au contact d'un monde extraordinaire, il avait fait la palpante découverte de la vie.

Les «Algérienistes» quant à eux, s'inscrivent dans une logique tout à fait coloniale. Leur mouvement littéraire, dit «l'Algérianisme»², loin de présenter un intérêt esthétique, draine plutôt une idéologie raciste s'appuyant sur une thèse de la latinité.

Louis BERTRAND, la figure de proue du courant «Algérianisme», avec l'arrivée des colons venus du pourtour de la Méditerranée, prétend que l'Afrique latine et chrétienne est en train de se reconstituer.

Ainsi, des écrivains d'origine européenne, décident dans le premier quart du XX^e siècle, de prendre la parole au nom du colon. Ils sont influencés par Louis BERTRAND qui déclare «la véritable Afrique c'est nous, nous les Latins».

¹ Dans *La grotte éclatée*, le personnage narrateur se nourrit des «nourritures terrestres».

² L'expression est de Louis BERTRAND.

Ce même Louis BERTRAND qui croyait obstinément «à sa chimère latine», a effacé l'Algérien dans ses dimensions culturelles arabo-berbères musulmanes .Il écrit dans la préface de son livre *Les Villes d'or(1921)* :«J'ai écarté le décor islamique et pseudo-arabe qui fascinait les regards superficiels...Cette Afrique latine n'était pas un accident mais elle avait des racines latines dans le passé».

Par là- même, L'Européen en Algérie «en quête de soi», va être révélé à lui-même. Louis BERTRAND va lui donner une identité. Un autre, Robert RANDAU, va lui donner la force de s'opposer et à l'élite indigène naissante, et à la France, au nom de cette «identité» que le premier aura révélé ainsi que le remarque BENAMMAR BENMANSOUR Leila. [1]

Dans cet esprit, RANDAU, à travers ses écrits fictionnels et ses préfaces à des recueils, défend l'existence d'une littérature autonome. Aussi, dit-il : «Il doit y avoir une littérature nord-africaine parce qu'un peuple qui possède sa vie propre doit posséder aussi une langue et une littérature à lui».

D'autre part, prétendant que les Algériens croupissaient dans une «barbarie arriérée», RANDAU affirme que le roman colonial «dégage des valeurs d'humanité» face auxquelles l'Européen et l'indigène sont égaux.

« Le rôle de la colonisation, écrit-il, est de convertir à notre mentalité avec tact, mesure et intelligence, des peuples encore à l'état barbare ».

«Qu'à nouveau, dit –il encore, l'impérium des races latines gouverne le monde ! Et que la Lex implacable et élégante domine à jamais les peuples barbares».

RANDAU projette de la sorte, l'intégration des Algériens dans sa vision de la race nouvelle, mais en les inhibant. Il les juge décadents. Ils sont «un crépuscule» alors que lui se proclame «la perpétuelle aurore de l'esprit».

D'autres noms figurent dans ce courant «Algérieniste», tels que Jean POMMIER, Louis LECOQ, René HUGHES, Alfred ROUSSE, Charles HAGEL, René JANON, Paul RICHARD, Albert TRUPHEMUS, Charles COURTIN, Elissa RHAIS, Maximilienne HELLES, Magali BOISNARD, Marie BUGEJA...

Cette littérature évoluera au gré des circonstances, mais persistera dans sa négation de l'élément autochtone, et rejettera toujours la tutelle de la France.

Les Algérianistes prônent le syncrétisme où «la race nouvelle» doit englober les musulmans. Ces conduites et comportements dictés apparemment par le devoir de civiliser et d'intégrer les indigènes, ne visaient en fait que la justification de la colonisation. Ils devaient donner bonne conscience aux auteurs et aux lecteurs, car le phénomène d'acculturation qui ne s'est joué réellement qu'entre les années 1900-1930, a échoué. L'histoire aura prouvé son impossible réalisation.

Un autre courant allant à l'encontre de la thèse des «Algérianistes» , un courant dit «pied-noir» , regroupe des intellectuels essentiellement de gauche. Ils se proclament Algériens et fondent à partir de 1935 «l'Ecole d'Alger». Gabriel AUDISIO est le premier à employer cette expression modifiée par Albert CAMUS sous le nom «d'Ecole Nord Africaine des lettres».

Ces écrivains parmi lesquels on peut citer Jean PELEGRI, Emmanuel ROBLES, Jules ROY, Edmond CHAULAT....n'ont pas la même vision de la Méditerranée qui inspire leurs œuvres.

Cette mer est plutôt grecque que latine, et ils y voient le réceptacle d'une sensualité qui, avec le soleil, devient le lieu de la vie, de la joie et du bonheur.

Ils se proclament hommes nouveaux, appartenant à «une race née du soleil et de la mer» (Camus).

Camus considère également la Méditerranée comme «la confluence en Alger de l'orient et de l'occident, un lieu propice à une pensée inspirée par les jeux du soleil et de la mer».

Ainsi «La Méditerranée contre Rome fait naître une philosophie où mer, soleil, femmes dans la lumière, créent un commun amour de la vie». [2] (P. 59)

Gabriel AUDISIO, Edmond CHARLOT, Emmanuel ROBLES, Jean PELEGRI partagent cette philosophie existentielle de CAMUS.

De plus, le premier rêve d'une «Afrique méditerranéenne » et tend à découvrir des traditions démocratiques du christianisme et de l'islam». Pour lui, l'Algérie était «un

mélange en train de se fixer, une synthèse de races bordières cimentées par la culture française ». Il l'appellera «La province Méditerranée».

Le deuxième lance une collection «Méditerranée» et une revue «Rivages» l'une et l'autre porte-parole du courant «pied-noir».

Le troisième, natif d'Oran et revendiquant ses origines espagnoles, se considère chez lui, dans n'importe quel point du pourtour méditerranéen. Il dira «dans cette région privilégiée du monde où je trouve une certaine qualité de lumière dont j'ai besoin».

Le quatrième, natif de Rovigo et auteur de *Oliviers de la justice* (1959) se posait en intermédiaire entre les deux camps : colons, colonisés.

Dans ce contexte d'émergence de la littérature maghrébine de langue française, nous pouvons signaler une figure qui se démarque des trois courants littéraires relatés.

Il s'agit d'Isabelle EBERHARDT qui n'a pas fini de susciter l'intérêt.

Journaliste et écrivaine de la fin du XIXe siècle, étant née le 17 février 1877 à Genève. Elle immigra à Bône, l'actuelle Annaba, en compagnie de sa mère. Elles s'installèrent toutes deux dans le quartier européen avant de le quitter pour le quartier arabe et de se convertir à l'islam. La mère décédée et enterrée dans le cimetière musulman, Isabelle EBERHARDT quitte Annaba pour sillonner les villes du Sahara algérien.

A Genève, elle avait appris en plus du russe, la langue arabe, le français, l'anglais, le turc et l'arménien.

En tant que reporter pour le compte du journal AL AKHBAR, édité en versions arabe et française à Alger, elle décrivait entre autres, les villes sahariennes et les dures conditions de vie de leurs habitants algériens.

Avec *Notes de route*, *Pages d'islam*, *Dans l'ombre chaude de l'islam*, *Mes Journaliers*, et *Au pays des sables*, elle montre son attention et son amour de la vie musulmane.

Selon Ali AKIKA [3], Isabelle EBERHARDT est aussi la première femme reporter de guerre dans l'histoire mondiale du journalisme.

Ses écrits, son amitié affichée pour les Algériens, son anticolonialisme, irritaient et dérangeaient au plus haut point les institutions de la société coloniale de l'époque. En effet, ses articles et ses livres chantaient la beauté de l'Algérie, prenaient la défense de son peuple, appelaient au respect de sa culture et de sa religion et expliquaient pourquoi elle aimait partager la vie du peuple.

Son expulsion du pays en 1900 fut d'autant plus facile qu'elle était étrangère puisque de nationalité russe. Mais, suite à son mariage avec un certain Slimane EBNI, sous officier de l'armée française, elle put obtenir la nationalité française et retourner en Algérie.

Ses biographes, Edmonde CHARLES-ROUX, Marie-Odile DELACOUR et Jean-René HULEU ainsi qu'Ali AKIKA, rejettent catégoriquement l'accusation d'espionne au service de l'armée française que certains ont porté sur elle.

Elle n'avait pas non plus échappé aux calomnies que des esprits obscurantistes avaient fait circuler à son sujet. Sur leurs instigations, elle a failli être décapitée d'un coup de sabre.

Mais le destin en a décidé autrement. Elle fut noyée par la grande crue de l'oued à Ain Sefra, à l'âge de 27ans, emportée dans la maison où elle avait emménagé la veille. On y retrouva son manuscrit *Sud Oranais* qu'elle n'avait pas eu le temps de poster à son éditeur en France. Le colonel Louis-Hubert LYAUTEY, commandant de la subdivision de l'armée française à Ain Sefra et amoureux des belles lettres, fit sécher le manuscrit et l'envoya à Alger puis en France où il sera édité.

A la même époque des « Algérienistes », les frères THARAUD réalisent un produit sur le Maroc.

Leur trilogie *Rabat ou les heures marocaines (1919)*, *Marrakech ou les seigneurs de L'Atlas (1920)*, *Fez ou les bourgeois de l'Islam (1930)*, décrit avec une certaine sympathie, les paysages et les hommes du Maghreb. Leurs œuvres destinées à un public français révèlent un réel désir d'informer et une recherche d'images et d'émotions exotiques.

Les frères THARAUD ont montré notamment dans *La fête arabe (1912)*, les difficultés d'une véritable compréhension entre les civilisations européenne et arabo-musulmane.

François BONJEAN, quant à lui, né à Lyon en 1884 et installé au Maroc dès 1929 après un séjour au Caire, présente une certaine particularité. S'il n'a pas rompu totalement avec la littérature exotique à l'image d'autres auteurs européens, marié à une Marocaine, il a mieux su s'imprégner des mœurs et des mentalités autochtones.

En 1939, il publie *Confidences d'une fille de la nuit* et en 1947 *Reine Ysa amoureuse*.

Dans son premier roman, l'auteur réussit le tour de force de s'effacer derrière sa jeune héroïne marocaine Malika, qui raconte son histoire à la première personne en s'écartant du factice et du documentaire exotique.

On trouve dans ce texte également une peinture de la société traditionnelle de Fez ressentie de l'intérieur, excluant significativement tout personnage européen.

Ainsi nous remarquons à travers ces textes d'écrivains, nommés communément écrivains français d'Afrique du Nord, diverses attitudes et tendances littéraires.

D'aucuns ont produit une littérature en fonction de leur approche plus ou moins exaltante du Maghreb et des peuples. Ils ont évité volontairement toute notation de caractère sociologique ou politique pour s'éloigner de toute question gênante quant à la domination française en Afrique du Nord.

D'autres, ont travaillé avant tout dans le sens que la colonisation imprimait à leur pensée.

Des positions intermédiaires ont été remarquées, se situant entre la conception d'un Maghreb vidé de ses habitants et une attitude tout à fait solidaire, reconnaissante de l'existence d'un pays à part et d'un peuple autre, existant bel et bien.

Nous ne les avons pas évoqués gratuitement, car quelles que soient leurs attitudes et leurs tendances, ces écrivains français d'Afrique du Nord ont favorisé chacun à sa manière l'émergence d'une littérature maghrébine de langue française d'écrivains autochtones.

En effet, cet exotisme béat des « voyageurs », cette vision idyllique d'une terre sans hommes, ces idées toutes faites sur les populations arabo-berbères, cette fausse intégration prônée par les « Algérienistes », n'allaient pas laisser les autochtones indifférents.

Ainsi, ces auteurs français et assimilés d'Afrique du Nord, auront eu le mérite de provoquer une contre-littérature d'écrivains maghrébins autochtones. Ceux-là émergeront dans leur contre-sillage, pour affirmer leur identité propre et défendre les intérêts de leurs compatriotes dans le cadre d'une littérature de la « Résistance-Dialogue ». (expression adoptée par Fewzia SARI MOSTEFA-KARA) [2], P. 61.

1-1-2- Naissance et évolution :

Cette littérature liée à l'acquisition de la langue française, verra le jour d'abord en Algérie. Car l'usage exclusif du français dans les écoles et l'administration, quoique l'instruction publique fût plutôt réservée aux Français de souche et aux étrangers assimilés, permit davantage la diffusion du français en Algérie.

D'autre part, l'Algérie, colonisée depuis 1830, n'a recouvré son indépendance qu'en 1962. Ainsi son histoire coloniale est beaucoup plus longue que celle de la Tunisie et du Maroc.

La Tunisie est devenue protectorat français par le traité du Bardo en 1881 et par la convention de la Marsa en 1883.

Le Maroc a subi le même sort en 1912.

Ces deux pays recouvreront leur indépendance en 1956.

De plus, dans ces deux pays, l'enseignement de l'arabe a été maintenu en forte proportion, malgré la domination du protectorat français.

Quant à la Mauritanie, elle n'était considérée comme colonie française qu'à la veille de la seconde guerre mondiale [4] Ce qui lui a permis de maintenir « la langue arabe en plus des langues africaines tels le Pular et le Wolof » [4]

Le cinquième pays du Maghreb, la Lybie « a été soumis au fascisme mussolinien » [4].

Ce qui a déjoué tout contact avec la langue française.

Ainsi, l'histoire de la littérature algérienne de langue française remonte en fait à la fin du XIXe siècle. Elle ne commence pas, comme le veut la tradition, avec Mouloud FERAOUN, ni même avec Taous AMROUCHE.

Si M'Hamed BEN-RAHAL aurait écrit en 1891 la première nouvelle en langue Française *La vengeance du cheikh* et Mohamed IBN-BERAKAK, *Choses d'Algérie*, la même année.

Ahmed BOURI a produit le premier roman algérien en 1912, *Musulmans et Chrétiennes*, publié en feuilletons dans le journal oranais EL- HACK.

Et à partir des années vingt, la production devient plus importante. Nous rappelons surtout *Ahmed Ben Mostefa Goumier* de Caïd BEN CHERIF (1925), *Terre d'islam* de Chérif KADI (1929), *Zohra la femme du mineur* de Abdelkader HADJ HAMOU (1925), *El Euldj, captif des barbaresques* de Choukri KHOUDJA (1930), *Myrièm dans les palmes* de Mohamed OULD-CHEIKH (1936).

En poésie, nous citerons en particulier Jean AMROUCHE avec *Cendres* (1934), *Etoile secrète* (1937) et sa traduction des chants berbères de Kabylie (1939). [5]

L'occultation de ces œuvres pionnières de la littérature algérienne de langue française et leurs conditions historiques de production, nous empêcherait de comprendre dans sa complexité la littérature d'aujourd'hui. En effet de manière plus ou moins consciente, le roman algérien de langue française est le résultat de tout un processus d'élaboration qui commence au début du XXe siècle.

Or, ces premiers écrivains et la période qui les a vus naître sont l'objet d'un certain nombre de préjugés.

Ch. R. AGERON a taxé ces « jeunes Algériens » d'assimilationnistes [6]

Pour Frantz FANON, la première génération d'écrivains colonisés, travaillant dans la langue du colonisateur, serait toujours une génération d'assimilationnistes [7].

D'une façon générale, les romans des années 1920 et 1930 constituent, selon les chercheurs presque unanimes, la période d'assimilation, d'acculturation ou de mimétisme dans l'histoire de la littérature algérienne.

Selon Jean DEJEUX, les romans de cette époque sont médiocres et décevants. Toujours d'après lui, on copie. Il s'agit dit-il de montrer qu'on peut écrire en bon français sans faire de fautes de syntaxe...les auteurs voient leurs sociétés comme de l'extérieur, abstraitement, avec les yeux des autres : ils n'oublient pas le couplet aux bienfaits de la « mère patrie ».

Sans doute, écrivant dans la mouvance de leurs collègues européens, et dans les structures coloniales, ces auteurs ne pouvaient que louer les bienfaits de la civilisation occidentale. Ils surévaluaient la culture française en l'auréolant d'attributs de la positivité dans le seul but d'éviter la censure de leurs œuvres.

Car, si au niveau de l'explicite, ils n'omettaient jamais le généreux couplet à la gloire de la colonisation ; au niveau de la fiction, ils parvenaient à faire passer un message de dévoilement et de dénonciation.

Si sur le plan de la forme, ces écrivains algériens ne font que reproduire le genre colonial, sur le plan du contenu, leur prise de parole va décentrer le lieu de l'allocution.

Si la littérature de l'écrivain de souche européenne se voulait tantôt recherche d'évasion et d'exotisme, tantôt dévalorisante et marginalisante du peuple algérien, ces premiers écrivains autochtones ont tout de même eu le mérite de transformer la vision du monde colonial.

Ils vont peindre la société de l'intérieur et non de l'extérieur comme le prétend Jean DEJEUX, et prouver que malgré les années d'oppression, l'identité de l'opprimé restait entière.

Selon le témoignage de BACHTARZI, ces jeunes écrivains algériens étaient contraints de s'auto-censurer pour ne pas subir les foudres de la répression coloniale.

Pour être édités, ils devaient payer tribut en mêlant à leur ressentiment des louanges au colonisateur.

A propos d'une pièce de théâtre de Mohamed OULD-CHEIKH, soumise par ce dernier à BACHTARZI pour avis, celui-ci dira :

« Il y avait là un talent manifeste. Il y avait aussi toute la passion, toute l'indignation d'un jeune musulman qui jugeait à sa juste valeur le paternalisme qui nous engluait. Mais cette passion s'exprimait d'une manière trop violente pour que nous n'allions pas tout droit nous casser le nez sur une interdiction. Comme il me demandait de me charger de la traduction, je lui ai fait accepter en même temps des adoucissements. Le résultat sauvegardait assez bien la pensée de l'auteur sans donner trop de prise à la censure. Cette censure a épluché le texte à la loupe, mais elle a donné son visa » [8]

En outre, l'œuvre de Mohamed OULD-CHEIKH que nous citons à titre d'exemple, dément les préjugés aprioristes portés sur cette époque et sur sa littérature.

En effet, nous y remarquons que l'assimilation en tant que perte de son identité est impossible. L'assimilation dont parle l'auteur est autre. L'ouverture sur le monde extérieur est assimilation au sens d'emprunt à d'autres civilisations. Elle peut être bénéfique pour les utilisateurs, mais il ne s'agit pas de se faire autre, de devenir l'autre.

En niant le processus de l'assimilation au sens colonialiste, le romancier fixe une échéance à la colonisation elle-même.

Auteur lucide, témoin de la spoliation et de l'asservissement de son peuple, de même que les écrivains de sa génération, Mohamed OULD-CHEIKH n'arrive pas à penser à un changement immédiat.

Conscient de la supériorité de l'adversaire face au combattant algérien qui n'avait que sa bravoure à lui opposer, l'écrivain de l'époque semble accepter le fait accompli et pense l'exclusion de la colonisation à long terme.

Inscrite dans la grande histoire du Maghreb, la colonisation française n'est qu'une halte ponctuelle dans l'évolution de la patrie algérienne. Pour l'auteur, cette

domination étrangère ne peut être que passagère comme l'ont été les dominations étrangères du passé. « Seule l'influence arabe, nous dit l'auteur, fut déterminante et ce, grâce à la parfaite assimilation des populations en présence, résultant d'une affinité ethnique et d'une communauté de goûts et d'habitudes ».

Cela, contrairement aux « Algérienistes » qui prédisaient comme imminente, l'extinction du peuple autochtone.

La lecture du roman *Myrièm dans les palmes* de ce même auteur, fait apparaître deux pôles apparemment contradictoires : d'une part l'éloge de la civilisation occidentale, d'autre part la volonté de préservation de l'identité algérienne.

Cette bipolarité du discours romanesque se trouve figurée en la personne de l'héroïne de l'œuvre. Myrièm est la fille d'une Algérienne musulmane et d'un Français. En tant que telle, elle est la dépositaire des présupposés des deux communautés. Cette bipolarité traduit le double discours, celui de l'identité et celui de l'assimilation.

L'identité étant l'affirmation d'une existence spécifique à travers la langue, la religion et l'Histoire ; l'assimilation étant l'éloge de la civilisation occidentale à travers deux paramètres, l'ordre et la modernité.

Nous retrouvons ces deux termes ainsi définis tout au long du roman, et leur cohabitation échouera dès lors que l'un cherchera à s'imposer à l'autre en le niant.

Ce couple DEBUSSY – KHADIDJA, dans le roman de OULD-CHEIKH est plein d'enseignements à ce sujet. L'échec de ce mariage est dû à leur appartenance à des communautés différentes.

« Elle (Khadidja), s'était unie au capitaine DEBUSSY, dans un moment de folie, sans penser aux ennuis que lui réservait la différence de leurs croyances.

Elle ne s'aperçut de son erreur qu'à la naissance de Jean... Elle comprit sa faute mais c'était trop tard.

Cinq ans après elle mit au monde une fillette Myrièm. Cette nouvelle maternité affecta profondément Khadidja, et dès lors elle ne douta plus du malaise qui menaçait son bonheur ». [9].

Profondément ancrée dans son identité arabo-islamique, Khadidja souffrait du mépris affiché par le capitaine envers ses croyances. « L'officier répugnait de voir sa femme parler Arabe à ses enfants ou de les initier à ses coutumes ancestrales. Il ne tolérait pas non plus qu'elle les emmenât avec elle au marabout ».

Cet échec de la coexistence du couple incarne dans le roman implicitement l'échec de la coexistence des deux peuples en présence.

Ainsi, il ya lieu de rendre justice à ces pionniers de la littérature algérienne de langue française qui ont su contourner les contraintes historiques et transmettre par l'implicite ce qu'ils ne pouvaient faire par l'explicite.

Ils ont réellement inauguré une littérature algérienne et maghrébine autochtone de langue française et contribué à la constitution de son histoire en perpétuelle évolution, compte tenu de défis nationaux et internationaux constamment renouvelés.

A la même époque, commencent à paraître des ouvrages écrits par des Juifs de Tunisie et du Maroc. Ils se multiplient de plus en plus, ce qui est sans doute la marque d'un désir d'assimilation. Ils sont apparemment bien reçus des éditeurs, ainsi que le remarque Jacqueline ARNAUD, parce que œuvres de gens du pays, ils pouvaient servir d'introduction à la découverte de la vie indigène.

On peut citer notamment *La Hara conte* de VEDEL, DANON et RYVEL, éditée en Tunisie en 1929, suivie de *L'enfant de l'oukala* de RYVEL en 1931.

Pour le Maroc, on relève vers 1951, *Maroquineries* de J.D.KIRAFI, *Heures juives au Maroc*, de Mme SAISSET, *Èves marocaines* d'Elisa CHIMENTI.

Une littérature maghrébine de langue française est donc née et s'est imposée de façon distincte de celle des écrivains français.

En effet, le lien fondamental que la littérature maghrébine de langue française entretient avec une Histoire et une civilisation spécifiques, empêche

évidemment qu'on la confonde avec la littérature dite « coloniale » qui l'a précédée sur la même terre.

Cette littérature maghrébine de langue française exige de l'avis de Jacques NOIRAY :

« Un point de vue interne, intime, que seule peut apporter l'appartenance de naissance et par héritage de sang et de culture, à une communauté spécifique. Grâce à elle, le Maghreb nous parle enfin de l'intérieur, il se dévoile, il révèle, avec une franchise, une liberté, une impudeur même que l'usage d'une langue autre souvent favorise ses souffrances, ses rêves, ses fantasmes, ses secrets ». [10]

Cette littérature se caractérise donc par un sentiment essentiel d'**autochtonie** qui donne la certitude partagée par tous d'appartenir légitimement à une terre, à un espace commun, à une communauté humaine vivant et cohérente, forgée par une longue Histoire et fondée sur des traditions et des manières de vivre communes.

Aussi, ce lien profond unissant une littérature à sa communauté d'origine nous empêche également d'inclure parmi les auteurs « maghrébins » les écrivains européens appartenant au courant littéraire « pied-noir » déjà évoqué.

Nous ne devons pas pour autant renier l'intérêt de leurs œuvres ou l'attachement sincère de certains au pays où ils sont nés. L'engagement dans le combat pour l'indépendance de certains auteurs tel Jean SENAC, ne peut les rattacher non plus à cette littérature maghrébine. Ce qui évidemment ne diminue en rien la reconnaissance et les louanges qui leur sont dûes.

Ce n'est pas non plus une restriction à leur égard, car leur place reste marquée dans la littérature française.

Albert CAMUS ne peut non plus et spécifiquement s'apparenter à la littérature maghrébine de langue française.

Dans son œuvre, l'Algérien ou l'Arabe est absent. L'auteur les nomme pour ainsi dire sans les nommer. Il utilise les vocables Arabes, les Arabes, la Mauresque. Il ne leur donne pas de noms. Ils sont « l'autre », des « prisonniers

arabes », alors que les Français / Pieds-noirs sont clairement définis. Ils sont en effet Meursault le personnage clé du roman *L'Étranger*, Marie, Raymond, Sintes, Salamano, Thomas Perez, Céleste, Marcel, Janine, Baru.

Dans les autres œuvres comme *L'envers et l'endroit*, *Noces*, *La Peste* ou *La Chute*, l'Algérien ou l'Arabe est totalement absent. « Pas la moindre petite place, pas la moindre petite voix. L'Algérie dont parle A. CAMUS est une Algérie sans Algériens, un pays arabe sans Arabes. Les Algériens sont gommés, biffés du paysage et notamment du paysage urbain ». [11]

Cela fait dire d'autre part à Benaouda LEBDAI, que la théorie de critique littéraire de Pierre MACHÉREY du dit et du non dit, s'adapte à merveille au cas de l'écrivain Albert CAMUS. [12]

De plus, celui-ci n'a t-il pas – tel que l'a cité Tayeb BOUGUERRA – confié son déchirement à Emmanuel ROBLES dans ces termes : « Si un terroriste jette une grenade au marché de Belcourt que fréquente ma mère et s'il la tue, je serais responsable dans le cas où pour défendre la justice, j'aurais également défendu le terrorisme. J'aime la justice mais j'aime aussi ma mère » [11] P.154

Ainsi, ayant échangé au profit de sa mère, la liberté des Algériens, CAMUS ne pouvait être des leurs.

Son œuvre, bien qu'universelle aujourd'hui, ne peut être dissociée de son contexte colonial et ne saurait être appréhendée en dehors de lui.

D'autre part, faut-il inclure dans le corpus de la littérature maghrébine de langue française, les écrivains judéo-marocains ? C'est une question toujours pendante, vu leur partage entre leur « judéité » et leur « maghrébinité », et leur position qui s'est révélée pro-sioniste avec le temps.

Quant à notre corpus d'étude, il ne comportera que des écrivains maghrébins de souche arabo-musulmane ou berbère de langue française. Car à notre sens, la littérature maghrébine de langue française n'est ni une affaire d'Européens, ni une affaire d'auteurs partagés entre deux communautés.

Cette littérature va évoluer d'une génération à une autre, définie non pas en fonction de l'âge des écrivains, mais par la date de publication de leurs œuvres et des objectifs envisagés.

Ainsi, la littérature de la « Résistance-Dialogue » a incarné entre 1920 et 1945, la naissance de la littérature maghrébine de langue française telle que relatée en début de chapitre.

Nous retenons par la suite trois grands moments de l'Histoire littéraire maghrébine tels que les a définis F. SARI MOSTEFA-KARA. [2]

Il s'agit de la littérature de combat entre 1945-1965, qui se distingue de la précédente par sa force de revendication. Elle voit le jour dans un contexte politique et social bien précis : l'après-guerre marqué par la misère de plus en plus grande des colonisés et le sentiment de frustration de ces colonisés qui ont cru à ce vent de liberté qui a gagné l'Europe.

Or, alors que le 8 mai 1945 en France, on fêtait la libération, en Algérie on massacrait la population qui réclamait une part de cette liberté.

Cette littérature de combat passe par deux phases :

- Le dévoilement et l'affirmation de soi
- le combat et l'exclusion de l'autre

Ainsi s'exprimeront d'une part Ahmed SEFRIOUI et d'autre part Mouloud FERAOUN, définissant par la-même les deux phases de cette littérature de combat.

« Un jour vint où certains commencèrent à se poser avec inquiétude les questions suivantes : « Sommes-nous cela ? », « Sommes-nous vraiment cela ? », « Ne sommes-nous donc que cela ? ».

Nouveaux conquistadors, ils se lancèrent dans l'aventure à la recherche de leur véritable identité. Ils voulaient être des hommes aux yeux de ceux qui les considéraient déçus, exclus de la communauté humaine, plus proches de l'animal qu'ils ne l'auraient jamais été.

Dés qu'ils ont pris conscience de ce qu'ils sont réellement, ils ont manifesté le désir de se faire connaître de ceux qui les regardaient de haut, les exaspéraient par leur assurance, leur suffisance et parfois leur mépris. La politique est venue se greffer par la suite sur ce roman. Telle fut à mon avis, l'origine occulte, mystérieuse du mouvement littéraire qui a explosé en Afrique du Nord vers les années 1950 » [13].

« Vous les premiers, vous nous avez dit, voilà ce que nous sommes. Alors, nous, nous vous avons répondu : voilà ce que nous sommes de notre côté. Ainsi a commencé entre vous et nous le dialogue. C'est resté en plan. Il a fallu se battre » [14]

Ainsi, toutes les forces de création de ces intellectuels considérés comme les fondateurs de la littérature maghrébine de langue française, ont été mises au service de leurs frères opprimés, faisant de la culture et des œuvres qu'ils produiront autant d'armes de combat. Armes qui serviront à conquérir la liberté.

Puis apparaîtra la littérature de renouvellement de 1965-1990.

Les indépendances acquises, les écrivains de la génération de 1950, suivis pas d'autres écrivains qu'on a appelés très communément la génération de 1970, se sont tournés vers la création littéraire.

M. DIB dira : « une littérature formulée dans les mêmes termes qu'il y a cinq ans ne se justifie plus » (1958). [2], P.72.

« L'Algérie n'a plus besoin des avocats que nous avons cru notre devoir d'être tout ce temps passé. L'écrivain algérien est rendu à lui-même, son épreuve est là » (1963). [2], P.73.

Certes, le cas de KATEB Yacine avec *Nedjma* est isolé. Et pour se dire, les écrivains du renouvellement, à la recherche d'une forme originale, ont tous été en quelque sorte les lecteurs de KATEB.

Par la suite, surgira la littérature dite de l'urgence de 1990-2000. Elle sera essentiellement algérienne. Face à la violence au quotidien, face au massacre perpétré au nom de la religion, l'écrivain devait aussi, comme l'indique Assia DJEBAR « rendre compte du sang, rendre compte de la violence ». [2], P. 78.

Ainsi, l'écrivain algérien mène par la plume le même combat. Cependant, ce « contre-discours » n'est plus porté contre « l'autre », mais contre «le même », un même qui appartient au même pays, au même peuple, à la ville, au même village, au même clan, à la même famille.

Il s'agit donc pour les écrivains des années 1990 de rendre compte de la réalité algérienne et par la médiation de la fiction de lui donner un sens, de « nommer

l'innommable » selon l'expression à présent classique de M. DIB en 1962 (post face de *Qui se souvient de la mer*).

Il apparaît donc, que depuis sa naissance, la littérature maghrébine de langue française s'est structurée à partir de ruptures. Elle commence par la rupture identitaire en 1920 qui équivaut à un refus d'assimilation, puis c'est la rupture révolutionnaire en 1954 avec le refus du colonialisme, ensuite la rupture esthétique en 1962 avec le refus des formes traditionnelles de l'écriture et enfin la rupture tragique avec dès 1988, le refus des totalitarismes.

Cette littérature continuera à évoluer et se transformer en fonction de la mouvance du réel et des conjonctures historique et politique.

Comment peut-elle en effet échapper à l'Histoire, dans un Maghreb en pleine mutation ?

Des écrivains ayant figuré parmi les classiques de la littérature maghrébine de langue française, tels Mohamed DIB, KATEB Yacine, Malek HADDAD ainsi que les marocains Driss CHRAIBI ou Abdelatif LAABI ont dû choisir ou subir le chemin de l'errance ou de l'immigration. Mais cet éloignement dans le temps et dans l'espace n'a pas rompu leur appartenance à la communauté originelle. Leur création en terre d'exil est venue enrichir et prolonger la littérature maghrébine de langue française.

Il ne faut pas bien sûr, confondre cette littérature de l'émigration avec celle que l'on appelle « littérature beur », ou littérature des émigrés de la deuxième génération. Car pour celle-ci, le Maghreb n'est plus la référence unique, ou même plus une référence du tout. Les écrivains « beurs » nous parlent plutôt de problèmes qui intéressent la société française.

Aussi faut-il préciser encore que le Maghreb qui nous intéresse transparaît clairement dans l'extrait suivant :

« Ce nord de l'Afrique qui s'étend profondément de la Méditerranée (et de l'Atlantique) à l'océan Sahara », a été successivement polythéiste, judéo-chrétien et musulman. Des Phéniciens aux Européens en passant par les Grecs, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Ottomans et quelques autres, chacun des conquérants a laissé une trace, mais c'est la pénétration de l'Islam à partir du VII^e siècle, qui a marqué le plus

durablement : « **L'Algérie repose sur un trépied : l'ethnie berbère, la langue arabe, la religion musulmane** ».

« Cette phrase d'IBN BADIS, rarement citée, pourrait s'appliquer à l'ensemble du Maghreb. Elle met l'accent sur trois composantes et laisse entrevoir allusivement ce qui fait son unité dans la diversité, sa continuité malgré les ruptures » [15].

Au terme de ce parcours, il apparaît clairement que la littérature maghrébine de langue française, déjouant les sombres pronostics, a refusé de disparaître. Elle s'entête à dire la réalité maghrébine dans le passé et le présent. Elle pourrait paraître disloquée ou plurielle, mais divers thèmes récurrents, sous la bannière d'un thème global **l'exil**, objet du paragraphe suivant, en assurent l'unité et la cohérence.

1-2 : L'exil

1-2-1 : Définitions :

En guise d'introduction à ce paragraphe, nous pouvons citer les définitions suivantes de l'exil, sélectionnées parmi tant d'autres et relatant la pluralité de sens de l'exil.

« EXIL : n.m- XIIIe, exil 1080, de l'ancien français essil, d'après le latin exsilium.

1- expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, avec défense d'y entrer ; situation de la personne ainsi expulsée → **ban, bannissement, déportation, expulsion, ostracisme, proscription, relégation, transportation**. Condamner quelqu'un à l'exil. Envoyer en exil. Dissident en exil. Etre rappelé d'exil. Lieu, terre d'exil. « L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruelle que la mort » (**Mme de STAËL**). BLAVENE « rappelé de Jersey par l'amnistie après cinq ans d'exil » (**GIRAUDOUX**). Exil volontaire qu'on s'impose selon les circonstances, le danger → expatriation. Rare lieu où quelqu'un est exilé. « S'il y avait de beaux exils, Jersey serait un exil charmant » (**HUGO**). 2- Par extension littéraire, obligation de séjourner hors d'un lieu, loin d'une personne qu'on regrette. → **Éloignement, séparation**. Vivre loin d'elle est pour lui un dur exil. « La vie présente n'est qu'un exil ; tournons nos regards vers la patrie céleste. » (**TAINE**). Contraire : rappel, retour ». [16]

« L'exil est l'expulsion hors de la patrie. Par suite, c'est un séjour hors du lieu où l'on voudrait être. (...) L'exil désigne donc la distance d'un lieu ou l'éloignement de certaines personnes particulièrement liées avec nous, que ce lien soit privé ou d'ordre public »[17]

« Eloignement affectif ou moral, séparation qui fait qu'un être est privé de quoi ou de ce à qui il est attaché ». [18]

Edward SAID, l'éminent écrivain et critique ayant lui-même vécu en exil, le définit dans les termes suivants :

« L'exil est l'un des plus tristes destins. Dans le temps prémoderne, le bannissement était un châtement d'autant plus redoutable qu'il ne signifiait pas seulement des années d'errance loin de la famille et des lieux familiers, mais une sorte d'exclusion permanente qui condamnait l'exilé, où qu'il aille, à se sentir étranger, toujours en porte à faux, inconsolable sur le passé, amer sur le présent et l'avenir. Il a toujours eu un rapport entre la menace de l'exil et la terreur d'être un lépreux, sorte de statut social et moral de paria. De punition raffinée, et parfois exclusive, d'individus hors du commun - comme le grand poète latin OVIDE, expulsé de Rome vers une lointaine cité de la Mer Noire – l'exil s'est transformé au XXe siècle en une cruelle épreuve pour des communautés et des peuples entiers, résultat souvent involontaire de situations telles que la guerre, la famine... ». [19]

Alors que Jacqueline ARNAUD avance la définition suivante de l'exil :

« L'exil au sens premier, est un état de fait, l'expulsion de sa patrie par une violence politique, et par extension, éloignement forcé, ou choisi comme pis aller, quand on ne se sent pas chez soi dans son pays. Entre les deux acceptions, pour le migrant (au sens large du terme), des différences de degré rendent compte du type de violence qui a provoqué l'exil. Il existe un exil intérieur qui peut aller jusqu'à l'aliénation ». [20]

Si l'on remonte aux origines religieuses, nous dirons que le christianisme a contribué à créer une représentation cohérente de l'exil dans l'imaginaire occidental. Cependant ce que l'on relève surtout dans les textes sacrés, c'est l'ambiguïté de ce concept, à la fois symbole du châtement divin et épreuve enrichissante.

Quant à l'Islam, l'exil doit être bénéfique à plus d'un titre. Certes la Mecque était très chère au prophète (que le salut soit sur lui) et à ses compagnons. Mais ils durent la fuir involontairement car ils étaient pourchassés par les incroyants de leur propre tribu « Koreich ». Donc à la souffrance succéda le salut quand ils se

déplacèrent pour Médine. De plus, l'exil a constitué en Islam un élément fondateur. L'ère musulmane a commencé en fait par un exode et un exil confondus en un seul mot l'hégire qui inclut les deux acceptions.

Nous devons rappeler également que l'Islam ordonne le déplacement des croyants à travers le monde, car ils doivent rencontrer les autres peuples pour les connaître et prêcher le message divin.

Comme il prône l'ouverture au monde dans un but d'apprentissage et d'enrichissement des peuples tel qu'il est prescrit dans le Coran.

- سورةسباء: (.... و ما أرسلنك إلا كافة للناس بشيرا و نذيرا...)

Sourate Saba : « nous t'avons envoyé à la totalité des hommes, uniquement comme annonciateur de la bonne nouvelle et comme avertisseur... » [21]

سورة الحجرات: (...إنا خلقناكم من ذكر و أنثى و جعلناكم شعوبا و قبائل لتعارفوا....)

-

Sourate les appartements privés : « Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle. Nous vous avons constitués en peuples et en tribus pour que vous vous connaissiez entre vous. » [21]

Selon Geneviève MENANT-ARTIGA, « Les termes de « banni », de « proscrit » et « d'émigré », correspondent à des réalités juridiques, historiques et économiques. Le mot « exil » quant à lui, est aussi insaisissable que l'amour ou la haine, aussi authentique, aussi éloquent et puissant sur le cœur de l'homme, **l'exil est un sentiment** » [22]

A la lumière de ces différentes définitions et interprétations, on comprendra l'impossibilité de trouver une formule unique pour rendre compte de cette réalité hautement subjective qu'est l'exil.

Nous devons, de plus, retenir que l'exil n'est pas une notion statique, mais mobile, s'inscrivant dans une optique évolutive d'une époque à l'autre, d'un pays à un autre, et enfin d'un individu à un autre.

En fait, quand on prononce le mot **exil**, une foule d'images nous vient à l'esprit telles que séparation, cloisonnement, enfermement, silence, solitude, déracinement, rupture, quête, errance, absence, arrachement, dispersion, déportation, isolement, déchirure, perte, frustration, peur, inquiétude, angoisse, tiraillement, châtement... d'une connotation négative. Mais de même, il nous vient à l'esprit, des images telles que découverte, liberté, accomplissement de soi, échanges, enrichissement, ouverture, rencontres, épanouissement, solidarité, relations nouvelles, refuge, salut, bien-être, réussite, développement... de connotation positive.

Cet ensemble d'images négatives ou positives sont l'objet de la thématologie que nous allons expliciter dans le paragraphe suivant.

1-2-2 : Thématologie :

La littérature comparée, se plaît à opérer des regroupements par thème. C'est une manière de passer par delà les frontières linguistiques ou culturelles. On s'étonne dans ces conditions, des controverses suscitées par l'étude des thèmes chez les comparatistes eux-mêmes. Benedetto CROCE en 1904 y voyait « les sujets de prédilection de la vieille critique ». Paul HAZARD en 1914, un jeu permettant tout au plus d'aboutir « à des rapprochements curieux, à des différences amusantes ». [23]

Aussi, a-t-il fallu de vigoureux plaidoyers en faveur de ce genre de recherches, en particulier ceux de Raymond TROUSSON ou d'Harry LEVIN. Ils tendaient à réhabiliter un domaine qu'avaient exploité avec enthousiasme les Allemands au début du XXe siècle. Cette marque laissée par les travaux germaniques explique que le nom de STOFFGESCHICHTE (histoire des thèmes) reste attaché à l'étude des thèmes. Les Anglo-Saxons hésitent entre *thematics* et *thematology*. On peut

retenir l'équivalent français « thématologie », réservant « thématique » pour désigner une méthode.

Sachant que « toute terminologie est une mythologie » ainsi que le précise Philippe SOLLERS, elle est donc arbitraire et toujours révisable. [23]

Mais nous l'adoptons car elle correspond à ce que nous entendons par étude de thèmes.

Il ne s'agit pas d'un sujet de préoccupation ou d'intérêt général pour l'homme. Ce n'est pas un lieu commun qui impliquerait une prise de position intellectuelle ou affective.

Ce n'est pas non plus le sujet de l'œuvre auquel on identifie le thème le plus souvent.

Mais comme le rappelle Gilles DELEUZE à propos de Proust, « le vrai thème d'une œuvre n'est pas le sujet traité, sujet conscient et voulu qui se confond avec ce que les mots désignent, mais les thèmes inconscients, les archétypes involontaires où les mots, mais aussi les couleurs et les sons prennent leur sens et leur vie ». [24]

Ainsi la thématologie est l'étude de ces archétypes, de ces thèmes inconscients, de cette foule indéfinie d'images déjà citées au paragraphe précédent.

Donc, dans le cadre de la thématologie ainsi conçue, nous allons étudier dans le paragraphe suivant les divers corollaires générés par le thème de l'exil. Cela, à travers leur mise en mots par des écrivains maghrébins de langue française, en vue d'en dégager les divergences et les ressemblances, selon la vision comparative préconisée.

CHAPITRE 2.

EXPRESSIONS D'EXILS D'AUTEURS MAGHREBINS.

« Toute création véritable, et cela est encore plus manifeste dans la création poétique, est un exil, car elle est le lieu d'une vision unique, une quête de soi et des autres, un espace où s'élabore la langue d'écriture, langue où se meut la voix de chaque écrivain, son souffle, son rythme, sa respiration, son corps, son être » (Tahar BEKRI).

L'exil est une dimension essentielle de la société maghrébine, de par les conditions historiques et politiques qu'a connues le Maghreb depuis la colonisation française à ce jour.

Aussi, s'attend-on à ce que les auteurs maghrébins ressentent cet exil dans ses différentes formes et lui consacrent une place correspondant à son importance.

En tant qu'intellectuels engagés dans la société, ils devaient lutter en permanence pour changer les esprits et étendre les marches.

Toujours en mouvement, ils devaient par l'écriture, chacun à sa manière, défendre les faibles, dénoncer la corruption, l'injustice, et défier l'autorité.

Parmi ce type d'écrivains exilés de l'intérieur ou de l'extérieur, d'une façon ou d'une autre, nous avons choisi –et le choix a été difficile- Mustapha TLILI, Abdelkebir KHATIBI, KATEB Yacine et Aicha BOUABACI.

2-1 : La rage aux tripes de Mustapha TLILI, comme échantillon représentatif tunisien :

2-1-1 : Mustapha TLILI, l'auteur :

« La douleur de la rupture. Une première rupture avec une part de lui-même, et l'exil. Un autre exil. Et un autre exil encore. Mille exils et leur peine. »
Mustapha TLILI.

Né en Tunisie en 1937, Mustapha TLILI est un auteur discret dont on parle peu, et pourtant son œuvre romanesque est des plus intéressantes. Après avoir fait ses études secondaires en Tunisie, il s'inscrit à Paris, à la Sorbonne où, dans un climat de fièvre politique marqué par la guerre d'Algérie et l'accession à l'indépendance du Maroc et de la Tunisie, il suit des cours de philosophie. Puis il rejoint les Etats-Unis, tenté par une carrière internationale. Diplômé du United Nations Institute For Training And Research, il devient fonctionnaire des Nations Unis à New-York où il passe treize ans avant de revenir à Paris.

Son œuvre romanesque marquée par l'exil, présente cette particularité de s'écrire entre trois cultures : la culture maternelle tunisienne et maghrébine qui constitue l'assise profonde de son être, la culture française à laquelle il emprunte sa langue et un certain nombre de traces laissées par ses séjours parisiens, la culture américaine enfin, telle qu'il la vit au quotidien à New-York et plus particulièrement à Manhattan où il a longtemps résidé.

Il a publié jusqu'à présent sept Roman : *La rage aux tripes*, Gallimard 1975 - *Le bruit dort*, Paris Gallimard 1978 - *Gloire des sables*, Paris, J-J. Pauvert-Alésia, 1982 - *La montagne du lion*, Gallimard, 1988 - *Lion Mountain, Arcade*, 1990 - *La rage aux tripes suivi de Rage et sang pour une grande bataille*, Paris, Gallimard, 1995 - *Un après midi dans le Désert*, Gallimard, 2008.

Le fait de s'être expatrié, n'a pas empêché Mustapha TLILI, à l'instar d'autres écrivains maghrébins expatriés, d'enraciner ses œuvres dans la culture et dans la géographie du Maghreb. Sa littérature qui s'est écrite à l'extérieur, reste une littérature de l'intra-muros dont Tahar BEN-JELLOUN, parisien depuis plus de vingt ans, est l'un des représentants les plus caractéristiques. Et l'on

pourrait citer aussi Driss CHRAIBI, Mohamed DIB, ou Abdelwahab MEDDEB, dans ce contexte.

Cependant, avec Mustapha TLILI, quelque chose change fondamentalement dans la mesure où le personnage romanesque (narrateur ou acteur) se trouve totalement coupé de ses origines et isolé dans un double éloignement, au sein d'une culture autre. Il n'a même plus pour lui la présence de la famille ou du groupe qui apparaît dans les récits de l'émigration. Et cette solitude absolue creuse l'écart qui le sépare de ses origines dans un extra-muros où l'absence devient ce vide structurel qui produit l'écriture et fait fonctionner le texte d'une manière tout à fait comparable dans les quatre romans, si ce n'est la différence de l'histoire.

2-1-2 : Le sentiment d'exil :

La rage aux tripes, roman de l'après indépendance du courant de conscience, aborde l'Histoire de la colonisation et de la décolonisation françaises de l'Algérie et l'invasion américaine du Vietnam.

L'écrivain tunisien accorde un grand intérêt à l'Histoire de l'Algérie et du Maghreb d'une manière générale. Il s'intéresse également à l'Histoire du monde arabe, notamment celle du Moyen-Orient, quoique cet intérêt soit moins intense. C'est pour cela, que l'exil tililien ne peut être perçu et conçu que sous l'angle de l'Histoire.

L'auteur-narrateur a recherché dès l'incipit de son œuvre, le plein ancrage du récit dans l'Histoire violente et sanglante du monde arabe.

L'écrivain-narrateur, pour évoquer les faits historiques, se sert de la technique du collage.³

Pour attirer par exemple l'attention de son lecteur sur le danger nouveau mais en même temps ancien qui menace la région, juste après la longue période de la colonisation des pays nord-africains et des pays arabes, il insère dans son texte, au premier chapitre (p. 31), l'extrait d'article de presse suivant :

³ Collage : « (...) en littérature, le collage consiste à insérer dans une œuvre des matériaux hétéroclites, ce qui rend impossible le mode de la reproduction et de la diffusion du livre, mais des fragments empruntés à d'autres livres, articles, dictionnaires, etc. Le collage est donc un type particulier de citation et d'emprunt...

Dictionnaire de critique littéraire, collection « Critica », Paris, Armand Colin, 1996, P.P. 181-182.

« Un récent article du New-York Times sur la coopération franco-israélienne en matière de fusées, et dont on peut se demander s'il a pour but essentiel l'information, a provoqué des réactions un peu partout dans le monde. Le Caire et surtout Bagdad s'inquiètent. Le Quai d'Orsay rectifie les allégations du grand quotidien américain. Tel Aviv publie un communiqué qui s'aligne sur l'attitude française. Qu'en est-il de toute cette affaire ? La coopération franco-israélienne en matière atomique ne date pas d'aujourd'hui. Elle a été amorcée sous la IV^e République. Depuis longtemps déjà, grâce à l'assistance de la France, l'Etat juif a pu se doter de deux réacteurs, l'un à Diamona, l'autre à Nahal Choureik... » [25] (P. 13).

Cet extrait tiré du New-York Times est repris une deuxième fois, toujours au premier chapitre à la page 31 : « Tu n'avais pas encore fini ton article sur les répercussions dans le monde arabe des révélations faites par le New-York Times sur la coopération franco-israélienne en matières de fusées... ». [25]

Cette fréquence doit attirer l'attention du lecteur sur le danger devenu très probable. De même ce passage contient et annonce la fin du récit en jouant le rôle de **prolepse**⁴, puisque le héros Jalal, en vue de fuir sa crise d'identité, cette crise existentielle, trouve le salut, plus tard et vers la fin du roman dans l'action militante en Palestine pour défendre ce pays arabe contre l'occupation d'Israël, muni d'armes nucléaires et assisté par deux grandes puissances, deux grands pays colonisateurs : la France et les Etats-Unis.

Le récit tliien se situe dans les années 1960 et l'ouvrage est publié en 1975. Au cours du récit, le narrateur n'évoque point la guerre et la défaite de 1967 explicitement. Mais cette guerre est mentionnée implicitement quand il souligne le grand danger que représente la présence de ces deux réacteurs en Israël. La défaite de 1967 et la possession de l'arme nucléaire, on contribué à l'implantation voire à l'enracinement de l'occupation israélienne de la Palestine jusqu'à nos jours.

Aux yeux de Jalal, le remède à cette situation d'exil, à sa crise d'identité, c'est le retour aux sources, le retour à l'Histoire et cela coïncide avec la libération de la Palestine : « Je sais ce que j'ai à faire ! Je vais retrouver ma belle : l'Histoire. » [25] (P. 269)

⁴ Prolepse : en narratologie, la prolepse, terme proposé par Genette, « qui manifeste le même décalage entre l'ordre des événements dans la narration et l'ordre des événements dans le quasi-monde créé par le roman, est à l'inverse de l'analepse, l'annonce d'événements, c'est une anticipation ». Dictionnaire de critique littéraire, Op. Cit. P18.

Le héros-narrateur tient par ailleurs à souligner que son intérêt pour la politique et l'Histoire de son pays ne date pas d'aujourd'hui. Il rappelle dès le début du texte, sa participation dans le passé à la résistance algérienne contre l'occupation française. Il était : « Jalal BEN CHERIF de la steppe algérienne de Tébessa, l'héroïque commandant Si Jalal de la Wilaya I, qui avait donné aux Français du fil à retordre. » [25] (P. 14)

Se rappelant avec fierté un passé glorieux à ses yeux, où il était parmi les « activistes » qui agissaient contre l'occupant français, Jalal, tourmenté à cause de sa crise d'identité, opte pour la reprise du militantisme afin de se réconcilier avec l'Histoire. « La seule vibration de vie qui me procure encore de temps en temps la sensation que je suis un peu plus qu'un fantôme, c'est ce désir brutal que je ressens d'être, mitrailleuse en main, là où l'Histoire donne l'impression de se faire ». [25] (P. 268)

Mais TLILI, ne s'intéresse pas qu'au Maghreb et au Moyen-Orient, mais également à d'autres pays de la planète. Il présente au cours des 285 pages du roman plusieurs exemples d'affaires qui relèvent de l'Histoire mondiale.

Son Héros-narrateur de *La rage aux tripes* a profité de l'occasion quand elle s'est présentée, lors d'un dialogue avec Junkee pour rappeler la guerre du Vietnam déclarée par l'Amérique et qui battait son plein dans les années 1960 (temps du récit). Jalal laisse donc un autre personnage, Junkee le nègre, exposer la question du Vietnam. Cette guerre est présentée à travers la conscience d'un des personnages qui a subi, comme les Vietnamiens, les conséquences scandaleuses de la politique belliciste et raciste des Etats-Unis : « J'ai horreur des détails. Est-ce que j'ai jamais réclamé des comptes à Johnson, moi ? (...) Si Hanoï brûle, c'est parce que nous avons été dupes pendant longtemps. » [25] (P. 49)

Junkee ajoute plus loin des précisions :

« Je vois du sang qui coule partout sur ces terres misérables. (...) Les chaises électriques de la Gestapo de Reagan, Daley et Wallace, Daley et Wallace mitraillés, disloqués vivants en mille morceaux par la bête en rage (...) Grâce au génie de

Honeywell et à son incomparable goût pour l'individualisme. Pour chaque Vietnamien sa petite bombe personnelle. » [25] (P. 50)

Exilé aux Etats-Unis, l'auteur-narrateur se donne l'occasion d'introduire son jugement de valeur à propos de la politique et de la civilisation américaines. Aussi, Jalal à travers une conversation avec Nathalie déclare :

« Moi je comprends. C'est comme ça qu'ils sont en train de pulvériser le Vietnam. (...) Et dire qu'ils sont en train de pulvériser le Vietnam (...) Et dire qu'ils massacrent les Vietnamiens depuis trois ans au nom de valeurs aussi pourries ! Au nom de leurs chiens, de leurs pédés, de Wall Street et du Football Game ! Hitler en serait écœuré. Belle civilisation ! C'est vraiment dégueulasse. » [25] (P. 26).

Œuvre idéologique, *La rage aux tripes* soulève d'autres questions d'ordre international aussi pertinentes que celle du Vietnam : « La libération des opprimés au Vietnam, en Angola, en Palestine... » [25] (P. 176), « La construction du socialisme » [25] (P. 177), « Le racisme et la condition des nègres aux Etats-Unis ».

Ainsi que d'autres questions de la même importance.

Mais, la guerre d'indépendance de l'Algérie et ses échos qui se sont répandus au Maroc, en Tunisie, en France..., est au cœur de l'œuvre de Tlili. Il est à souligner que l'auteur tunisien a intentionnellement choisi d'écrire sur l'Histoire de l'Algérie en choisissant comme héros un exilé algérien.

Aux yeux de l'écrivain TLILI, écrire sur l'Histoire algérienne, la colonisation française de l'Algérie, la résistance algérienne, l'Algérie décolonisée, est la raison d'être de *La rage aux tripes*. La cause algérienne est en effet à l'origine de l'exil de Jalal.

C'est le déclenchement de la guerre algérienne avec toutes ses répercussions qui justifie le titre du roman. Cette guerre est représentée en recourant à l'ellipse par laquelle tous les détails sont condensés, intensifiés et résumés.

Nous avons entre autres l'exemple de la scène du meurtre de la mère, restituée et racontée dans une lettre adressée au protagoniste par l'oncle Salah : « Ils avaient tué et horriblement mutilé Djazaïr, broyé sous leurs tanks les chevaux, et tout, absolument tout brûlé. (...) Quand tu as ouvert la lettre de

l'oncle Salah où il t'apprenait le massacre, tu as senti monter en toi une rage noire... » [25] (PP. 52-53)

La mort de sa mère Djazaïr est un récit fréquent, il est repris par le narrateur conformément aux règles de l'association d'idées, phénomène caractéristique du courant de conscience.

« Je pense à elle, la pauvre vieille, ma Djazair, ma pauvre mère, ma sœur à moi, calcinée vivante une nuit de haine par Tête-de-coq, (...) Calcinée vivante, toi la douce, toi la bonne, toi qui même priais à l'aube pour que le Juste pardonne aux Français » [25] (Page 111).

Ainsi, contrairement à l'historien, le héros-narrateur de *La rage aux tripes*, abandonne la description détaillée, pour s'arrêter devant des scènes précises qui témoignent de l'atrocité de cette guerre et ses conséquences horribles comme la mort du père évoquée au neuvième chapitre : « La mort de mon père, pendu par les Français pour trafic d'armes et activités subversives, avaient dit les gendarmes » [25] (P.110).

Dans le même chapitre, tout en optant pour l'analepse, il évoque la mort de son ami préféré Patrick, et celle de sa bien aimée Ingrid, deux moments mémorables :

« Patrick Willemagne, Patrick l'ami, Patrick le frère ! (...) Et tu sais comment il a fini, Djazair : criblé de balles une nuit glaciale dans les Aurès » [25] (P. 114).
« Djazair, Ingrid, toi Ingrid qu'un cocktail Molotov, généreusement balancé par les frères, a pulvérisée en mille morceaux dans les rues dingues d'Alger » [25] (P. 115).

Aussi, grâce à la résistance des militants, l'Algérie, selon le narrateur, devait réussir à surmonter les atrocités de la guerre et profiter de la disparition de la colonisation française. Les intellectuels algériens étaient pleins d'espoir, pensant pouvoir préparer un meilleur avenir pour leur pays. A l'image de ces jeunes intellectuels, le héros de *La rage aux tripes*, était conscient de cette situation et avait le même dessein : aider parmi d'autres, l'Algérie, par sa formation, son savoir, à surmonter et à vaincre toutes les difficultés laissées par le régime colonial :

« L'Algérie indépendante aura besoin d'intellectuels, d'un futur agrégé de philosophie comme toi, un grand professeur qui réorganisera son enseignement, attirera l'attention internationale sur elle par ses grands travaux et sera son porte parole auprès de son intelligentsia occidentale. Tu seras ce personnage-là » [25] (P. 53).

Il reprend la même idée plus loin en parlant avec son ami : « Tu te souviens quand nous voulions devenir les phares de notre temps, sa fine fleur » [25] (P. 145).

Cependant, l'Algérie, selon le héros-narrateur, n'a pas réussi à profiter de l'indépendance ; bien au contraire, le pays a dû perdre tous les bénéfices acquis à la suite de la décolonisation. Aussi, il déclare à deux reprises à la page 46 :

« L'Algérie a tout foutu en l'air » [25]

Cette phrase est même répétée au cours de différents chapitres de l'œuvre.

A la suite de l'étude effectuée dans ce paragraphe, il est possible de dégager le sens de l'exil évoqué par Mustapha TLILI à travers l'écriture dans *La rage aux tripes*.

C'est essentiellement la notion d'**absence**, cet archétype inconscient qui marque le sentiment d'exil de notre héros-narrateur.

Une absence qui se rapporte tout d'abord à la perte d'un passé glorieux de la patrie –la nation arabe- et surtout la perte des bénéfices d'un combat libérateur -chargé de sacrifices- de la patrie Algérie.

A cela s'ajoutent l'assassinat de la mère Djazair, de son père, de ses amis, de sa bien aimée Ingrid, le départ de Laura. En somme, de tout ce qui comptait pour lui.

Une série d'**ombres** peuplent ainsi l'exil du héros-narrateur, par le biais d'une mémoire traumatisée.

Le protagoniste Jalal, ferait partie de ceux appelés par FREUD « les névrosés traumatiques ». Ce sont les personnes qui nous laissent l'impression d'être « fixées à certain fragment de leur vie, de ne pas pouvoir s'en dégager et d'être par conséquent étrangers au présent et au futur ». [26]

Par ailleurs, notre héros-narrateur, ayant une perception humaniste du monde est exaspéré par la politique coloniale déshonorante et violente de l'Amérique, qui reflète son aspect raciste.

Mais cette solitude en terre d'exil, et précisément New-York, lui procure par la suite, un certain apaisement qui lui permet de faire son examen de conscience à travers une figure de style, le cleuasma⁵, déployée ingénieusement par l'écrivain, le héros s'intente le procès suivant :

« Cette fois, tu vas te regarder bien en face. Finie la comédie ! (...) La misérable créature que tu es va s'appliquer à s'admirer longuement dans le miroir. Tu en sortiras peut-être délabré, ce sera le grand grabuge... Qu'importe ! Cette fois, la baraque, il faut tout simplement la chambarder. Tu n'as plus d'autres possibilités. Cette fois, le procès, il faudra le mener jusqu'au bout. Tu ne pourras plus invoquer tes alibis habituels. Non, tu as toujours trouvé pour différer la confrontation, et tu seras capable, pauvre imbécile, d'en inventer d'autres. Courir, courir, demain on verra... No, Mister, cette fois-ci, il n'en est plus question. Puisque tu adores te regarder dans le miroir et interroger ton stupide visage, pour une fois tu vas te concentrer à la tâche » [25] (P.P. 13-14).

« Il arrive un moment dans la vie où il faut bien se poser certaines questions, non ? Où il n'est plus possible de s'en sortir à coups d'abstractions, de fadaïses » [25] (P. 20).

Ce procès est positif dans la mesure où il permet à notre héros, de surmonter sa crise d'identité en terre d'exil et de s'engager dans un nouveau combat, à partir de nouvelles bases. Et cela est une source de **lumières**.

2-2 : La mémoire tatouée de Abdelkébir KHATIBI, comme échantillon représentatif marocain :

2-2-1 : Abdelkébir KHATIBI l'auteur :

« Il n'y a de plus atroce que la déchirure de la mémoire. »
Abdelkebir KHATIBI

Abdelkebir KHATIBI, intellectuel marocain, est né le 11 février 1938 à El Jadida, le jour d'une fête sacrée, la Fête de l'Aïd el Kébir d'où vient son prénom. Il est décédé le 16 mars 2009 à Rabat à l'âge de 71 ans.

⁵ Le cleuasma consiste à se déprécier volontairement afin de s'attirer la confiance et la sympathie de l'auditoire. « C'est un lieu où le locuteur s'accuse... un acte d'auto accusation » G. MOLINIE, *Dictionnaire de rhétorique*, le livre de poche, Librairie Générale Française, Paris, 1992, P 67.

Spécialiste de la littérature maghrébine, diplômé de sociologie à la Sorbonne, il a soutenu en 1969 la première thèse sur le roman maghrébin. Il a enseigné la littérature et est devenu un des plus grands commentateurs de la vie politique marocaine.

Quoique sociologue et philosophe de formation, Abdelkebir KHATIBI est un écrivain protéiforme. Romancier, poète, essayiste, dramaturge, critique d'art, il a exploré avec un égal bonheur toutes les voies de la création littéraire.

Plus de vingt-cinq titres jalonnent son itinéraire d'écrivain, parmi lesquels on retiendra :

- Penser le Maghreb (SMER, Rabat, 1993).
- Un été à Stockholm, roman (Flammarion, 1990).
- L'art calligraphique arabe (Chêne, 1976, réédition en 1980, réimpression en 1996).
- Figures de l'étranger dans la littérature française (Denoël, 1987).
- Dédicaces à l'année qui vient (Fata Morgana, 1986).
- Le même livre (Editions de l'Eclat, 1985) avec J.HASSOUN.
- Amour bilingue (Fata Morgana, Montpellier, 1983).
- Maghreb pluriel (Denoël, 1983) .
- De la mille et troisième nuit (SMER, Rabat 1980, Collection Plaisir de lire, Arabeta, Casablanca).
- Le roman maghrébin, essai (SMER, Rabat, 1979).
- Le livre du sang (Gallimard 1979).
- Le prophète voilé, pièce de théâtre (l'Harmattan, 1979).
- Le lutteur de classe à la mémoire taoïste (Sindbad, 1976).
- Vomito Blanco : le sionisme et la conscience malheureuse (collection 10/18, 1974).
- Ecrivains marocains du protectorat à 1965 (Sindbad, 1974).
- La mort des artistes, pièce de théâtre (1964).
- La blessure du nom propre, roman (Denoël, Lettres nouvelles, 1974).
- Triptyque de Rabat, roman (Noël Blandin, 1993).
- Le corps oriental, photographies (Editions Hazan, Paris 2002).

Mais l'œuvre créatrice qui l'a révélé au grand public est son roman intitulé *La Mémoire tatouée* (Denoël, 1971). Il s'agit d'un récit autobiographique comme l'indique le sous-titre « *autobiographie d'un colonisé* », qui fera l'objet de l'analyse dans le chapitre suivant, afin d'en dégager le sentiment d'exil dans ses différentes facettes.

2-2-2 : Le sentiment d'exil :

Interrogé par I.C. TCHEHO [27] sur les éléments qu'il proposerait en guise d'auto-biographie, Abdelkebir KHATIBI répond :

« je suis né le jour d'une fête sacrée, la fête de l'Aïd-el-kébir, d'où vient mon prénom. Comme d'habitude, chez nous, après le septième jour, on nomme le bébé. Donc, c'était donné en quelque sorte par le sacré, par la tante elle-même : j'ai un rapport à la date, au temps, au sacré (le sacrifice d'Abraham), au livre. C'est en ce sens que je dis que la notion du livre est donnée d'emblée dans ma naissance, si j'avais à être radical. Je parle de radical parce qu'il s'agit des racines ».

Ainsi, l'originalité de l'œuvre de KHATIBI tient tout entière dans la question du nom propre à partir de laquelle elle convoque, assimile et réinvestit l'espace culturel maghrébin. Cette singularité s'affirme en un lieu textuel stratégique, l'incipit de *La mémoire tatouée* :

« Né le jour de l'Aïd, mon nom suggère un rite millénaire et il m'arrive à l'occasion d'imaginer le geste d'Abraham égorgeant son fils. Rien à faire, même si ne m'obsède pas le chant de l'égorgeant, il y a la racine, la déchirure nominale : l'archet maternel à mon vouloir le temps reste fasciné par l'enfance, comme si l'écriture, en se donnant au monde, recommençait le choc de mon élan, au pli d'un obscur dédoublement. Rien à faire, j'ai l'âme facile à l'éternité. Mon nom me retient à la naissance entre le parfum de Dieu et le signe étoilé. Je suis serviteur et j'ai le vertige : moi-même saturé en images, je me range à ma question entre les lettres ». [28]

Le jour de l'aïd demeure en effet l'une des fêtes religieuses la plus importante du Maghreb. Elle célèbre tous les ans la foi inébranlable d'Abraham soumis à l'injonction divine lui prescrivant lors d'un rêve le sacrifice de son fils. L'intervention providentielle détourna le geste d'Abraham, de l'enfant vers un bélier, son substitut. Le rythme poétique de l'incipit absorbe l'évènement et le restitue à travers la mise en place d'une trame où figurent les protagonistes

d'une situation œdipienne : l'enfant, le père et la mère (« l'archet maternel »). Le texte se présente ainsi comme l'assemblage et la dissémination de signifiant en écho issus d'une rencontre entre l'univers religieux et la théorie freudienne. Ces deux dimensions de l'autobiographie s'articulent autour d'une expérience conflictuelle rendue par l'expression « déchirure nominale ». cette métaphore joint, nous semble-t-il, le dédoublement du sujet à la lutte contre le père symbolique, pour preuve elle s'accompagne de la mise à l'écart du nom propre au profit du prénom.

Comme l'a remarqué Nabil FARES [29] à cet égard, dans la phrase : « Né le jour de l'Aïd-el-kébir, mon nom suggère ... », El-Kébir ne se réfère qu'au prénom du fils et non pas au nom du père d'Abdelkebir KHATIBI.

« Cette confusion serait à l'origine d'un trouble nominal et existentiel constitutif à cette mise en scène (...) du nom ». [29]

La mémoire tatouée raconte apparemment le séjour en France que fit l'auteur-narrateur en tant qu'étudiant dans les années soixante. Notre héros est d'abord étudiant. Nous apprenons ensuite qu'il sera professeur universitaire, chargé donc de diffuser le Savoir dans le cadre de l'université. Le protagoniste aussi bien que l'auteur, sont tous deux des intellectuels qui partagent la damnation de l'exil aux différents moments de leur vie.

Mais cela n'est qu'un épisode qui s'intègre dans une reconstruction mythique de sa vie, de son identité, de son appartenance culturelle.

De toute évidence, l'enjeu de l'histoire consiste pour l'auteur-narrateur à retrouver son « moi » déchiré dès la naissance et à déchiffrer l'énigme de ce qu'il appelle « son identité nouée » [28] entre sa fascination pour l'Occident et la culture marocaine, entre l'arabe et le français.

Aussi, dans cette quête identitaire, le séjour en France n'apparaît pas comme un moment « clef », mais comme un jalon dans un processus d'acculturation. Celui-ci commence au Maroc à travers l'apprentissage de la langue et la culture françaises et la fréquentation du lycée français en classe propédeutique où il rencontre des camarades blancs qui le coupent de ses racines marocaines populaires et où, dit-il : « On m'acceptait parce que j'étais semblable, annihilant d'avance mon enfance, toute ma culture. Devant un tel

plaisir complexe, je me mis des moustaches et une cravate de soie » [28] (p. 124).

Nous remarquons à ce propos que la problématique de l'acculturation est bien présente dans ce récit. Elle participe cependant davantage d'une réflexion philosophique sur l'identité et la différence dont la dimension politique est déterminante et apparaît dans le sous-titre « *Autobiographie d'un colonisé* ».

KHATIBI, par le truchement du narrateur, s'interroge en effet sur la question lancinante : « comment devient-on un eunuque humilié de l'histoire ». [28] (p. 11)

Le choix du titre, par ailleurs, n'est ni arbitraire, ni insignifiant, bien au contraire. Il suggère le projet d'écriture qui est de protéger la mémoire collective contre l'oubli, l'effacement, l'oblitération ou même la défiguration longtemps visés et prêchés par les différentes stratégies coloniales.

L'auteur-narrateur affirme par là-même que le régime colonial vise à faire éclater la mémoire collective et l'Histoire du pays, pour conduire le peuple, inévitablement à l'aliénation :

« On connaît l'imagination coloniale : juxtaposer, compartimenter, découper la ville en zones ethniques, ensabler la culture du peuple dominé. En découvrant son dépaysement, ce peuple errera, hagard, dans l'espace brisé de son Histoire **Et il n'y a plus atroce que la déchirure de la mémoire** ». [28] (P. 46)

Pourquoi donc tatouée ? L'auteur-narrateur se réfère à la pratique de l'art du tatouage dans les pays du Maghreb : « Toute calligraphie éloigne la mort (...) et le tatouage a l'exceptionnel privilège de (...) préserver ». [28] (P. 13).

En effet, le tatouage, l'écriture, sont d'excellents moyens pour s'affirmer, se distinguer et résister à l'anéantissement de l'entité et de l'identité menacées de disparaître à jamais.

L'auteur marocain A.KHATIBI s'est donc bien préoccupé de l'Histoire : il s'agit bien entendu de l'Histoire coloniale française évoquée au cours de son œuvre.

Mais seuls les détails historiques fonctionnels sont introduits au cours des différents chapitres de cette autobiographie.

L'écrivain-narrateur ne s'attarde sur un fait historique que s'il l'a affecté en laissant ses empreintes, explicitement, sur son « moi », sur sa vie personnelle ou sur son pays.

Dans la composition de ce récit d'exil, il se contente d'une simple mention, ou d'une brève allusion à un évènement précis.

Récit autobiographique, comme l'indique le sous-titre « *Autobiographie d'un colonisé* », il s'agit donc de commencer par le récit d'enfance. L'auteur-narrateur a donc recours à l'analepse, procédé favori pour créer et composer une autobiographie ; afin de remonter aux souvenirs d'enfance, puis de l'adolescence, de la jeunesse à l'âge adulte.

Le narrateur adulte remonte dans le temps et se remémore le passé. C'est un retour au passé, à la naissance, à l'enfance marquée par un moment crucial de l'Histoire internationale, la deuxième guerre mondiale, qui figure dès l'incipit de ce récit :

« Je naquis avec la deuxième guerre, je grandis aussi dans son ombre et peu de souvenirs me reviennent de cette époque. Se détachent de ma mémoire de vagues paroles sur la rareté des produits ou le drame de parents engagés de gré ou de force. Radio Berlin captait l'attention de nos pères : l'Histoire internationale entre dans ma petite enfance par la voix du sinistre dictateur ». [28] (P.11)

Les atrocités nazies de cette guerre sont présentées dans ce passage par la technique de l'ellipse⁶.

L'Histoire internationale représentée ici à travers la deuxième guerre mondiale n'est qu'une toile de fond, une date repère pour situer les autres événements présents dans cette œuvre sur l'échelle du temps. En outre, elle représente le cadre par rapport à la vie de notre héros en négligeant beaucoup de détails concernant cette guerre : « Je naquis au début de la guerre et mon père mourut juste après sa fin : pas de temps pour nous connaître ». [28] (P. 14)

⁶ « En narratologie, l'ellipse désigne un raccourci aboutissant à la suppression de certains événements, elle consiste dans la suppression de mots qui seraient nécessaires à la plénitude de la construction, mais que ceux exprimés font assez entendre pour qu'il ne reste ni obscurité, ni incertitude » Pierre FONTANIER, *Les figures du discours*, Paris Flammarion, 1977, P. 305.

Nous avons l'impression que l'évocation de cette guerre ne figure dans le texte qu'en vue de marquer la naissance du protagoniste et la mort de son père.

D'une manière générale, dans *La mémoire tatouée*, on relève peu de détails en ce qui concerne les faits historiques.

Mais KHATIBI projette tout l'éclairage sur l'Histoire de l'occupation française au Maroc, en mettant l'accent sur ses répercussions, sur le pays et sur sa vie personnelle –sur son moi- à tel point qu'il écrit : « Voilà le cri de l'Histoire coloniale, cousue à mon corps ». [28] (P. 98)

Si l'écrivain-narrateur de *La mémoire tatouée*, s'est profondément intéressé à l'Histoire internationale en remontant jusqu'à la guerre de 1939-1945, c'est pour examiner ses différentes répercussions dans son pays déjà colonisé par la France.

Il s'est préoccupé de signaler la politique coloniale déshonorante et violente de l'Amérique qui reflète son aspect raciste.

Sociologue de formation, bien avant de composer cette autobiographie, KHATIBI tient, dès le chapitre introductif de son récit, à évoquer la présence américaine au Maroc, lors de la deuxième guerre mondiale, à travers la présentation et l'analyse psychosociologique des soldats américains.

« Fuck Fuck Lady, nous demandaient les Américains en distribuant du chewing-gum. J'appris avec eux la direction du bordel. Les prostituées de la ville étaient amusées, m'a-t-on dit, par ces mâcheurs têtus qui cachaient leur sexe dans de petites poches jamais vues.

Le Labyrinthe se compliquait pour ces Américains, qui cherchaient à forniquer. A leur approche, les gens du quartier disparaissaient : eux continuaient à déambuler, fous furieux. Je les surpris à menacer de leurs armes mon pauvre père qui, ne comprenant pas ce qu'on voulait de lui, essaya de se dégager (...). Qu'aurait fait mon père si les soldats avaient forcé la porte de notre maison et violé ma mère ? Ce phantasme ne me quitta pas ». [28] (p. 12-13)

En exposant la politique colonialiste fondée sur l'occupation des territoires de « l'autre », le héros-narrateur de *La mémoire tatouée*, dévoile l'autre face de la colonisation ou de la présence étrangère, à savoir le viol. L'usurpation des territoires marocains est doublée de la violence et de l'humiliation avec le viol des femmes indigènes.

Dans *La mémoire tatouée*, le héros narrateur teint à mentionner la guerre d'Algérie.

Cette guerre est pour lui une date repère qui marque son arrivée en France : « J'arrivais à Paris avec la guerre d'Algérie, déjà en rupture avec l'Occident de mon enfance » [28] (P. 126).

« La guerre d'Algérie déchirait par-ci et par-là ». [28] (p. 128)

Située toujours dans le passé, la guerre d'Algérie comme fait historique, n'est pas représentée en détails dans cette œuvre ; bien au contraire, elle est simplement effleurée par l'écrivain-narrateur. Cependant, il tient à mettre en lumière l'aspect de la solidarité et de l'entraide entre Marocains et Algériens en France –à Paris- pendant la guerre d'Algérie dans un épisode :

« A la cité universitaire, nous logions des Algériens, la police suivait nos mouvements. On m'attrapa à la bouche d'un métro alors que j'accompagnais une amie. Minuit. En pantoufles et aucun papier pour me présenter. Peut-être le lendemain, ni vu ni connu dans la Seine nationale. On m'embarqua avec cinq types, j'attendis la suite avec une fureur close, je leur fis un chantage naïf qui provoqua le rire. On me laissa choir dans un commissariat sur un banc ; glissant jusqu'au sol, j'y passais la nuit. (...) On me relâcha le matin, on n'avait rien à me reprocher ». [28] (P. 126-127)

Aider un Algérien à l'étranger et précisément en France au cours de la guerre de la libération de l'Algérie, ne fait que déclencher les problèmes et il faut les payer cher : assister les Algériens à cette époque suscitait et réactivait le racisme en France qui existait et qui se développait davantage à cette époque. Le héros-narrateur tient à le rappeler à cette occasion :

« Je connaissais l'exercice pour esquiver le défi raciste : en pays étranger, avais-je le droit de regarder en face le dégoût de l'autre ? Quand sa haine n'avait pas de prise, elle pouvait le décomposer, je souffrais d'être objet de haine, et souhaitais oublier l'insulte » [28] (P. 127).

Quant à l'Histoire du Moyen-Orient, il ne s'y trouve aucune allusion aux événements décisifs dignes de mention.

Au terme de cette lecture de *La mémoire tatouée* d'Abdelkebir KHATIBI, nous ne pouvons que constater que son sentiment d'exil est provoqué

essentiellement par ce qu'il appelle « la déchirure nominale » et son « identité nouée ».

Cet éclatement du « moi », comparable à une crise existentielle, est engendrée d'un côté par le père qu'il chérit, mais le paternel c'est bien sûr la loi, la loi arabo-berbéro-islamique de base ; d'un autre côté, par la loi de l'autre, c'est-à-dire en particulier de la colonisation, de la langue, de la loi sociale telle qu'elle a été soit imposée, soit importée.

A tous les niveaux, notre écrivain-narrateur ressent une double loi, une double logique qui l'exaspèrent et où il ne se reconnaît pas. Un sentiment d'étrangeté l'envahit à tous les niveaux. Il se sent exilé vis-à-vis de lui-même, et cela engendre douleur, souffrance, inquiétude, frustration, humiliation, négation... un état de crise identitaire, en d'autres termes, une foule d'ombres envahissantes et oppressantes.

Notre écrivain-narrateur ne s'abandonne pas pour autant au pessimisme et à la défaite, mais bien au contraire, il se lance dans une quête effrénée afin de reconstituer son identité fêlée, de retrouver son équilibre psychique et culturel dans la voie de « l'aimance »⁷, de la tolérance, de l'humain, de la pluralité interne et universelle.

Pour ainsi dire, le mal provoque le bien, les **ombres** engendrent les **lumières**.

2-3 : *Nedjma* de KATEB Yacine, comme échantillon représentatif algérien :

2-3-1 : KATEB Yacine, l'auteur :

« Si j'avais écrit des choses simples, je n'aurais jamais écrit ce qu'il y a de profond en moi. »

KATEB Yacine.

La meilleure façon de présenter l'auteur est de lui céder la parole :

⁷ Terme innové par A. KHATIBI. « L'aimance », variante conceptuelle de l'amour qu'il inventa et qu'il définit comme « une relation de tolérance réalisée, un savoir-vivre ensemble, entre genres, sensibilités, pensées, religions, cultures diverses. » « Hommages pour Abdelkebir KHATIBI » Article paru dans le quotidien Le Matin du 17 Mars 2009, après le décès de l'auteur.

« Je suis né le 06 aout 1929 à Constantine. Mon père était avocat. Mon père, ma mère, mon grand-père, et ma grand-mère, mes oncles, mes tantes, cela vient de la même tribu. Nous sommes tous issus de mariages consanguins.

Grâce à mon père qui voyageait beaucoup, j'ai parcouru, tout enfant, l'Algérie. J'ai été à l'école coranique d'abord, jusqu'à l'âge de 07 ans. Puis, mon père s'est rendu compte que, continuer à étudier la langue arabe sous la forme coranique-sous le régime colonial-ça ne menait à rien. Il a décidé que j'apprendrais le français puisque la culture française dominait. Mon père avait d'ailleurs la double culture, arabe et française. J'ai donc été à l'école française et j'ai fait des études jusqu'à l'âge de 15 ans.

Il y eut alors les événements de 45, la manifestation anticolonialiste. J'y ai participé, j'ai été arrêté et j'ai été exclu du collège. J'étais en 3^{ème}. A partir de là, la classe ne m'intéressait plus, après la prison. Ce qui m'intéressait, c'était la poésie avant tout. Mon père, bien qu'avocat n'a pas su me dire non. En ce sens, mon arrestation a été bénéfique. Alors, je suis parti...

J'ai parcouru une partie de l'Algérie, j'ai rencontré un imprimeur en faillite, il m'a imprimé. C'est ainsi qu'est sorti mon premier recueil de poèmes *Soliloques* en 46, dans la ville de Bône, et ce fut mon entrée dans la littérature. Quand j'ai vu le peuple s'emparer de ces brochures, alors j'ai commencé à devenir militant. De 46 à 47, j'ai été un nationaliste. En 47, j'ai fait un voyage à Paris, mon premier séjour. Je suis retourné à Alger, et je suis entré à « Alger Républicain » jusqu'à la mort de mon père en 50 et je suis retourné en France chercher du travail.

Là, j'ai écrit *Le cadavre encerclé* et *Nedjma*. L'accueil en France a été bon, mais la guerre a éclaté et il a fallu que je quitte la France. Ce fut l'Italie puis la Tunisie et Hambourg. Un an et demi en Yougoslavie, l'Allemagne, la Belgique et à nouveau Florence pendant un an ». [30]

KATEB Yacine, au sortir d'Alger Républicain est docker, et revenant en France, il exerce divers métiers.

C'est dire que sa vie n'a pas toujours été de tout repos.

Issu d'une lignée de lettrés, d'un père oukil (homme de loi en droit musulman), qui versifiait lorsqu'il sortait ses commentaires, d'une mère « véritable théâtre en arabe », KATEB Yacine semblait voué de plus par la signification même de son nom patronymique⁸ à un destin d'écrivain.

Mais l'écrivain se déclarait avant tout poète ainsi qu'il le dit

« Je suis un poète. Il s'agit d'une inclination irréductible et naturelle à la poésie, qui m'a possédé depuis que je suis très jeune. J'admets qu'il y ait des gens qui ne placent pas la poésie au centre de leur préoccupation en matière littéraire. Mais pour moi la question ne se pose pas. Tout commence par la poésie ». [31]

Après la mort de son père en 1950, KATEB a donc entamé pour une vingtaine d'années une vie d'errance, qui laissera sans doute des traces dans toute son œuvre.

⁸ « Kateb » signifie en effet « écrivain » en arabe.

En quatrième de couverture du *Polygone étoilé*, on relèvera un résumé significatif de ce qu'a été la fluctuation littéraire de l'écrivain :

« Ecrivain tout court, écrivain publique, écrivain en grève, en exil, en rupture de ban, ainsi va la vie de l'écrivain errant : Alger- Paris- Milan- Tunis- Bruxelles- Hambourg- Bonn- Stockholm- Bruxelles- Milan- Monterosso- Trieste- Zagreb- Tunis- Berlin- Florence- Paris- Alger- Rome- Nembo- Moscou- Kislovodsk- Bad Godesberg- Paros- Sédrata- Ain Ghrou- Bir Bouhouch ».

KATEB Yacine, romancier et dramaturge, poète avant tout, l'auteur de *Nedjma* objet de notre analyse dans ce même chapitre, est décédé d'une leucémie le 28 Octobre 1989 à Grenoble, en laissant derrière lui une œuvre riche et variée dont on retiendra :

- Soliloques, poèmes. Bône, imprimerie du « Réveil bônois », 1946.

Réédité : Paris, La découverte 1991, Alger, Bouchène 1990.

- Nedjma, Roman. Paris, Seuil, 1956.
- Le cercle des représailles, recueil de théâtre comprenant : « le cadavre encerclé », « Les ancêtres redoublent de férocité », « Le Vautour », « La poudre d'intelligence ». Paris,, Seuil, 1959.
- Le polygone étoilé, récit. Paris, Seuil, 1966.
- L'homme aux sandales de caoutchouc, Théâtre. Paris, Seuil, 1970.
- L'œuvre en fragments : inédits rassemblés par Jacqueline ARNAUD Paris, édition Sindbad, 1986.
- Le poète comme un boxeur : entretiens de l'auteur, 1958-1989, rassemblés par Gilles CARPENTIER. Paris, Seuil, 1994.
- Minuit passé de douze heures : écrits journalistiques, 1949-1989. Textes réunis par Amazigh KATEB. Paris, Seuil, 1999.
- Boucherie de l'espérance : œuvres théâtrales. Textes établis et traduits par Zebeida CHERGUI. « Mohamed prends ta valise », « la guerre de 2000 ans ou Palestine trahie », « la guerre de 2000 ans ou le roi de l'ouest », « le bourgeois sans culotte ou le spectre du parc Monceau ». Paris, Seuil, 1999.

KATEB Yacine, figure emblématique de la littérature algérienne et l'un des fondateurs de la littérature maghrébine, toutes deux de langue française, a reçu divers prix littéraires :

- 1963 : Prix Jean AMROUCHE, décerné par la ville de Florence, Italie.
- 1975 : Prix Lotus, décerné par les écrivains afro-asiatiques dont les œuvres embrassent les luttes des peuples du Tiers-Monde.
- 1980 : premier prix du Lion pour le théâtre, Académie Simba et Corriere Africano.
- 1987 : Grand prix national des lettres décerné par le ministère de la culture en France.
- 1991 : Médaille d'honneur décerné à titre posthume par le jury du festival international expérimental, Le Caire.

Cette biographie qui ne se voulait pas exhaustive dans le cadre de notre travail, nous éclaire sur les conditions familiales et socio-historiques qui ont engendré chez l'auteur cette dualité de sentiment vis-à-vis du présent, du passé et des ancêtres, du futur, vis-à-vis de la langue.

Les diverses pérégrinations relevées dans le parcours réel de l'auteur, donneront-elles naissance à une écriture d'exil ?

L'analyse du roman *Nedjma* qui a fait connaître le nom de KATEB dans le monde entier, nous permettra de le vérifier dans le paragraphe suivant de ce chapitre. Comme elle nous permettra de définir le vrai sens de l'exil incarné dans ce récit.

2-3-2 : Le sentiment d'exil :

Des sa publication en 1956, en pleine guerre d'Algérie, *Nedjma* s'est imposé comme le roman fondateur de la littérature algérienne moderne.

Ce roman écrit pour l'essentiel avant le 1^{er} novembre 1954, a été lu comme une somme sur l'Algérie colonisée annonçant sa nécessaire libération. KATEB Yacine devait souligner lui-même qu' « il s'agissait à l'époque de montrer en français que l'Algérie n'était pas française ».

Mais n'y s'agit-il que de cela ?

Nedjma rompaît en fait avec la littérature de témoignage direct sur la colonisation.

Elle connut une longue gestation avant d'en arriver à l'œuvre achevée. Les personnages et les thèmes apparaissent déjà dans des poèmes tel le long poème « *Nedjma ou le poème ou le couteau* » écrit en France et publié en 1948 dans *Le Mercure de France*. Les mêmes thèmes et personnages réapparaissent au théâtre dans par exemple *le cadavre encerclé* ou *le montage de la femme sauvage*.

Cela rapproche KATEB de BALZAC qui en 1833 perçoit comme une illumination. Selon une scène légendaire, il fait irruption chez sa sœur Laure de Surville et s'écrie : « Salue-moi, car je suis tout bonnement en train de devenir un génie ». Il venait d'entrevoir le développement d'une œuvre colossale (*La Comédie Humaine*), dont le principe serait le retour épisodique des personnages d'un roman à l'autre.

Par ailleurs, KATEB reconnaît du côté français les influences de RIMBAUD et de BAUDELAIRE, mais, soutient-il, son père spirituel est bien Si Mohamed Tahar Ben Lounissi qu'il déclare avoir fait vivre dans le roman *Nedjma* sous le nom de Si Mokhtar .[31]

Les références se sont accumulées d'autre part pour rattacher *Nedjma* à une filiation faulknérienne. KATEB lui-même aura dit :

« Entre Faulkner et moi il y a un rapport réel du fait qu'il y a une analogie dans le type d'homme de nos deux pays d'origine (sud des U.S.A et Afrique du Nord), des problèmes communs, racisme, religion, etc. Mais cette rencontre reste au niveau du roman ».

Influencé donc par les écrivains modernes et grâce au travail assidu et acharné, la structure de *Nedjma* s'est imposée à l'écrivain. Il l'explique ainsi :

« Je me souviens d'un moment en 1953, j'étais dans une chambre d'hôtel (à Paris). J'allais reprendre ce manuscrit qui était composé d'innombrables tronçons... J'ai essayé toutes les combinaisons possibles. C'était ça, puisque le livre tourne sur lui-même. J'ai commencé par ce qui est la fin, par ce qui est le commencement, par ce qui est après le commencement, enfin, j'ai essayé toutes les combinaisons possibles et c'est ce qui a finalement donné la rotation parfaite de l'œuvre parce que cela m'a permis de couper ce qui était superflu... ». [32]

Le récit s'organise autour de quatre jeunes gens, Rachid et Mourad les citadins, Lakhdar et Mustapha les campagnards. On découvre au fil de la lecture du livre que Mourad et Lakhdar sont frères et cousins de Rachid et de Nedjma. Seul Mustapha ne leur est pas lié par une consanguinité immédiate, mais il appartient à la même tribu des Keblouti, dispersée.

Ces quatre personnages, jeunes adolescents qui ont entre seize, dix-huit, dix-neuf ans, représentent la jeunesse algérienne combattante de l'époque.

Ils sont amis dans le combat et rivaux en même temps, car amoureux de la même femme Nedjma, déjà mariée à Kamel qui est peut-être son frère : c'est dire la complication de la situation.

Les secrets et les mystères planent autour de chacun des personnages. Les plus terribles et les plus énigmatiques sont ceux qui entourent l'héroïne Nedjma : fille illégitime d'une Française, peut-être d'origine juive, et d'un Algérien dont l'identité n'est pas clairement identifiée.

Elle est peut-être la fille de Si Mokhtar, aventurier fantasque et mythomane qui aide Rachid à enlever Nedjma pour la conduire au Nadhor, berceau mythique de la tribu des Keblouti.

Nedjma⁹, au nom prédestiné, éblouissant qui la voit et cristallisant toutes les passions, échappe sans cesse à ses poursuivants-amants.

Tous ces destins tragiques vont se croiser et s'entremêler dans des allées et retours tout au long du roman.

Cette histoire de Nedjma est certes bien le cri de tout un peuple souffrant du joug de la colonisation française. Mais elle est par ailleurs complexe et déroutante, de par sa structure, la richesse de ses thèmes et la variété de ses personnages.

Elle nous met face à un univers qu'il n'est pas facile de circonscrire et nous incite à vivre l'œuvre de manière toujours dynamique.

Aussi nous ne prétendons pas dans le cadre de ce paragraphe cerner tous les problèmes soulevés dans l'œuvre, mais seulement nous arrêter devant des pôles conduisant aux différents archétypes du sentiment d'exil.

Nedjma est une histoire dans l'Histoire.

⁹ « Nedjma » signifie en arabe : « étoile ».

L'histoire de la tribu Keblout est liée à celle de la résistance algérienne. Mourad, Mustapha, Rachid et Lakhdar, qui appartiennent tous à la même tribu, ont à affronter la décadence de leur monde. Chacun d'eux, à sa manière, lutte désespérément pour surmonter la crise dans la quelle se débat leur patrie bien-aimée. L'Algérie est dominée et exploitée par des colons cupides et sans scrupules qui ne sont, aux yeux des habitants, que des intrus. Aucune liberté n'est laissée aux populations du pays et bien des droits leur sont refusés par les nouveaux maîtres. C'est pourquoi l'Algérie apparaît dans *Nedjma* comme une immense prison symbolisée de façon poignante par la prison de Lambèse : « Pénitencier qui faisait l'orgueil de Napoléon III, et les Corses patrouillent l'arme à la bretelle (...) et le soleil ne luit pour nous qu'à la visière des gardes et sur les canons de leurs fusils ». [33] (P. 41)

Depuis la défaite des troupes d'Abdelkader qui combattirent avec courage et bravoure, et malgré leur farouche résolution de résister et de ne jamais accepter le fait accompli, la tribu Keblout entre lentement dans une phase de désagrégation de plus en plus évidente.

La façon de vivre de Si Mokhtar symbolise en quelque sorte cette décadence. Il apparaît en effet dans le livre comme un homme peu soucieux de protéger et de régénérer son peuple. Il est pareil à « un esquif désemparé tout juste capable de flotter sur les lieux de la noyade ». Si Mokhtar lui-même reconnaît qu'il a passé une grande partie de sa vie sans se soucier de problèmes sérieux, intéressé plutôt par « les nuits d'ivresse et de fornication, les nuits de viols, d'effractions, de corps à corps, de ville en ville, dans les couloirs et sur les terrasses, aux salons des entremetteuses ». Cela n'est que déchéance morale, une façon de vivre par laquelle il essaie, consciemment ou inconsciemment, d'échapper à sa condition, et d'oublier à jamais la mission historique qu'il doit accomplir. « Sans femme, sans métier, forçant les portes, vomissant dans les ascenseurs » [33] (P. 98), il s'adonne à la boisson et s'empêtre dans toutes sortes d'amours et d'affaires étranges.

Mais Si Mokhtar est l'homme qui détient la vérité, il est celui qui sait. Lui seul peut lever les mystères : celui qui plane autour de la naissance de Nedjma, autour de la mort du père de Rachid.

Tous ces personnages liés par le lien du sang, et placés dans une recherche éperdue d'eux-mêmes, doivent interroger le passé, creuser la mémoire des hommes et des pierres dans les siècles écoulés.

Et Si Mokhtar est l'homme qui peut assouvir la soif de savoir de ces jeunes tourmentés et particulièrement Rachid.

Un autre membre de la tribu, Sidi Ahmed, le père de Mourad, vit à peu près de la même manière que Si Mokhtar. Il est présenté dans le roman en une seule phrase, mais significative : « L'argent liquide fut dissipé par Sidi Ahmed qui pratiquait la polygamie et le charleston » [33] (P. 77).

Ces personnages qui appartiennent à la génération précédente apparaissent comme des hommes dégénérés, infidèles à la glorieuse tradition de leur tribu, peu soucieux de préserver cette tradition. Ainsi apparaissent Si Mokhtar, Sidi Ahmed, de même l'oukil maître Gharib¹⁰ qui clame sa fidélité à la France et soigne ses relations françaises à coup d'anisette et de galanterie obséquieuse : « Nous sommes Français ! C'est la loi » [33] (P. 203)

Le déclin de la tribu Keblout a commencé le jour même où les troupes algériennes ont été battues par les envahisseurs français. Plus qu'une défaite militaire, et qu'une domination économique, l'invasion française fut un choc moral qui provoqua amertume, haine, sentiment de frustration aigu : « Les fils des chefs vaincus (...) se trouvaient frustrés ; ils n'étaient pas sans ressentir l'offense, sans garder au fond de leur retraite le goût du combat qui leur était refusé ». [33] (P. 103).

Ce sentiment de frustration fut la cause d'un antagonisme permanent entre les deux clans : les dominateurs et les dominés. Certains Algériens comprirent qu'il fallait protéger à tout prix l'intégrité de leur patrie et prirent la farouche détermination de résister et de s'opposer à toute atteinte à leur personnalité. En opposition à certains personnages incapables de faire face à la désintégration de leur tribu, ils se levèrent, pauvres mais fiers, mourant de faim, mais soucieux au plus haut point de l'héritage des Ancêtres : « Ils gardaient la mosquée détruite, le mausolée, le peu de terre, et l'étendard de l'ancêtre... » [33] (P. 168).

¹⁰ Oukil : avocat dans la justice musulmane. Maître Gharib est aussi « l'avocat des pauvres et des mauvais garçons ». Gharib signifie l'exilé, l'étranger.

A coté de la frustration consécutive à la défaite originelle, les Algériens eurent à supporter une autre souffrance : la perte de la terre sur laquelle ils vivaient depuis des générations. Une telle perte, pour un peuple agraire, est plus qu'une simple dépossession : c'est la mort d'une part essentielle de leur être.

Il est question à travers tout le roman de KATEB, de la perte de la terre – vendue ou confisquée-.

Tout de suite après l'occupation française, la terre de ceux qui avaient résisté fut saisie par les nouveaux maîtres et distribuée aux colons.

« Les terres (...) ont été perdues dans la lutte contre les Français : l'arrière grand-père de Mourad avait combattu sous la bannière d'Abdelkader, s'exposant aux représailles de Bugeaud qui fit distribuer les plus beaux domaines aux colons accourus d'Europe » [33]. (P. 77)

A ce point de vue, KATEB, dans *Nedjma* maintient son roman très proche de la vérité historique. Il s'élève très clairement contre la spoliation de sa patrie, mais il condamne aussi ses compatriotes qui ont accepté de vendre leurs terres ; les Keblout qui vendent leur terre et vont vivre en ville contribuent sans aucun doute à la désagrégation de la tribu. Rachid sait que son père a été incapable de conserver la terre familiale quand il dit : « nous étions de ceux qui avaient vendu leur part de terre et contribué à la ruine de l'œuvre ancestrale ».

La légende constamment présente à chaque page du roman, fait apparaître dans un rêve, le vieux Keblout. Il donne libre cours à sa colère contre ceux qui, parmi ses descendants, ont failli en ne protégeant pas leur terre ancestrale : « Quant aux mâles vagabonds, dit l'ancêtre Keblout, qu'ils vivent en sauvages ; par monts et par vaux, eux qui n'ont pas défendu leur terre ».

Vendre sa terre est donc considéré comme une malédiction. Cela s'est aggravé par les transactions des autorités coloniales soucieuses avant tout d'aider les Européens à déposséder les propriétaires algériens.

Dans *Nedjma*, KATEB part d'un fait biographique, l'histoire de sa propre tribu durement réprimée à cause de sa participation à la résistance dirigée par l'Emir Abdelkader. De ces « pères tués dans les chevauchés d'Abdelkader » [33] (P. 102), aux jeunes héros de *Nedjma*, il y a l'espace de quatre générations, l'espace d'un siècle de domination sanglante.

Rachid, Lakhdar, Mourad et Mustapha se révèlent soucieux de combattre jusqu'à l'indépendance de leur pays. Rachid prit une part active au soulèvement patriotique du 08 mai 1945.

Quant à Nedjma, elle est bien au cœur du roman de KATEB. Son image obsède les quatre jeunes gens. Elle est également l'obsession longtemps cachée de Si Mokhtar. Elle est l'enjeu de diverses rivalités : les quatre amis se disputent Nedjma, Si Mokhtar l'enlève à Kamel, l'époux légitime et à sa mère adoptive. Finalement, le nègre Keblout la ravit à son père, la rend à la tribu qui la séquestre au Nadhor. Nedjma, femme Keblout doit, selon les lois de la tribu, vivre sur la terre des Ancêtres. Conformément aux traditions qu'ils ont léguées, l'honneur de la tribu exige que Nedjma soit rendue aux siens. Quand Rachid et Nedjma atteignent le campement, l'un des vieux Keblout prononce ces paroles : « Dis à cet enfant de paraître à visage découvert. D'abord elle est des nôtres. C'est une femme Keblout. Nous avons le devoir de la garder au campement. Keblout a dit de ne protéger que ses filles ».

Rachid sent, lui aussi, à ce propos, en fils de Keblout, combien importe l'unité, la cohésion de la tribu : « Nous nous sommes toujours mariés entre nous ; l'inceste est notre lien, notre principe de cohésion depuis l'exil du premier ancêtre ». [33] (P. 137).

Les personnages de *Nedjma* prennent conscience qu'ils ont à affronter une situation sociale nouvelle qui leur pose de douloureux problèmes. Pourtant aucun d'eux ne démissionne ou ne cède au désespoir. L'exemple de Si Mokhtar est assez significatif à cet égard : malgré sa façon de vivre presque dissolue, il est conscient à la fin de sa vie, de son devoir de fils de Keblout dans la régénération de sa tribu. Il enseigne à Rachid tout ce qu'il sait sur les origines et le destin de sa famille, déroulant devant lui toute l'histoire des Keblout, insistant sur leur glorieux passé : « Ce n'est pas revenir en arrière, dit-il, que d'honorer notre tribu, le seul lien qui nous reste pour nous réunir et nous retrouver même si nous espérons mieux que cela ». [33] (P. 128).

Il semble qu'une même vague porte le premier Keblout, cette figure légendaire, et le dernier d'entre eux. Mais consciemment ou inconsciemment,

Rachid sent que le temps est venu d'un changement dans la façon de vivre actuelle de la tribu.

Dans l'esprit de KATEB, ce changement n'est en aucun cas considéré comme la limite tragique du désespoir, mais plutôt comme l'occasion de mettre au point une organisation sociale plus large, plus forte et par conséquent meilleure. C'est ce que Rachid veut dire par cette image très frappante : « **L'arbre de la nation s'enracinant dans la sépulture tribale** ». [33] (P. 183).

L'avenir de cette société algérienne prête à renaître est envisagé avec beaucoup d'espoir. Rachid ressent profondément la nécessité d'entreprendre lui-même la régénération de son pays bien-aimé : « ... Et c'est à moi, Rachid, nomade en résidence forcée, d'entrevoir l'irrésistible forme de la vierge aux abois, mon sang et mon pays (...) car ce pays n'est pas encore venu au monde ». [33] (P. P. 175-183)

Rachid, Mustapha, Mourad et Lakhdar, ces hommes de la nouvelle génération, se rendent bien compte qu'ils doivent entreprendre leur mission de libération. Leur amour pour Nedjma semble répondre à cette recherche d'unité et renforce leur union. Mais cet amour est en même temps une source de jalousie et une menace de division. Chacun des quatre amis vit un conflit qui oppose son amour à son amitié pour ses compagnons.

Mourad par exemple, ressent une double jalousie quand Lakhdar courtise Nedjma. Quand celui-ci est auprès de Nedjma, Mourad a l'impression d'une double perte, celle de son ami et de la femme qu'il aime.

L'une des dernières scènes du roman montre Lakhdar et Mourad dans la villa où vit Nedjma. Lakhdar enferme Nedjma et Mourad dans une chambre, puis il s'écrie :

« Enfermés, Nedjma et Mourad, enfermés... c'est à Mourad que je pensais en tournant la clé de l'extérieur ; c'est pour mettre Mourad et Nedjma face à face que j'ai risqué ce coup de sonde dans ma passion... Mais pourquoi Mourad est-il parti ?... Par jalousie, parce que je n'étais pas retourné au salon... ». [33] (P. 246).

Mais cette jalousie n'est pas destructrice, car la tribu à laquelle appartiennent les quatre amis, ainsi que leur destin commun, les aident à surmonter ce sentiment douloureux.

De plus et surtout, la ségrégation, l'injustice, les vexations quotidiennes leur font sentir très fortement leur appartenance à un camp précis. Et de ce fait, la solidarité spontanée des quatre amis liés par une amitié sacrée, est de rigueur.

Le clivage de la société est manifeste aussi bien dans le monde des adultes que celui de l'enfance :

- « - Maintenant Lakhdar est dans notre école. Il n'est plus avec les bergers.
- Si on lui disait de s'engager dans notre armée ?
- Mon père ne voudra pas, souffle Albert.
- Pourquoi ?
- **Pas de voyous, pas d'Arabes dans le jardin**, dit papa. »¹¹ [33] (P. 218)

D'un autre côté :

- « Voilà notre ami Lakhdar qui a réglé son compte à M. Ernest. Va chercher trois bouteilles ». [33] (P. 12)
- « C'est l'un de vous qui a frappé M. Ernest ?
- Moi, fait Lakhdar avec la simplicité d'un vieux leader.
- Tu as bien fait, frère... » [33] (P. 12).

Il est clair que pour le clan dominant Arabe = voyou.

Pour le clan dominé, on doit fêter la victoire de Lakhdar contre Mr Ernest, et Lakhdar est un frère, c'est-à-dire qu'il appartient à un groupe bien déterminé, une grande famille, celle des opprimés.

Vu sa richesse, *Nedjma* se prête à des lectures et interprétations multiples et diversifiées. Aussi notre regard ne prétend pas apporter une vérité sur l'œuvre. De plus, à la manière des écrivains symbolistes et du courant de conscience, KATEB a recours à la suggestion, l'allusion, aux symboles, aux images, pour traduire des idées, des sentiments et désigner des objets ou des personnes dont la description est presque inexistante.

Nous relevons à titre d'exemple, parmi les rares descriptions de personnages, celle qui est faite de Nedjma lors de sa première apparition :

¹¹ La dernière phrase est soulignée dans le texte.

« Etoffe et chair fraîchement lavées, Nedjma est nue dans sa robe, elle secoue son écrasante chevelure fauve(...). Epuisée, elle s'assoit à même le carrelage. Les seins se dressent. Elle s'étend. Invivable consommation du Zénith ; elle se tourne, se retourne, les jambes repliées le long du mur, et donne la folle impression de dormir sur ses seins... » [33] (P. 66-67)

Les focalisations narratives sont multiples, partagées entre celle d'un narrateur extérieur et celles de quatre personnages principaux dont le roman épouse parfois les flux de conscience.

De plus, la dualité temporelle, l'une chronologique relevant du temps de l'Histoire, l'autre « morphologique (pour répéter RICARDOU), liée au temps du mythe ; ne facilite pas le déchiffrement et la reconstruction d'une histoire de famille éclatée. Une « autobiographie plurielle » disait KATEB Yacine.

Pour tout ce qui précède, le roman laisse l'interprétation largement ouverte.

Mais il s'agit bien d'une Algérie exilée, car privée d'elle-même sur son propre territoire, avec tout ce que cela peut susciter, comme nous l'avons vu, de questionnements passionnés sur le passé, le présent et l'avenir.

Les symboles et les images, les mythes et l'Histoire ne donnent pas de réponses certaines à tous ces questionnements.

Aussi, nous dirions que le sentiment d'exil des différents protagonistes est marqué essentiellement par **l'incertitude** à tous les niveaux. Un sentiment d'incertitude chargé d'angoisse, de frustration, de désarroi, de tourmente, d'inquiétude, d'instabilité... une série d'archétypes négatifs correspondant à des **ombres**.

Mais nos protagonistes ne s'abandonnent ni à l'échec, ni au désespoir. Ils se ressourcent auprès du valeureux Jugurtha dans sa lutte contre les Romains, et le prestigieux Emir Abdelkader dans sa longue guerre contre l'occupant français. Les références réitérées à ces deux figures emblématiques dans l'Histoire d'Algérie, sont sans doute remarquables dans ce sens. Réconfortés par le souffle de ces deux ancêtres qui se font écho, nos protagonistes mènent une quête acharnée pour trouver réponses à toutes les questions qui les

hantent. D'autre part, ils poursuivent leur quête sans relâche, dans l'espoir d'un monde meilleur et la nécessité absolue de reconstruire leur être mutilé par le tragique de l'Histoire de leur pays.

Et tout cela représente un éclat de **lumières**, jaillissant des ténèbres profondes de leur exil intérieur.

2-4 : *Le désordre humain conté à mon petit fils* d'Aïcha BOUABACI, comme deuxième échantillon représentatif algérien :

2-4-1 : Aïcha BOUABACI L'auteur :

« La tendresse est plus forte que la dureté,
L'eau est plus forte que le rocher,
L'amour est plus fort que la violence. »
Hermann HESSE-1877-1962

Aïcha BOUABACI, originaire des hauts-plateaux, est née en Algérie à Saida le 11 mai 1954.

Son père biologique, décédé six mois après sa naissance, avait participé en tant que sous officier « indigène » de l'armée française, à la libération de la France de l'occupation allemande. A ce titre, il a été décoré plusieurs fois (croix de guerre, médaille militaire...).

Son père adoptif, déporté à Cayenne à tout juste 17 ans, s'était engagé de toute son âme, à son retour au pays, dans les événements tragiques de mai 1945 qui ont marqué particulièrement les villes de Sétif, Guelma, Kherrata, dans l'est du pays.

A la naissance donc de l'auteure, trois pays se partageaient l'Histoire : l'Algérie sa patrie, la France et l'Allemagne. Une Histoire de violences.

Mais l'histoire de notre auteure n'a pas manqué pour autant d'amour et de sérénité. Elle a eu l'immense privilège de naître dans une communauté plurielle où se côtoyaient étroitement plusieurs langues, l'arabe, le français et l'espagnol et même la langue germanique du fait de la proximité des casernes de la légion étrangère.

Cet environnement culturel multiple devait favoriser très tôt chez Aicha BOUABACI, sa conviction de l'ouverture indispensable à l'autre. Aussi elle nous dit :

« Nous suivions en effet attentivement la vie quotidienne des légionnaires- originaires d'Alsace, d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, de Pologne, d'Italie, répétions leurs exercices physiques et copions leur vocabulaire. Nous avons vite fait de saisir l'essentiel de leur langage aux sons parfois brefs et rudes.

Je suis née dans une famille arabophone et je parlais par conséquent arabe à la maison, mais je parlais et je jouais, à l'instar des autres enfants indigènes, en arabe et en français ; certains d'entre eux communiquaient avec les voisins arabes dans le parler arabe du terroir. Spontanément.

Aucune stratégie dans les rapports qui liaient nos familles n'était celle d'une affection véritable et d'une attention réciproque.

J'ai lu en français très tôt, initiée par un frère, mon aîné de trois ans, dévoré par la passion des livres. Lorsque je suis rentrée à l'école à six ans et demi, je savais déjà lire, mais j'ai quand même eu droit au cours d'initiation, classe réservée aux seuls indigènes qui devaient en raison de leur origine suivre une classe supplémentaire à leur accès à l'école.

Mon niveau était tel qu'on m'avait fait accéder l'année suivante à deux classes supérieures. Depuis, mon ascension a été régulière et je récoltais sans surprise jusqu'au baccalauréat, entre autres prix, le premier prix de français. On ne manquait pas alors, de me demander toujours pour expliquer ces compétences, si je n'avais pas de familles en France. Je n'en avais pas.

Très tôt, j'ai été remarquée pour mon goût pour la solitude et le silence- le paysage de mon enfance s'y prêtait : des montagnes, des vergers, des champs de blé, d'immenses jardins et pépinières auxquels l'accès était complètement libre- et l'attrait des livres. J'écrivais déjà dans le secret, des poésies que j'étais seule à déclamer où se chevauchaient tristesse pour un monde incompris et émerveillement d'un monde à découvrir. Dans mon entourage on m'appelait « la petite intellectuelle ».

Mon autre frère m'avait acheté, bien que son salaire ait été très modeste, une collection de livres à la belle reliure rouge d'auteurs que ni lui, ni les voisins européens à qui il l'avait achetée ne connaissaient : Colette, Colette et Willy, Carco, Louys, Zola, Dumas, Kipling, Stevenson... j'avais 14 ans.» [34] .

Ces éléments biographiques révélés par l'auteure elle-même, sa sensibilité de poète, sont le présage d'une quête vers la compréhension des uns et des autres, des uns avec les autres, vers l'entente et vers la paix.

La biographie de l'auteure nous révèle également, qu'elle a très tôt bénéficié d'un enseignement primaire de qualité, dans une école ouverte aux Français et aux indigènes.

D'autre part, elle nous apprend que son père s'étant illustré dans les combats a été réformé par la suite. Pour cela elle fut déclarée pupille de la nation par les services de la mairie sur proposition de sa directrice d'école. Une autre fillette de son âge, une juive, bénéficia du même avantage. Sans doute,

nous dit-elle devait-on prouver que tous étaient Français, dans cette France qui relevait d'une guerre à laquelle avait participé tous ses « enfants ».

Poursuivant son parcours, de l'école primaire, au collège, puis l'école normale, celle d'Oran et par la suite celle d'Alger, Aicha BOUABACI retourne dans sa ville natale pour exercer les fonctions de professeur de français. Elle a enseigné le français à des enfants citadins au collège, mais aussi à des enfants de la campagne dont le quotidien était totalement éloigné de la réalité française. Mais ces enfants voulaient, comme elle en témoigne, franchir les frontières de la connaissance et ne pas connaître une vie semblable à celle de leurs parents. La langue française devait être un acquis pour tous.

L'école normale a été pour Aicha BOUABACI une source d'enrichissement exceptionnelle. Elle a raffermi sa vocation précoce d'enseignante et lui a permis de prendre part valablement au remplacement des enseignants français, partis massivement lors de l'accession de l'Algérie à l'indépendance.

Aicha BOUABACI a également suivi des études littéraires et des études de droit à l'université d'Alger, puis des études de droit international (public et humanitaire) aux Pays-Bas.

Professeur de français puis cadre supérieur dans une administration centrale en Algérie, elle a également enseigné en Allemagne, à l'université de Heidelberg et Giessen, où elle s'est attachée à faire connaître la littérature et la culture algériennes.

Ayant eu la chance d'appartenir à une grande famille cosmopolite par le voisinage, la fréquentation des mêmes écoles, par les relations professionnelles, Aicha BOUABACI était très informée tant des traditions musulmanes célébrées toujours avec enthousiasme que des traditions chrétiennes et juives auxquelles elle était conviée.

De même, les langues d'expression et d'écriture ne lui posaient pas de problèmes. L'arabe reste fondamentalement sa langue d'amour et de connivence avec sa terre, avec les siens, ceux de chaque jour et ceux qui tissent des liens avec le savoir, la poésie, et poursuivent le dialogue entrepris par les artisans de la splendeur passée du monde islamique.

Le français est aussi sa langue de communication, de sa plume, de sa parole, la langue qui l'accompagne depuis sa naissance. C'est sa langue de

connivence avec des écrivains, des philosophes, des historiens, des artistes et des poètes qu'elle aime. Le français représente son autre expression fondamentale.

Selon tout ce qui a été relevé ainsi d'essentiel dans cette biographie d'Aïcha BOUABACI, aucune frontière apparemment ne devait entraver sa liberté, ni la priver de ses droits humains à l'échelle universelle.

Car pour Aïcha BOUABACI, le concept de culture recouvre la lumière, l'ouverture indispensable à la réflexion pour comprendre celui qui vous regarde en face, qui attend un geste : celui de reconnaissance et de bienvenue. Pour elle, la culture, c'est des portes ouvertes et non des volets clos, fermés obstinément sur des histoires personnelles et un confort égoïste.

La richesse des peuples réside pour elle dans la rencontre et l'échange d'expériences, de savoirs, de créations aptes à la réunion et non aux déchirements, à l'entente et non à l'explosion des armes. La culture contient les germes de la paix.

Les prémices de ces idéaux ont été forgés chez Aïcha BOUABACI dès son enfance grâce à un père adoptif lui ayant appris l'honneur, la justice, le courage, le don de soi, tout ce qui fait d'un individu un homme libre. Grâce aussi à une mère n'ayant connu ni l'armée ni la déportation, mais une vie antérieure très riche au milieu d'hommes et de femmes de sa famille au caractère très trempé.

Assoiffée de découvertes, Aïcha BOUABACI a voyagé pendant sept ans durant lesquels elle a découvert d'autres peuples, d'autres langues, d'autres cultures.

En septembre 1993, elle a dû quitter l'Algérie de nouveau après une absence de sept ans. Mais son séjour en Allemagne n'a pas été un choix personnel. Ce départ n'était plus le même que pour les autres pays visités. Il coïncidait avec la tragédie qui avait agité ses drapeaux, l'Algérie venait de se transformer en un vaste champ clos de violence.

Mais Aïcha BOUABACI n'est pas partie par peur ou par égoïsme, elle est partie par devoir et pour revenir. Elle devait suivre un conjoint dans le corps diplomatique.

Son séjour en Allemagne ne devait donc être qu'une escale pour remplir une obligation. Mais le destin en a décidé autrement pour notre auteure. Elle

était venue en invitée de marque pour ce pays d'accueil, elle est devenue après l'interruption brutale de la mission de son conjoint, une ressortissante d'un autre pays, établie sur le sol germanique, avec toutes les contraintes générées par ce statut moins avantageux.

Elle a enduré le calvaire, dû à des démarches épuisantes et sans cesse renouvelées, des tracasseries insensées et révoltantes en vue d'obtenir son visa de séjour puis ses renouvellements répétés.

Les démarches pour obtenir un emploi, n'ont pas été non plus de tout repos.

Ainsi, sa situation d'exilée l'a inspirée et l'a transformée en écrivaine de l'exil : celui d'abord de l'âme, puis celui de l'espace.

Elle a écrit inlassablement, mais pour porter la voix des autres surtout. Une des raisons pour lesquelles elle n'est pas très visible. Aussi, elle s'explique :

« La création doit-elle sacrifier au leurre des frontières ? Les frontières entre ceux qui se consacrent à l'écriture, celle qu'on attend, celle qui plaît et ceux qui comme moi écrivent pour la nécessité logée au plus profond d'eux-mêmes. Je n'écris ni pour amuser ni pour attendre, je n'écris pas pour rallier la majorité autour de moi, j'écris pour interpeller. Et les interpellations ne sont-elles pas dérangeantes ? Mais je n'écris pas par plaisir d'interpeller. Je n'ai rien de sadique. J'interpelle quand l'émotion m'étouffe, quand je veux « dire », et ce dire c'est aussi pour les autres qui n'ont pas ma facilité de « dire ». Mon autre handicap : cette manie « d'offrir », dans ce monde où les choses qu'on achète ont plus de prix. Mon bénévolat (je n'aime pas ce mot : je lui préfère « offrande ») permanent dans le domaine de la culture – dont la direction de différents ateliers et séminaires ; articles, entretiens – m'a toujours porté préjudice. « On » doit penser peut-être que si je ne « vends » pas, c'est que moi-même je ne dois pas croire en la valeur de mes créations. Mon défaut : croire que la « valeur » interpelle spontanément. On ne doit pas courir pour la montrer, l'exhiber. » [35]

Ainsi, parmi les œuvres de l'auteure qui ont eu la chance d'être publiées nous citons :

- *L'aube est née sur nos lèvres* (recueil de poèmes) – Alger, Entreprise nationale du livre 1985.
- *Peau d'exil* (recueil de nouvelles) –Alger, Entreprise nationale du livre 1990.
- *Le désordre humain conté à mon petit-fils* (récit témoignage) – Alger, éditions Casbah 2002.
- *La lumière du désert* (recueil de poèmes français / allemands, titre allemand : Wenn das licht der wiiste das wort des dichters erhelit). Editions Joseph Ouaknine, Paris, 15 mai 2009.

Mais nous avons choisi de présenter et d'analyser en particulier le roman *Le désordre humain conté à mon petit fils*, car il nous a paru qu'il incarnait au mieux la problématique de l'exil alternant poésie, fiction narrative, critique socio-culturelle et politique et vraisemblance.

2-4-2 : Le sentiment d'exil :

Diplômée en droit international (public et humanitaire), Aicha BOUABACI a su rester sans cesse à l'écoute des battements de cœur d'une société en perpétuel mouvement. D'autre part, enseignante et éducatrice de formation, c'est sans doute par déformation professionnelle que durant son séjour en Allemagne, elle a beaucoup observé et analysé le comportement de ses compatriotes.

C'est surtout leurs difficultés d'adaptation et leur marginalisation qui l'ont marquée le plus, puisqu'elle-même avait vécu les aléas de l'exil.

Sans l'avoir réellement voulu, elle s'est retrouvée témoin de rêves brisés.

A propos de tous ces jeunes, venus de l'autre rive de la Méditerranée, en quête d'un petit bout de paradis, et qui malheureusement se sont retrouvés confrontés à une bien triste réalité, elle écrit :

« Mais il faut vivre, il faut manger, et les rêveurs deviennent des démunis ! Car comment travailler si l'on n'a pas la reconnaissance ailée ? De lieu de fraternité en lieu de partage d'une corvée scandaleusement rémunérée, lui et ses semblables se fraient un chemin dans l'illégalité ; l'illégalité de séjour ; mais il est trop tard pour reculer. Les liens sont tissés et le retour au pays des vies éteintes, sans avoir étreint aucun de ses rêves, n'enchanté plus aucun. » [36] (P. 10)

Ces jeunes exilés ont quitté leur pays volontairement.

Les uns l'ont fait par goût de l'aventure et la soif de découvrir le monde, tel Ibrahim, jeune homme d'une trentaine d'années. Celui-ci, l'un des personnages principaux du roman, travaillait pourtant, était riche, il allait et venait sur les flots de la Méditerranée et plus loin encore. Mais il était surtout riche de rêves et ivre de liberté et d'espace. Il chérissait sa mère et ses sœurs qu'il comblait de cadeaux à chacune de ses escales.

Un jour, le bateau est arrivé à quai. La terre ferme a aussi ses attraits : la terre étrangère à découvrir, celle qui repose, celle qui émerveille, celle qui force les yeux à l'éveil. Mais aussi celle qui secoue les consciences vierges ou assoupies. De quel monde venait-il ? Dans quel monde venait-il donc d'atterrir ?

Aussi, à l'image d'Abou El Ala El Maari, ce grand poète arabe, fier seigneur de l'amour et de la liberté qui disait sa stupéfaction devant celui qui vivait dans la maison de l'humiliation, alors que la terre d'Allah est d'une immensité infinie, Ibrahim s'en va découvrir cette terre germanique.

Tout y était à voir et à connaître : le peuple germanique, la langue germanique...

Ne plus se sentir à l'étroit sur un seul morceau de terre était son aspiration la plus chère.

D'autres jeunes ont pris le chemin de l'exil pour des raisons économiques, attirés par la force du Deutschmark et par la vie confortable et quiète de l'Europe. Mais nous dit l'auteur narratrice :

« Quel leurre ! Nous les voyions souvent, jeans et blousons de cuir, toujours élégamment mis, par deux, trois ou quatre, devisant, bruyamment crâneurs, comme s'ils voulaient se convaincre –et convaincre les autres- qu'ils étaient là chez eux. Autodéfense compréhensible : il fait si froid ici (...) J'avais souvent envie de prendre ces jeunes frères, ces jeunes fils par les épaules et de leur demander « pourquoi » ? Mais avais-je le droit de leur dire : « Retournez à la maison ! » (...) ils sont jeunes et la jeunesse est synonyme de vie ; et là-bas, dans notre pays, mon enfant, on mourait par centaines, par milliers...Ce pays dont ils ne parvenaient pas à se détacher. » [36] (P.P. 13-14).

Dans ce récit témoignage, Aicha BOUABACI passe par l'idée du « conte » et choisit une tranche de vie particulière pour laisser son message de conscience à son petit fils Yazid. C'est ce qui fait l'originalité de ce roman dans un style accrocheur. Toute l'histoire repose sur le seul crime commis par notre héros Ibrahim : il s'est oublié sur un sol qui n'était pas le sien, le sol germanique, alors que ses papiers n'étaient pas en règle. C'est alors que « l'ordre » intervient pour semer le désordre dans sa vie.

Ayant rencontré la compagne attendue Ibtissam, qui elle, était venue en étudiante et avait ses papiers en règle, il avait même fondé un embryon de famille.

Illyès, leur enfant, fruit de l'amour, et ouvrant à peine les yeux sur le monde, se retrouve au cœur de problèmes de reconnaissance identitaire.

A travers donc, cette tranche de vie, celle du jeune couple formé par Ibtissam et Ibrahim, l'auteure narratrice tente d'expliquer à son petit fils toutes les vicissitudes rencontrées dans leur quête effrénée de bonheur.

Il fallait faire reconnaître leur mariage, sortir de l'illégalité de séjour pour Ibrahim, assurer l'identité de leur enfant, lequel quoique né sur le sol germanique n'avait pas pour autant droit à la nationalité allemande.

En effet l'auteure narratrice nous explique à ce propos :

« 28 Avril 2000 : Illyès, un enfant méditerranéen et deux fois africain, « voit le jour » sur le sol germanique, accueilli d'abord par la joie émue de ses concitoyens allemands. Cette terre est aussi la sienne. Cette destination pour lui était naturelle et spontanée. Aucun décret ne la lui avait imposée. Dans son passé de fœtus, il ne connaissait pas d'autres frontières que celle du monde qui allait s'ouvrir pour lui sans visa, sans avoir à faire la chaîne devant une chancellerie et sans droit à payer. Une sortie et une entrée en toute connivence avec sa mère et la nature. Naissance n'est pas un vain mot. Ni un mot vilain. C'est un triomphe. Une fête. Mais qui oserait gâcher cette fête ?

On a pensé qu'il faudrait que ce petit puisse faire la connaissance de sa famille dispersée en dehors des frontières ; il lui faudrait donc bientôt un titre de voyage ; une démarche naturelle consista donc à demander si Illyès avait droit à un passeport allemand. Au nom du Jus Soli ¹² et de tous les saints des trois Empires auxquels appartenait ce petit être. Mais on n'était pas en France ici. Illyès ne sera pas reconnu citoyen germanique du seul fait de sa naissance au Burgerhospital de Frankfurt /Main. Dommage car cela paraissait la solution la plus naturelle, la plus proche. Qu'à cela ne tienne. Par l'autre lien naturel et le plus puissant, celui qui le noue au ventre de sa mère, ses parents se tournèrent vers la patrie maternelle afin que le nom de ce nouveau né puisse être adjoint au nom de la mère sur le passeport de cette dernière : c'était sans compter sur la puissance d'un autre argument : l'enfant est certes le fils de sa mère mais il est surtout le fils de son père et en vertu de cette loi inflexible, deux personnes de nationalités différentes ne peuvent cohabiter dans le même document officiel fussent-ils mère et enfant à peine né ! Il restait à frapper à la porte du troisième Empire dont le heurtoir était certainement le plus lourd. Il fallait d'abord y faire valoir cette naissance en terre étrangère et y faire donc reconnaître le bulletin de naissance délivré par le Standesamt ¹³. Le voyage de ce léger document et sa substitution par un autre, local et scellé étrangement du même cachet emblématique, dura longtemps, si longtemps qu'il ne put aboutir avant le terrible événement qui vint déclasser ce souci que l'on considérait comme juste « administratif ». [36] (P.P. 06-07)

Ce passage assez long, nous l'avons relevé à dessein. Il s'agissait de donner un exemple quelque peu détaillé, des souffrances endurées par ce jeune couple, en vue de se faire une place légitime ainsi qu'à leur enfant, sur cette terre qui devrait appartenir à tous les humains.

¹² Jus Soli = droit de sol

¹³ Standesamt= le service d'état civil.

Les hommes ne formaient-ils pas une seule communauté à l'origine ainsi que le stipule le Coran ?

« كان الناس أمة واحدة فبعث الله النبيين مبشرين و منذرين و أنزل معهم الكتاب ليحكم بين الناس »

« Les hommes formaient une seule communauté
Allah a envoyé les prophètes pour leur apporter la bonne nouvelle et pour les avertir
Il fit ainsi descendre le livre avec la vérité pour juger entre les hommes et trancher leurs
différents ... » [21] (P. 42)

L'auteure-narratrice évoque ainsi, toutes les explications incomprises, toutes les démarches vaines, toutes les prières inexaucées, toutes les supplications adressées par deux êtres à qui de droit mais qui, malheureusement, sont demeurées sans écho.

Ce conte, il faut donc l'évoquer, n'est pas un conte ordinaire, ni fantastique, ni magique, ni merveilleux, ni populaire au sens sympathique du terme. C'est une série d'études concrètes, de situations vécues où les personnages sont masqués, leurs faits et gestes souvent contraires aux lois de la nature. Est-ce une longue affabulation ? Pas du tout. Tout est vraisemblable : personnages, action, dialogues, lieux, dates.

Ibrahim a connu, à l'instar de tous ces exilés sans papiers, cette aventure terrible, cocasse, révoltante et humiliante. Il a été escroqué et exploité par des hommes sans foi, profitant de sa situation irrégulière.

L'écrivaine-narratrice attire l'attention du lecteur sur l'exilé dont le quotidien est chargé de peines diverses :

« ... Des jours striés d'angoissantes incertitudes. Et des nuits de glaciale solitude, chez l'un ou chez l'autre ami de meilleure fortune. Oubliera-t-il jamais ces longues et misérables journées occupées à transporter ces gros blocs de pierre sur ses frêles – mais pourtant résistantes- épaules, dans ces chantiers épisodiques dirigés pas ces hommes sans foi qui, forts de leur nationalité et de la régularité de leur statut, prenaient en otage les salaires de tous ces hommes que l'urgence transformait en parias ? ... Combien de fois, le salaire « arrivé » sur le compte bancaire d'un copain « régulier » n'avait-il pas été rogné des deux-tiers, de la moitié ? La rage, chaque fois était trop forte pour ne pas réagir ! Mais comment ? Juste appeler cet entrepreneur malhonnête au téléphone ; il avait bien donné un numéro pour le joindre mais pour ces sortes de questions, il n'était jamais là ou bien il s'en tirait avec des promesses et des rendez-vous douteux pour le règlement de la paie. N'avait-il pas failli se faire « avoir » un jour en se rendant à l'un de ces rendez-vous qu'il pensait avoir obtenu de haute main ; il venait d'avoir un pressentiment : il s'était alors caché derrière un pilier, devant un magasin pour guetter la personne en question. Mais à ces lieu et place, il y avait bien un policier en uniforme, venu sur dénonciation ! Il ne fallait plus compter sur ses créances, les anciennes et celles à venir. Ce qui restait à faire, c'était bien de se remettre à chercher un nouvel emploi... » [36] (P.P. 11-12).

Ibrahim a également connu l'emprisonnement au même titre que de nombreux exilés, pour irrégularité de séjour. La narratrice mentionne à ce sujet :

« Algériens ou autres... Derrière la crânerie, souvent la détresse. Le dénouement prévisible : les géôles. La récidive parfois. Et l'expulsion quelquefois pour ces jeunes gens trahis par leurs rêves... ». [36] (P. 15)

Ibrahim, quant à lui, s'est vu retirer ses papiers lors d'un premier contrôle, trois années plus tard son passeport est confisqué. Et depuis, nous apprend la narratrice :

« D'avocat recommandé en avocat remplacé, le jeune couple avait fait sa tournée légale. L'homme de droit du moment leur avait tracé un programme qui devait être scrupuleusement suivi afin d'atteindre le but suprême : ce visum pour une vie juste régulière pour ce candidat sans taches et sans reproche. Première étape : leur union à réaliser au Standesamt. Deuxième étape : demander l'asile politique même si tout son être y répugne, même si la politique l'irrite au plus au point, même si l'intéressé n'a aucun problème : politique ou judiciaire ; il n'a aucun problème avec la morale ; avec l'économie non plus ; son milieu d'origine n'est pas du tout misérable. Il était parti sur un bateau... ». [36] (P.P. 08-09)

Ibrahim donc, fort de l'assurance de son avocat, s'était résolu à déposer une demande d'asile politique. Le plan dessiné par l'homme de droit semblait tout à fait plausible.

Il devait alors quitter sa jeune femme et rejoindre un « Heim » (foyer pour les demandeurs d'asile). Il était revenu le week-end suivant, toujours confiant. Les conditions de séjour n'étaient pas des meilleures, mais il se trouvait à la croisée des chemins. Puis il devait revenir trois jours après pour le vingt-deuxième anniversaire d'Ibtissam, le premier en fait, de leur vie commune de couple. Mais il n'était pas revenu. Aussi de l'asile politique, il n'était plus question. Ibrahim a été retenu en géôle. Suite à un S.O.S. qu'il adressa à son épouse, elle devait à l'instant verser 900DM sous peine de voir prolonger son enfermement. Ibtissam avait exécuté dans l'immédiat l'injonction et s'attendait au retour de son époux. Mais peine perdue, douleur acérée : celle de la solitude et de l'abandon.

Ibrahim avait été retenu trois semaines en géôle, pour être expulsé par la suite vers son pays natal, après avoir enduré ainsi que son épouse, maintes tracasseries aussi oppressantes et angoissantes les unes que les autres.

L'auteure-narratrice s'adresse ainsi à son petit fils Yazid pour lui faire découvrir le revers d'une médaille qu'il ne connaît pas encore.

L'histoire d'Illyés n'est sans doute pas la sienne, mais elle peut le devenir un jour. Qui sait ce que peut nous réserver le destin ? Mais lorsqu'on est préparé à affronter certaines situations, leurs difficultés deviennent surmontables.

Aussi Aicha BOUABACI écrira :

« Yazid, mon enfant, avec ce conte je ne voulais pas t'effrayer. Je souhaitais seulement t'éveiller à la vraie vie : celle de la guerre, de la misère, de toutes les exclusions dont sont victimes des enfants par milliers, à travers le monde entier. » [36] (P. 75)

L'auteure nous aura, par ailleurs, permis à nous aussi, de rester ouverts à tout ce qui se passe ailleurs. L'expérience, même celle des autres, est enrichissante, car elle nous préserve des erreurs futures, y compris les plus improbables.

Ce « conte » aux péripéties multiples du couple Ibrahim-Ibtissam ; a pour Ogre les ennemis des droits de l'homme, lesquels sont stationnés sur toutes les frontières.

Mais aussi, comme l'écrit l'auteure, s'adressant toujours à son petit fils :

« La vraie vie, c'est aussi celle des sourires partagés, des mains tendues et des espérances entretenues. Au-delà de toutes les frontières. La moisson est féconde. L'Humanité noble et douce existe partout. Ne l'oublie jamais. » [36] (P. 76).

En effet, nous constatons à la lecture approfondie du roman, que toutes ces épreuves aussi douloureuses les unes que les autres, constituent les ombres de l'exil de tous ceux qui ont cru à une place au soleil au-delà des frontières.

Mais nous constatons également que les marques d'amitié, de solidarité et de fraternité humaine existent aussi de par le monde.

L'auteure se voulant optimiste, n'a pas omis de les mentionner à travers ce « conte » qui s'achève sur une note d'espoir, car l'espoir fait vivre et rend l'avenir moins lourd à porter.

Aussi, elle écrira : « Une femme au seuil de sa ferme, l'avait aimablement, et non sans une certaine compassion, dirigée. » [36] (P. 20)

Il s'agit là, de l'aide reçue par Ibtissam, alors qu'elle allait rendre visite à son époux emprisonné. « Le juge n'avait pas compris pourquoi Ibrahim avait été arrêté et emprisonné, il l'avait même informé de son droit à obtenir des dédommagements. » [36] (P. 24)

A sa sortie de prison, Ibrahim avait été conduit chez le juge.

« ... Ibtissam et Illyès devaient quitter la maison pour se rendre chez Ulrike. Ils ne devaient plus rester seuls ! La nuit trop noire, il fallait la partager. Ulrike était cette amie des derniers moments ; amitié tardive faite pour durer, pleine de l'étonnement que cette rencontre n'ait pas eu lieu plus tôt.

Illyès était né un mois avant Sandra, la petite fille d'Ulrike. Les deux jeunes femmes venaient de se connaître grâce à leur maternité... les nuits ensemble à ressasser le récent malheur se succédèrent... Et les jours affairés aussi. De belles amitiés se confirmèrent en tous lieux. » [36] (P. 31)

L'Humanité douce existe aussi, commente l'auteure à ce propos « n'en déplaise aux semeurs de désordre » [36] (P. 31)

Nous signalons au passage que selon l'écrivaine, les semeurs de désordre sont ceux-là mêmes qui sont censés instaurer l'ordre et défendre les droits de tous les humains, les différentes instances politiques, sociales, administratives, judiciaires. Or, ce sont celles-là mêmes qui excellent à semer le désordre dans la vie des hommes. D'où le titre du roman : *Le désordre humain conté à mon petit fils*.

Au cours de la lecture du roman nous relevons bien d'autres traces exprimant des sentiments réconfortants d'humanité partagée. Nous en relevons quelques autres bribes, seulement à titre indicatif :

« ... Son amie Elodie tint à l'accompagner... » [36] (P. 34)

« ... A côté une porte ouverte par laquelle on fait entrer Ibrahim, accompagné d'un policier à l'apparence franchement débonnaire. Enfin une humanité joyeuse même dans un lieu de misère. Joyeuse et empressée car il rappelle à Ibrahim qu'il a droit cette semaine à des friandises, un paquet de cigarettes et une boisson... » [36] (P. 37)

Il s'agit là de la visite à Ibrahim, de nouveau emprisonné.

Par ailleurs, heureusement pour Ibtissam, les dernières visites aux amies contribuèrent à adoucir ces épuisants désagréments.

Lors du départ, d'autres amis étaient venus rejoindre Ibtissam, en attendant l'arrivée d'Ibrahim pour leur faire leurs adieux. Ils partagèrent sa souffrance et ses inquiétudes et lui manifestèrent une si douce amitié.

De plus, l'écrivaine relate avec satisfaction les différentes manifestations, celle entre autres du 09 décembre 2000 qui devait dénoncer les expulsions des étrangers, se déroulant à l'aéroport de Frankfurt à laquelle prirent part les deux amies Elsa et Ulrike.

Aussi par montage émotionnel et utilisant la technique de l'analepse, l'écrivaine ramène le lecteur des années en arrière, à Paris, Gare de L'Est un samedi 22 février 1997 à 15h00 lors d'une énorme manifestation en faveur des « sans papiers ».

S'adressant toujours à son petit fils elle écrit :

« Je voulais immortaliser ces « échassiers de la liberté », ces hommes et ces femmes montés sur des échasses, dans ce cortège impressionnant, pour clamer la souveraineté de cette humanité bariolée. Parole colportée par les porte-voix, au dessus de la clameur, jusqu'aux malentendants officiels.

Laisse moi te lire ce papier que j'avais placé sous le signe de Antar Ibn Cheddad, ce poète du V^{ème} siècle et de son appel sublime : « Avance et tu seras libre ». » [36] (P. 45)

Au terme de l'analyse de ce roman nous pouvons dire que le sentiment d'exil incarné par les personnages divers, résulte surtout de l'affrontement à l'autre, à son racisme, sa xénophobie.

C'est le récit d'une histoire vraie, construite avec minutie, mêlant l'ironie, le sarcasme, l'indignation, la dérision, l'humour, la force, la douceur de convaincre de ce qui est légitime et humain

Ce « conte », aux péripéties multiples, du couple Ibrahim-Ibtissam, met donc en évidence la lutte permanente entre les ennemis des droits de l'homme, stationnés sur toutes les frontières et les partisans de l'égalité, de la fraternité et de la liberté des hommes à l'échelle internationale.

C'est dans ce sens qu'Aïcha BOUABACI écrit :

« Yazid, mon enfant, avec ce conte, je ne voulais certainement pas t'effrayer. Je souhaitais seulement t'éveiller à la vraie vie : celle de la guerre, de la misère, de toutes les exclusions dont sont victimes des enfants par milliers, à travers le monde entier. Mais la vraie vie, c'est aussi et surtout celle des sourires partagés, des mains tendues et des espérances entretenues. Au-delà de toutes les frontières. La moisson est féconde. L'Humanité noble et douce existe partout. Ne l'oublie jamais. » [36] (P.P. 75-76)

Ainsi, les diverses marques d'humanité relevées dans le roman, représentent autant de **lumières** venant adoucir les **ombres** de l'exil et sont autant de raisons d'imaginer un monde scellé par des lois humaines, en dehors de toutes frontières, géographiques soient-elles ou culturelles.

Nous dirons de plus que l'archétype dominant ici du sentiment d'exil c'est bien la capacité de dérision aussi bien de l'écrivaine que de ses personnages.

Cette capacité qui donne le courage de survivre à tous les maux de l'exil, de les contourner et d'en rire.

La dérision qui donne le courage de ne jamais baisser les bras devant cette chose répugnante qu'est l'injustice, la dérision pour exorciser la souffrance.

Et nous remarquons encore avec tout cela que les **ombres** alternent toujours avec les **lumières**.

CHAPITRE 3.

ETAT COMPARATIF DES OMBRES ET LUMIERES DE L'EXIL D'UN AUTEUR A UN AUTRE.

3-1 : Par rapport à l'Histoire, la mémoire et la temporalité :

Il ressort de notre analyse que les quatre romans étudiés sont bâtis sur l'Histoire.

Mais chacun de nos écrivains, par le truchement du héros-narrateur, aborde l'Histoire de façon personnelle.

Mustapha TLILI a davantage manifesté son sentiment humanitaire dans *La rage aux tripes*, en évoquant l'Histoire internationale à travers l'invasion américaine du Vietnam, le racisme vis-à-vis des noirs aux Etats-Unis, la décadence du Moyen Orient, la situation violente et sanglante du monde arabe et spécialement de la Palestine, la colonisation du Maghreb et plus particulièrement la colonisation et la décolonisation de l'Algérie, l'oppression en Angola.

Cela a permis à l'écrivain d'exprimer sa révolte et sa rage contre la politique raciste et belliciste de l'Amérique et des grandes puissances coloniales telle la France.

Par là même, il a pu exprimer également sa colère et sa rage exacerbée contre tous les ennemis de l'humanité et de la dignité humaine, pendant la colonisation et au-delà. Une humanité qui doit étendre sa solidarité, en dehors des frontières nationales, sans tenir compte des races, des couleurs, et des confessions des individus.

Abdelkébir KHATIBI s'est préoccupé lui aussi de l'Histoire. Mais comme nous l'avons signalé, il ne s'est attardé que sur les faits historiques qui ont laissé leurs empreintes sur sa vie personnelle ou sur son pays le Maroc. Aussi, il évoque les souvenirs qui ont marqué sa mémoire d'enfant : la deuxième guerre mondiale ayant entraîné la rareté des produits et le drame de

parents engagés de gré ou de force, les atrocités nazies captées par Radio-Berlin.

De même l'écrivain a attiré l'attention sur la politique déshonorante de l'Amérique de par sa violence, son racisme et son bellicisme : il a signalé le comportement exécrationnel des soldats américains lors de leur débarquement au Maroc, surtout envers les femmes marocaines.

Il a également évoqué –sans plus- la solidarité entre Marocains et Algériens en France –à Paris- pendant la guerre d'Algérie.

Par contre KHATIBI a accordé la plus grande attention à l'Histoire de l'occupation française au Maroc, de par ses répercussions sur son pays et sa vie personnelle.

Cela est en rapport avec le genre du roman, à savoir l'autobiographie et de surcroît l' « autobiographie d'un colonisé » comme l'indique le sous-titre.

De plus, l'Histoire coloniale du Maroc est à l'origine de l' « identité nouée » de l'écrivain ayant suscité son sentiment d'exil.

Pour KATEB Yacine, c'est uniquement l'Histoire coloniale de l'Algérie qui a servi de toile de fond à son roman *Nedjma*. Une Histoire qui remonte au royaume de Numidie, à l'arrêt du processus naturel de développement d'un état algérien, dû aux différentes occupations étrangères et principalement la colonisation française. Celle-ci ayant causé la souillure du sang – symbolisée par l'identité douteuse de l'héroïne Nedjma-, l'altération de l'identité individuelle et collective, la dépravation d'une catégorie d'Algériens, et tous les maux d'un peuple privé de ses richesses naturelles, menacé de perdre ses valeurs ancestrales, voué à l'errance, et une vie précaire.

Dans les romans d'Aïcha BOUABACI l'Histoire n'est pas uniquement l'Histoire coloniale plus ou moins étendue. Il est question pour elle d'Histoire de l'Humanité toute entière qui formait à l'origine des temps une seule et unique communauté. Mais qui s'est disloquée et compartimentée au fil des siècles et des millénaires, par déraison et égoïsme destructeur.

L'auteur s'interroge à ce sujet :

« Pour ces « déportés » décrochés avec violence d'une porte pour être crochetés à une porte ? Celle dont ils n'auraient jamais dû dépasser le seuil ? Seuil ancestral ; porte nourricière ; mais où donc se trouvent les mamelles de la terre ? Celles de la mère unique ? Je croyais que tous les hommes sont frères ; c'est écrit sur tous les textes sacrés, ceux du Créateur, mais aussi ceux des Républiques qui ont connu les révolutions sanglantes (...) Où commence la liberté de l'individu ? (On sait où elle finit : là où commence celle de l' « autre ».) Doit-elle être mesurée comme les rations de lait que l'on donne au nourrisson, en respectant les repères règlementaires tracés sur son biberon ? Et doit-elle toujours s'achever dans une prison officielle où celle de l'incompréhension d'un monde résolument fermé au bonheur de tous les hommes ; ce bonheur de dire je suis et j'existe et je vis. » [36] (P. 16)

Qui dit Histoire dit forcément mémoire. Aussi nos quatre auteurs ont traité la temporalité, catégorie narrative fondamentale dans tout récit, indispensable à l'étude de la mémoire.

A commencer par Mustapha TLILI, son roman *La rage aux tripes*, relève du roman moderne caractérisé par le courant de conscience, comme il a été déjà vu. Aussi l'auteur recourt-il à ce procédé stylistique qui consiste – à quelques exceptions près – à traduire le temps par la durée psychologique, existentielle, non mesurable par l'horloge ou le calendrier. Cette technique est pour ainsi dire, la plus appropriée pour représenter la mémoire avec ses détours et ses caprices.

Il s'agit bien d'un récit à dimension psychologique où le temps narratif repose fondamentalement sur les associations d'événements, de scènes, de faits historiques qui s'appellent et se répondent en écho.

Il suffit d'un spectacle extérieur pour déclencher chez le héros narrateur de *La rage aux tripes* un phénomène d'ordre psychique.

Par exemple, la nuit du départ de Laura appelle la nuit de la rencontre avec Laura chez les Foster, la veille du nouvel an : « La pluie tombait de plus en plus fort. Devant toi il n'y avait que cette nuit à finir (...). Tout avait commencé chez les Foster. » [25] (P. 24)

En se rappelant la première rencontre avec Laura chez les Foster, le narrateur se livre à un certain nombre d'insertions dans son récit. Il évoque la situation des Portoricains aux Etats-Unis et tout au long du second chapitre du

roman apparaissent des histoires et des scènes diverses. Outre les Portoricains, les amis de Paris réapparaissent et soudain, sans aucune transition, le narrateur évoque une figure importante, un symbole de l'Algérie : Mouna, la pleureuse de Tébessa.

« Cette nuit du 7 avril 1966, tu aurais voulu lui dire (...) maintenant, après la guerre et le reste, tu sais, à Sussex House, comme une âme damnée, j'essaie de comprendre, je me heurte à l'impasse, puis, chose étrange, quelque chose en moi, une voix, on dirait Mouna, la pleureuse de Tébessa, avec elle je pleure Tébessa jusqu'au petit jour » [25] (P. 34)

Et ainsi de suite, à partir d'un stimulus, la mémoire chez Mustapha TLILI ne cesse d'établir des associations libres¹⁴, de créer les comparaisons et de projeter le passé dans le présent.

Le texte tlilien est constitué de cette tension entre la logique catastrophique des événements et le désordre de la conscience narrative qui crée cette impression d'éclatement et d'incohérence de la mémoire.

Abdelkébir KHATIBI dans son roman qui se veut autobiographique, écrit ses souvenirs personnels et collectifs, en mettant en relief tout ce qui renvoie à la culture et à la tradition marocaine et maghrébine, afin de les protéger contre toute menace de disparition. Aussi, l'écrivain est conscient de la grande valeur de l'écriture fondée sur la mémoire collective comme acte de résistance à la colonisation et comme moyen de sauvegarder l'identité socioculturelle du peuple marocain.

L'auteur-narrateur se remémore donc le passé, par un retour à ses souvenirs d'enfance, puis de l'adolescence, jusqu'à l'âge adulte, en sélectionnant les faits et événements porteurs, méritant d'être protégés de l'oubli. Des événements participant de l'identité collective que la mémoire doit sauvegarder par l'écriture. Il a utilisé pour cela, l'analepse, technique favorite pour remonter et analyser son passé personnel relié à des images historiques de son pays le Maroc.

¹⁴ Libre association : « méthode ou règle qui consiste à exprimer sans discrimination toutes les pensées qui viennent à l'esprit, soit à partir d'un élément donné (mot, nombre, image d'un rêve...), soit de façon spontanée. (...) La méthode des libres associations est destinées à mettre en évidence un ordre déterminé de l'inconscient : lorsque les représentations-but conscientes sont abandonnées, se sont des représentations-but cachées qui règnent sur le cours des représentations ». J. LAPLANCHE et J.B. PONTALIO : *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1990, PP 228, 229.

Dans *Nedjma* de KATEB Yacine, nous avons un temps non linéaire comme dans *La rage aux tripes* de Mustapha TLILI.

Nous remarquons que dans ces deux textes, il n'y a pas de continuité dans la chronologie du récit, car ils relèvent tous deux du courant de conscience qui opère par plans de conscience.

Mais si pour Mustapha TLILI, cette discontinuité temporelle concerne les souvenirs du passé, pour KATEB Yacine, la temporalité est circulaire.

Œuvre hantée par le passé, *Nedjma* est un récit à plusieurs voix. Dans la première partie nous avons une prépondérance du « récit objectif » à la troisième personne, dans la deuxième partie, nous constatons l'alternance d'un récit « subjectif » à la première personne avec le « je » des narrateurs, et du récit « objectif » à la troisième personne avec un narrateur anonyme.

Les moments sont ceux qui émergent de la conscience des personnages plongés dans leurs souvenirs, en lutte avec la mémoire, ce qui entraîne ce trébuchement du récit, ces retours, ces redites. Un moment ne peut être vécu en lui-même, n'a d'intérêt que situé par rapport à une autre instance de la conscience. Un moment de l'existence n'a d'importance que par l'écho d'événements antérieurs qu'il réveille, ou d'événements ultérieurs qu'il appelle. Ainsi Lakhdar après sa querelle avec Mr Ernest est emmené par les gendarmes. Le contact avec les menottes devient familier parce qu'il lui rappelle un autre emprisonnement :

« Ça fait plus d'un an... » «...mais cette fois-ci je suis seul » [33]

(P.P. 52-53).

Ce qui est profondément ressenti, c'est l'absence des autres, des compagnons du 08 Mai et non l'absence de liberté.

Nous avons aussi souvent des faits bruts qui ne s'expliquent que loin dans le roman. Par exemple à la page 11 du chapitre 01 de la première partie, la phrase « Lakhdar s'est échappé de sa cellule » [33], n'aura de sens qu'au chapitre 02.

A la page 40, au chapitre 11 de la première partie : Mourad est blessé par Rachid. A la page 42 on apprend par Mourad qu'ils sont rivaux. Pourquoi

rivaux, comment ? Nous ne le saurons que bien plus tard avec l'apparition de Nedjma et les conflits qu'elle déclenche entre les hommes.

Cette désarticulation de la chronologie exprime l'impossibilité de tout dire, d'appréhender au même moment l'ensemble des événements. Elle astreint le lecteur à une continuelle reconstruction des événements qui n'est pas sans lien avec la recherche d'une reconstruction de soi poursuivie par les personnages projetés sans cesse dans leur passé.

Aicha BOUABACI, quant à elle, renvoie également le lecteur assez souvent au passé. Cela par montage émotionnel, comme nous l'avons déjà signalé, à propos notamment des différentes manifestations évoquées par la narratrice.

Ainsi, nous remarquons que la mémoire fonctionnant avec des différences relatives au genre romanesque choisi par l'auteur et à la variété de l'histoire, joue un rôle prédominant d'un roman à l'autre.

En effet, l'exilé, déraciné et arraché à sa patrie, dépend entièrement de sa mémoire pour remédier à un état de nostalgie brûlante : les réminiscences ardentes du passé deviennent beaucoup plus riches que les faits du présent. Deux attitudes différentes s'offrent donc à l'exilé selon son rapport avec le passé : ou bien il cherche et retrouve le refuge sécurisant dans les souvenirs, ou bien alors il essaie de fuir le passé qui le hante et qui lui rappelle les moments douloureux et cauchemardesques de sa vie.

3-2 : Par rapport à l'espace patrie et l'espace exil :

L'espace, un autre élément narratologique, est un élément dominant dans les quatre romans étudiés. En effet, on ne voit les personnages qu'à partir d'un espace bien précis.

Pour l'exilé, rien n'existe à part l'exil et la patrie, rien n'existe à part l'espace. La mémoire elle-même est éclatée à cause de l'espace. L'oscillation entre le passé et le présent ne représente que l'envers de la médaille de l'oscillation entre l'espace-patrie, l'espace-exil.

Dans *La rage aux tripes*, le narrateur évoque les villes d'exil, Paris et New-York, ainsi que l'espace de la patrie, l'Algérie et notamment sa ville natale Tébessa.

Dans *La mémoire tatouée*, le narrateur dénomme les différentes villes marocaines : El Jadida, Marrakech..., de sa patrie et n'oublie pas de dénommer la ville de son exil, Paris.

Le narrateur de *La rage aux tripes*, s'attarde à la description de la ville d'exil afin d'en exprimer sa haine et son dégoût.

New York ou la tombe américaine. [25]

Vivant en exil, l'âme mutilée à cause de la souffrance d'être loin de sa patrie, Jalal ne cesse d'établir des comparaisons entre la patrie et le pays d'exil qu'il appelle « ville d'acier » ou « Disaster City ». Si Washington Square est un espace de « cure » de « catharsis », pour l'exilé, New York est une « tombe » pour son âme morte. La description qu'il fait de New York est dominée par le regard subjectif. Il déploie tout un système de valeurs négatives pour dépeindre cette ville :

« Cet instant même dans cette tombe que je me suis donné de mon vivant : cette 14th Street immonde comme ses neiges et tous ces Junkee et ses sordides magasins pour Portoricains pouilleux, antres de terreur grouillant de cafards où trépignent d'incroyables gros Juifs, laids et rapaces... » [25] (P. 109).

« Cette capitale du désastre » [25] (P. 110).

« Capitale du désastre », « ville d'acier », « l'empire des chiens », « Disaster city », « ville de folie », sont les différentes appellations assignées à New-York City par le héros-narrateur tout le long de l'œuvre.

La haine qu'éprouve le protagoniste à l'égard de cette ville est flagrante pour le lecteur.

« A New-York, (...), roulez dans un de ses sordides taxis, à travers ses gigantesques araignées, d'un gris plus morne que tout gris, qui sont ses ponts, marchez dans ses couloirs rectilignes qui sont ses streets, ses avenues, couloirs infinis, taillés dans le cœur froid d'immenses montagnes de béton, verre et acier, foulez son pavé où à chaque pas vous risquez de vous engluer dans le magma de la crotte répandue par ses hordes d'innombrables de chiens sur la terre autrefois heureuse des Indiens. Indiens regardez les crispations, les convulsions, les sourires jaunes, terrifiés, l'angoisse affolante que sont les visages de ces misérables noirs, Portoricains, de toute cette humanité ». [25] (P. 171).

Ce passage descriptif de New-York, ville d'exil pour tous les marginaux, témoigne d'une certaine répugnance intolérable, mettant en relief l'aspect cauchemardesque du lieu. Une description marquée par l'ironie violente de la part du narrateur.

A un autre endroit du texte, Jalal décrit New-York en se situant à la fifth Avenue :

« La Fifth Avenue se laisse secouer stoïquement par les rafales de vent glacial qui l'attaquent sans merci depuis sa naissance, chaque hiver à partir de l'Uptown. Pas un chat (...) pas un rayon de lumière non plus ne filtre à travers les fenêtres des résidences -forteresses de la belle bourgeoisie de Babylone- (...) L'Amérique morte ? L'Amérique dort ? Spectacle pour une fois sans spectateurs ? (...) Le vent d'acier déchainé sur la Fifth Avenue (...) marche de fer. Ville de folie. Disaster City (...) A New-York où le vent des tombes gelées soumettent la Fifth Avenue à leur férocité ». [25] (P.P. 129-131).

La fonction de ce lieu est de montrer à quel point le protagoniste exilé souffre de mener sa vie dans un espace aussi menaçant que celui de New-York City.

Le narrateur délègue la fonction de décrire l'espace, une des rares fois à l'un de ses personnages secondaires, Stewey le barman : « New-York : comme la drogue, une fois qu'on s'y installe, impossible de s'en sortir, et à tous les coups on trouve ça profond ». [25] (P. 273).

Puis Jalal ajoute ses propres touches finales : « New-York n'est pas encore ma drogue mais pourrait le devenir si j'y traînais encore ma bosse quelque temps ! New-York qui n'a rien de beau ». [25] (P. 275).

Par ailleurs, le narrateur de *La rage au tripes* ne s'intéresse pas à décrire l'espace parisien.

Quant au narrateur de *La mémoire tatouée*, il se contente de peu d'informations sur cet espace d'exil. Pour lui, Paris c'est « la rive gauche ». Si l'on dénomme New-York « la tombe américaine » dans l'œuvre de TLILI, Paris est dénommé « cette ville insensée » [28] (P. 112) dans *La Mémoire Tatouée*.

Le narrateur se limite à dénommer les différents quartiers de Paris sans avancer de descriptions détaillées. « L'île Saint Louis, le Quartier Latin, Saint Germain... » [28] (P.P. 115, 145).

Il décrit Paris dans les termes suivants : « Dans Paris, il y a autant de villes que de suggestions {Dieu merci !}, autant de villes que de groupes d'étrangers, autant de quartiers que d'autres quartiers » [28] (P.123)

Le narrateur marocain feint de neutraliser le rapport entre l'exilé et la ville d'exil. Tout en souffrant de « l'amère nostalgie » [28] (P. 131), il décrit Paris : « Paris neutralise la solitude, donne à chacun la monnaie de son exil, décolore l'ennui, rend vacillante la résistance la plus sûre » [28] (P. 130).

Si nous considérons maintenant la notion d'espace dans *Nedjma* de KATEB Yacine, nous constatons que l'espace-patrie n'existe pas dans le présent, seul l'espace exil est donné du fait que l'Algérie est sous domination coloniale française, donc toute la patrie est exilée.

Mais le passé glorieux de l'Algérie témoigne de son existence.

En effet de longues pages exaltent la patrie, et la voix de l'auteur, par le truchement de Rachid, affirme avec insistance l'existence de l'Algérie.

Dans une phrase qui réunit volontairement les appellations ancienne et nouvelle, il fait resurgir l'époque de la grande Numidie. Il joue sur les deux noms des villes :

« Constantine et Bône, les deux cités qui dominaient, aujourd'hui réduites en département français... Constantine luttant pour Cirta et Bône pour Hippone comme si l'enjeu du passé, figé dans une partie apparemment perdue... » [33] (P. 175).

Le rappel des conquêtes précédentes, minimise l'importance de la conquête française et de la conquête tout court, puisque l'Algérie échappe toujours au conquérant. Cela confirme l'existence réelle de l'Algérie.

Rachid, plongé dans une quête éperdue de la patrie, s'exclame encore :

« Pas les restes des Romains. Pas ce genre de ruine, où l'âme des multitudes n'a eu que le temps de se morfondre, en leur adieu dans le roc, mais les ruines en filigranes de tous les temps, celles que baigne le sang de nos veines, celles que nous portons en secret

sans jamais trouver le lien ni l'instant qui conviendrait pour les voir : les inestimables décombres du présent... » [33] (P. 174).

Rachid exprime impulsivement et avec fougue, la présence indiscutable de l'Algérie, malgré les conquêtes, car les rois, les conquérants passent, mais les peuples, les hommes demeurent.

Rachid termine son monologue par la négation même de la conquête dans ces phrases amères : « Ni les Numides, ni les Barbaresques n'ont enfanté en paix dans leur patrie. Ils nous la laissent vierge dans un désert ennemi, tandis que se succèdent les prétendants sans titre et sans amour... » [33] (P. 175).

La résistance aux divers assauts des conquérants est clairement exprimée et symbolisée par Constantine, berceau des civilisations : « ... cité d'attente et de menace... lieu de séisme et de discorde ouvert aux quatre vents, par où la terre tremble et se présente le conquérant et s'éternise la résistance... » [33] (P. 153).

La continuité dans la lutte nationaliste, preuve de l'existence de l'Algérie se manifeste d'une étape à l'autre jusqu'à 1945 qui prépare la flambée de 1954.

Quant à la notion d'Espace dans l'œuvre d'Aïcha BOUABACI, elle relève d'une géographie pluriscale, où la patrie s'étend sur une grande échelle, à savoir la planète Terre.

Mais cela ne va pas sans dire que l'amour d'Aïcha BOUABACI pour le pays natal, n'a pas de limites. Elle y est née, elle y a grandi, elle est liée à lui par des liens viscéraux qui sont dûs d'abord à cette Algérie des mélanges qu'elle a eu la chance de vivre et qui lui a enseigné très tôt à regarder vers l'autre, à apprécier et aimer l'autre, quelle que soit son origine.

Son équilibre venait de là, son amour de la paix et de l'harmonie.

Puis, cet attachement à son pays natal, elle le tient aussi de son second père, le seul qu'elle ait connu, aimé, respecté, admiré. Ce père qui s'était

engagé totalement au service de la liberté, ayant consenti un sacrifice multidimensionnel pour que naisse l'Algérie indépendante, délivrée de l'avilissement infligé par les autorités coloniales françaises. Ce père dont elle a voulu suivre la voie, en dépit de tous les buissons d'épines qui la parsemaient.

De même, les personnages cités et anonymes du roman restent attachés à leur pays natal : « (...) Ce pays dont ils ne parvenaient pas à se détacher. Le long de la Zeil et des cabines téléphoniques, des voix qui chantent ma langue, enroulée dans la joie des retrouvailles avec la mère, le frère, ou l'ami... » [36] (P. 14)

Mais pour Aicha BOUABACI, et l'écrivaine, l'Algérie fait partie de cette grande patrie, la planète Terre qui n'existe que dans les esprits des citoyens du monde et qu'il y a lieu de concrétiser dans la réalité grâce à la solidarité des hommes libres.

Nous remarquons par ailleurs l'aspect positif de l'espace de l'exil car il permet le réveil de la conscience internationale. Les manifestations organisées pour défendre les libertés et soutenir les sans-papiers en témoignent.

L'écrivaine nous relate en effet avec force détails, la manifestation qui dénonce les expulsions des étrangers à l'aéroport de Frankfurt et à laquelle ont participé les deux amies Elsa et Ulrike. « Ça bouge, ça commence à bouger en Allemagne ! Il faut que nous y allions ! » [36] (P. 44) Ont-elles dit avec enthousiasme.

Nous rappelons également la marche de Paris Gare de L'Est du Samedi 22 février 1997, 15h00 des et pour les sans-papiers, dont nous y relevons ces deux passages hautement suggestifs :

« De passage à Paris, visiteuse sans papiers, du moins français, je veux être de ce rendez-vous. Je frémis d'avance sous la caresse frondeuse du vent de la marche attendue. Rien ne me fascine plus que les immenses mouvements vers l'avant. Brassées collectives d'airs et de libertés. » [36] (P. 45)

« (...) Derboukas, casquettes et chapeaux se côtoyant, balancés par les vibrations de mains messagères. Subtilités de tous les continents ? Avec ou sans papiers, on refera le monde. Demain ? Est-ce cette pancarte qui l'annonce ? « Combattons nos peurs », sous l'égide d'une femme noire et souveraine. Combattons nos peurs à la Gare de L'Est, à la

Gare de l'Agha à Alger...Demain ? Est-ce cette déclaration : » sans armée, sans papiers, construire la paix. » [36] (P. 48)

3-3 : Par rapport à la langue française :

Examinons à présent, un autre élément qui aurait posé problème à l'écrivain maghrébin exilé, à savoir l'utilisation de la langue française.

Pour Mustapha TLILI, la langue française n'a pas été appréhendée spécifiquement en termes d'exil.

Car pour lui, quand il s'agit d'écriture et de création, toute langue est étrangère.

Aussi de l'avis de Marc GONTARD, nous dirons que ces quelques vers du poète français Eugène GUILLEVIC, conviendraient si bien à cet auteur :

« Les mots les mots
Ne se laissent pas faire
Comme des catafalques
Et toute langue
Est étrangère ». [37]

Pour Abdelkébir KHATIBI, il en va autrement quant à son rapport avec la langue française :

Aussi KHATIBI nous dit :

« Quand j'écris en français, ma langue « maternelle » se met en retrait, elle s'écarte et entre au harem. Qui parle alors ? Qui écrit ? En me relisant, je découvre que ma phrase (française) la plus achevée est un « rappel ». Le rappel d'un corps imprononçable, ni arabe, ni français, ni mort, ni vivant, ni homme, ni femme : génération de texte. Topologie errante, shize, rêve androgyne, perte de l'identité- au seuil de la folie- . » [28] (P.P. 15 et 16).

Cela sous entendrait que KHATIBI, un langagier tel qu'il est reconnu, le français lui permet de créer sa propre langue dans la langue.

Au départ, le français était pour KHATIBI :

« Une langue silencieuse réservée à la lecture et aux autres exercices scolaires. Silencieuse et non pas langue morte comme le latin ou le grec pour les Français de ma génération. C'était un devoir, une discipline, une ascèse qui nous enfermait dans un cloître de recueillement, de doute et d'égarement. On ne parlait à personne. Personne n'était masqué, que je côtoyais à l'école, dans la rue, là-bas. C'était en quelque sorte une parole du silence qui nous était imposée. Je devais m'en accommoder, apprendre à entendre le silence, ses murmures, ses éclats, ses chutes, ses éblouissements. Cette langue silencieuse me tenait la main, au-delà de toute aphasie, de toute amnésie. Est-ce que cette puissance du silence m'a initié à l'écriture, c'est-à-dire à prendre de la distance

par rapport aux mots, à l'intérieur de la langue, à les saisir selon leur expansion spatiale, gestuelle, dans le cahier, au tableau et dans le livre ? A cet âge, on était forcé de lire ce qui était illisible, indéchiffrable et je pense que l'amour de l'illisible a laissé une trace forte dans la mémoire de cet enfant plutôt sonore et vocalement émotif. Entre temps, le silence a fait son chemin, il m'a pris en otage. Le jour, le grand jour où je « parlai », qui va entendre ? Et de quelle oreille ? La mienne... ». [38]

Nous remarquons à travers ces deux confessions de KHATIBI, que le français est pour lui une langue en devenir, passant progressivement du silence à la sonorité.

Pour Abdelkébir KHATIBI, la question de la langue et du bilinguisme a été soulevée initialement dans *La mémoire tatouée*, à travers l'expérience malheureuse de l'auteur à l'école coloniale.

Cette question est sans cesse traitée dans les œuvres de KHATIBI, révélant un intérêt évident dont l'analyse est incontournable. Toutefois, cette question n'a vraiment trouvé sa dimension poétique profonde que dans *Amour bilingue* (1983) avant de voir asseoir ses bases théoriques dans *Maghreb pluriel* (1983).

Les souffrances de l'être bilingue, englué dans sa double référence, seront dépassées grâce à l'ouverture triomphale sur la bi-langue, ensuite sur la pluri-langue, du fait des pérégrinations intercontinentales

KATEB Yacine, lui, a été jeté « dans la gueule du loup » telle qu'il désigne la langue française, à l'âge de 7 ans. C'était une nécessité puisque la culture française dominait sous le régime colonial.

L'apprentissage du français a servi de premier point d'ancrage au sentiment d'exil de l'écrivain. Il a marqué la rupture provoquée par la rencontre de l'enfant colonisé avec la langue et la culture de ses oppresseurs. Aussi il déclare :

« Jamais je n'ai cessé, même aux jours de succès près de l'institutrice, de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie, secrètement, d'un même

accord, aussitôt brisé que conclu...Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables –et pourtant aliénés- ! ». [39]

Il s'agit ici, de barrière imposée dans la communication entre la mère et l'enfant par la langue étrangère.

Quant à Aicha BOUABACI, la langue française est sa seconde langue fondamentale à côté de l'arabe. Et l'écriture pour elle devient héroïque, frondeuse, courageuse, et par sa grande générosité, elle est toujours victorieuse.

3-4 : Conclusion du chapitre 3 :

A l'issue de cet état comparatif, nous pouvons confirmer, que le sentiment d'exil traduit dans les quatre œuvres étudiées est né d'une série de négations dûes à l'Histoire, à l'espace perdu, à l'hostilité de l'espace d'accueil, à l'espace non encore atteint, à l'éclatement de la mémoire, à l'acculturation imposée par la langue étrangère dominante, à l'écriture en elle-même.

Ces négations ont généré une somme d'archétypes douloureux constituant le sentiment d'exil, et correspondant à des **ombres**.

Ces ombres sont ressenties différemment d'un écrivain à l'autre et d'un protagoniste à l'autre. Car, comme il a été remarqué, l'Histoire, l'Espace, la Mémoire, la Langue, l'écriture sont appréhendées de façon différente dans les trois textes étudiés.

Mais ces ombres symbolisent-elles le mal, le malheur, le châtime, la perte et la mort, sans espoir de changement, en opposition aux lumières qui symbolisent la vie, le salut, le bonheur, l'avenir, le progrès, l'ouverture, l'espoir, la découverte... ?

Nous remarquons fort heureusement que ces ombres ont procuré la force et la volonté à tous nos protagonistes, afin de réagir et de prendre de l'avant.

Jalal de *La rage aux tripes* a dépassé son profond sentiment d'absence, et sa crise existentielle par un retour aux sources et à l'Histoire, qui coïncide avec la libération de la Palestine.

Il se sent totalement concerné par le combat libérateur de la Palestine, car en tant qu'Algérien, il appartient à cette grande nation arabe. La nation pour lui, ce n'est pas seulement l'Algérie, mais toute la nation arabe. Aussi libérer la Palestine, c'est libérer une partie de cette grande nation.

Aussi il dit : « Je sais ce que j'ai à faire !

Je vais retrouver ma belle : l'Histoire » [25] (P. 269)

D'autre part, se souvenant avec fierté d'un passé glorieux à ses yeux, où il était parmi les activistes qui agissaient contre l'occupant français, Jalal opte pour la reprise du militantisme afin de se réconcilier avec l'Histoire. Il dit à ce propos : « La seule vibration qui me procure encore de temps en temps la sensation que je suis un peu plus qu'un fantôme, c'est ce désir brutal que je ressens d'être, mitraillette en main, là où l'Histoire donne l'impression de se faire ». [25] (P. 268).

Abdelkébir KHATIBI, a trouvé la solution à sa crise identitaire et existentielle en concevant ce qu'il appelle « l'identité en devenir ». Ainsi la déchirure qu'il ressentait entre sa culture d'origine et l'attrait de la culture française par le biais de la langue étrangère est à jamais recousue. Cette « identité en devenir » s'oppose à une identité figée, immobile ou définitive. « L'identité en devenir » c'est son Histoire, son patrimoine, mais aussi ce qui vient et ce qui est absorbé. Une identité enrichie en permanence, sans discrimination aucune, des sources d'enrichissement. Cela grâce à l'ouverture à la bi-langue, la pluri-langue, et par voie de conséquence grâce à l'ouverture à l'autre.

KATEB Yacine, prenant conscience de son aliénation linguistique et culturelle, s'empare de la langue du colonisateur, seul moyen de communication dont il disposait, tout en cherchant à la détruire, à la dominer.

L'errance des divers protagonistes, va leur permettre d'être moins agités, moins désespérés, de fuir la solitude et d'affronter leurs problèmes existentiels ou comme l'explique Gaston BACHELARD :

« La marche contre le vent, la marche dans la montagne est sans doute l'exercice qui aide le mieux à affronter le complexe d'infériorité (...). Mais quand le marcheur n'affronte ni le vent, ni la montagne et se contente de tourner en rond dans les rues, quand il ne se heurte à aucune résistance, il lui est impossible du même coup de remporter aucune victoire ».[40]

L'écrivain, par le truchement des divers protagonistes, va retrouver ses racines, en entreprenant une quête d'identité qui commence par un retour aux sources de la langue, une plongée dans le passé de la nation, de la tribu. Il cherchera à se restructurer mentalement et s'apercevra que pour le faire il lui fallait aussi restructurer les modes d'expression qu'il utilisait.

Nous assistons à une remise en cause du présent, une recherche du passé, de l'identité personnelle, familiale, nationale, de pair avec une recherche de modes d'expression appropriés.

Pour Aïcha BOUABACI, la particularité de l'exil c'est aussi sa portée didactique. Comme nous l'avons déjà vu, l'auteure nous apprend qu'en exil, on affronte le mauvais et le bon. Le bon ? Mais on n'affronte pas le bon. On le rencontre, on y goûte, on l'apprécie et on le partage, nous dit-elle.

Mais du bon comme du mauvais, on tire des enseignements utiles d'un côté ou d'un autre.

De plus, l'auteur exprime à travers l'œuvre sa revanche sur les maux de l'exil, par la conviction d'un monde qui bouge dans le sens d'une humanité solidaire, en dehors des frontières géographiques et des partis-pris racistes et culturels.

Ainsi, chaque auteur a traduit une forme d'exil que chacun porte en soi. Ce concept fort, porteur de valeurs profondes : la nostalgie, la mémoire, la résistance, l'écriture, la vérité, l'authenticité...

Il a insufflé le courage et la détermination de résister à l'échec, la dépression, le déchirement, la crise existentielle.

CONCLUSION.

« Une fois qu'on a fini de parler,
commence le vertige de l'image :
on exalte ou on regrette ce qu'on a dit,
la façon dont on a dit, on s'imagine
(on se retourne en image) ;
la parole est sujette à rémanence,
elle sent »

Roland BARTHES.

Arrivant au terme de notre recherche, il nous paraît difficile de conclure. La difficulté réside dans le fait de vouloir regrouper toutes les questions soulevées au cours de cette étude, de mettre en lumière les multiples axes de comparaison, ayant généré des sentiments d'exil divers d'un auteur à un autre, d'un protagoniste à un autre.

Rappelons donc, les notions clefs enchevêtrées qui ont servi de trame à nos récits d'exils : Histoire et politique, Mémoire, Espace, Langue.

Nous avons constaté que la mémoire a joué un rôle fondamental dans les quatre récits d'exil, *La rage aux tripes* de Mustapha TLILI, *La mémoire tatouée* d'Abdelkébir KHATIBI, *Nedjma* de KATEB Yacine et *Le désordre humain conté à mon petit fils* d'Aïcha BOUABACI.

Cette mémoire traumatisée ou éclatée pour la plupart des cas, a joué le rôle de « générateur » et de producteur de ces récits.

Avec cette remarque, nous nous référons à Victor HUGO, en empruntant ses termes qui illustrent bien cette idée : « Il y a tout dans tout ; seulement il existe dans chaque chose un élément générateur auquel se subordonnent tous les autres, et qui impose à l'ensemble son caractère propre. »

Dans nos récits, la mémoire a donc joué ce rôle de générateur auquel se sont subordonnées les autres catégories narratives tout en marquant l'écriture et en produisant la spécificité et la poéticité de chaque œuvre.

D'autre part nous avons pu constater une prédominance de la démarche rétrospective effectuée par les héros-narrateurs exilés.

A travers la comparaison des récits en question, nous avons noté un intérêt particulier de la part des romanciers pour l'emploi de l'analepse pour remonter au passé.

C'est ainsi que nous partageons avec les narrateurs exilés, leurs souvenirs qui déferlent en cascades au cours des œuvres.

Nous avons remarqué que nos quatre récits sont marqués par l'Histoire : soit l'Histoire du pays, l'Histoire du monde arabe ou l'Histoire internationale.

Nous signalons à ce propos que la sélection délibérée de certains faits historiques parmi d'autres en les mettant en lumière n'a fait que confirmer l'idée de l'entrelacement entre le subjectif et le collectif, entre l'être et l'Histoire.

Au cours de notre recherche, nous nous sommes également arrêtée sur la notion d'Espace, puisque l'exil est par définition une relation entre deux espaces : l'espace de l'exil et l'espace de la patrie. Ces deux espaces sont traités et décrits différemment dans les quatre récits.

D'autre part, rappelons que le rapport à la langue française a été vécu différemment d'un écrivain à l'autre.

Nous dirons en résumé, que pour Mustapha TLILI, seule la parole a compté, sans souci de la langue utilisée.

Pour Abdelkébir KHATIBI elle a causé une déchirure culturelle qu'il a su assumer et dépasser.

Pour KATEB Yacine, c'est un « butin de guerre » qu'il a su retourner contre l'ennemi d'hier, après s'être libéré du sentiment d'acculturation.

Quant à Aicha BOUABACI, le français est vécu de façon très positive, puisque c'est sa seconde langue fondamentale qui lui permet de porter loin sa voix.

En effet, grâce à l'œuvre d'Aicha BOUABACI, on a vu comment l'écrivain exilé, contraint à l'exil par l'environnement politique, social ou culturel de son berceau, peut servir de courroie entre la modernité universelle et l'anachronisme de son univers national.

Nous avons noté également que toutes ces données dans une interaction complexe ont généré des sentiments d'exil diversifiés chez les différents personnages qu'ils soient présents dans leur pays natal, ou amenés à se déplacer dans d'autres contrées.

Il s'est agi de l'exil intérieur, où l'on ne se sent pas chez soi dans la patrie où l'on est né, ou le sentiment d'être étranger à tout ce qui se trouve autour de soi. L'exil intérieur étant une expérience multiple, psychologique, existentielle et culturelle.

Il s'est agi aussi de l'exil en tant que confrontation à l'autre sur son propre sol, et tous les sentiments de frustration que cela provoque.

Mais en contre partie, il a été constaté de nombreux gestes d'humanité, permettant de croire en une solidarité grandissante à l'échelle universelle.

Il a été noté également que l'idée première de l'exil en tant que châtiment, si l'on remonte très loin dans l'Histoire, aussi bien dans l'imaginaire occidental que dans la tradition arabe, est largement dépassée de nos jours. Cette idée de répression cède la place de plus en plus à l'interculturel et aux échanges enrichissants. De là, l'aspect évolutif du sens de l'exil.

Et pour répondre en même temps à notre toute première question –l'exil a longtemps été une anomalie. Est-il en train de devenir un mode de vie normal ? Nous espérons qu'il n'aura plus sa raison d'être selon notre optique de recherche.

Nous ne devons plus parler que de voyage et de libre circulation des individus dans un monde appartenant à tous les humains à part entière, dans le sens d'une citoyenneté mondiale.

Est-ce une utopie, une folie, une divagation de l'esprit, vu l'état actuel des droits de l'homme dans tous les pays du monde ?

Socrate n'a-t-il pas dit en son temps : « je suis un citoyen du monde ».

Par ailleurs, combien de grandes idées audacieuses on commencé par des visions de l'esprit et sont devenues des réalités et des anachronismes avec le temps.

Et si l'on ne croit pas qu'il en advienne ainsi pour la citoyenneté mondiale, que l'on se permette seulement d'y penser pour le temps présent.

Nous avons noté également que les héros exilés, sont des êtres solitaires et pessimistes aux débuts de tous les textes. Mais vers la fin des romans, nous apercevons que leur conception de l'exil change et qu'ils décident d'affronter leurs problèmes, de résister. Exilés intellectuels, ils refusent d'être écrasés jusqu'au bout et décident de passer à l'action. Et la meilleure arme de combat et de résistance, comme pour tous les intellectuels est bien entendu **l'écriture**.

Jalal de *La rage aux tripes*, au paroxysme de sa crise existentielle, éprouve un sentiment impérieux d'écrire. Selon lui, seule l'écriture peut aider à faire face à cette crise menaçante.

«Le premier besoin que j'ai éprouvé en me réveillant, a été de me mettre à écrire tout de suite (...) Oh ! Combien souhaiterais-je, au contraire marquis, pouvoir la poursuivre sans fin ! Une lettre-livre, c'est la seule initiative dont je sois encore capable et si tenu soit-il, que je continue à exister » [25] (p. 220)

Toutefois, le héros de *La rage aux tripes* déclare vers la fin du récit, que la résistance par l'écriture doit être doublée de l'action militante. Il décide de rejoindre les Palestiniens pour défendre « sa » Palestine.

« Je suis devenu fellagha par la force des choses (...) Maintenant, je vais faire le fellagha à froid : par une décision de ma jugeote. J'ai acquis des connaissances, un savoir-faire, en matière de fellaghisme. (...) j'ai décidé d'aller voir du côté de Daimona, c'est ce que je pense faire pour les frères de Palestine. » [25] (P.P. 239-240)

Pour Abdelkébir KHATIBI, l'écriture est une des formes de la résistance à l'exil imposée par le colonisateur, un double exil : exil spatial associé à l'exil de la langue et de la culture. La résistance chez lui se manifeste non seulement dans l'acte d'écrire mais surtout écrire dans la langue du colonisateur. Aux yeux d'Abdelkébir KHATIBI **écrire**, c'est le salut, la résurrection.

« J'ai rêvé, l'autre nuit, que mon corps était des mots. (...) Ce fut le bonheur de l'écriture qui me sauva. Je devais mon salut à l'amitié des livres (...) je jouais à disparaître dans les mots, grignotais les vers, les emmagasinais dans un petit cahier jauni » [28] (P.P. 79-80).

Le héros marocain a accordé une grande importance à l'action d'écrire, il croit en le pouvoir de l'écriture.

« J'écrivais, acte sans désespoir et qui devait subjuguier mon sommeil, mon errance. J'écrivais puisque c'était le seul moyen de disparaître du monde. De me retrancher du chaos, de m'affûter à la solitude. Je me voulais un écrivain sans en mesurer la souffrance et le vertige. Ecrire était une manière de survivre au souvenir, de flotter dans le temps, feuille hasardeuse et trouble. » [28] (P. 93).

Kateb Yacine a écrit également pour résister contre l'anéantissement, mais surtout pour prouver la résistance de l'Algérie à travers son Histoire des plus tumultueuse au long des siècles.

Ayant utilisé la langue française, seul moyen dont il disposait pour se faire lire et comprendre, d'abord par réflexe de contre-acculturation sans doute. Mais aussi pour « casser » la langue française et rendre de cette façon « un quant à soi maghrébin spécifique » pour répéter une parole de Jean DEJEUX.

Aicha BOUABACI a écrit pour se dire et surtout dire les autres et porter loin sa voix.

L'écriture lui permet de se joindre aux militants de la liberté pour construire ensemble le monde de demain.

Tous ces intellectuels exilés, redeviennent de vrais-héros et finissent par résister et triompher. S'ils étaient au départ des victimes de leurs exils respectifs, ils ont triomphé en laissant derrière eux la victoire de leurs textes.

Aussi grâce à l'inspiration suscitée dans le cadre de cette étude, nous projetons une perspective de recherche plus étendue. Elle consistera à repérer et analyser d'autres textes d'auteurs de différentes nationalités. Des auteurs conscients des nouveaux défis mondiaux et qui seraient franchement engagés à tirer profit de leur exil dans l'intérêt bien compris de toute l'humanité. L'exil qui permet les contacts et les échanges enrichissants. Des écrivains qui prônent la vie à tous les humains et non pas la mort. Des écrivains poètes sur la lignée de Chawki ABDELAMI qui disait : « Quand on parvient par la poésie et par la

langue, à transgresser la durée pour faire lien avec le temps, l'existence est enrichie »[41], ou Alain MOUNIER qui se demandait : « Ne faut-il pas croire dans la vie pour réciter de la poésie ? »[42].

Nous souhaiterions étudier des œuvres qui permettent la rêverie en même temps que la critique et que nous considérons être les vraies œuvres. Car ces œuvres, tous les rebelles, toutes les rebelles l'ont compris, sont d'une infinie puissance car elles empruntent les longs sentiers de la liberté, développent et soutiennent inlassablement l'idée de la dignité humaine. Des œuvres écrites avec les mots qui aident le monde à avancer dans l'harmonie. Des œuvres qui incarnent l'étranger en tant que début d'une aventure à deux, à plusieurs, pour apaiser ce monde trop souvent malmené par l'ignorance et lui redonner le désir de construire pour vivre et non de détruire inexorablement, pour exclure.

En définitive, notre travail nous a permis de mettre en évidence diverses formes et visions de l'exil dans la littérature maghrébine de langue française.

Mais pour une large part, ce travail reste exploratoire comparé à l'idéal ou à la fiction d'une enquête « définitive » menée sur un nombre élevé de textes maghrébins, relatifs à des époques différentes et produits dans des circonstances multiples et diversifiées.

Nous avons indiqué une voie de recherche en fonction de nos moyens, une voie appelée à être poursuivie et davantage approfondie.

Annexe n°1

RAGE ET SANG
POUR UNE GRANDE BATAILLE
De Mustapha TLILI
(Extraits)

L'Humanité socialiste: ...

Jalal Ben Chérif: ... Vous lisez, comme moi, la presse? Par exemple, ceci, du 22 février 1995: «In Algeria, Fears of an All-Out Guerrilla War ». C'est le titre, à la une. Ça continue: «A series of spectacular stagings by Islamic militants in Algeria in recent weeks and growing attacks on vital targets in the capital are stirring concern that a show-down may be shaping between the Government and the militants.» Je n'invente rien, c'est le *New York Times*. Sur la une du *New York Times* s'étale, en 1995, patente, claire, la guerre radicale des purs contre les bâtards, comme il y a trente-cinq ans, sur la une de *France soir*, s'étalait la guerre dite «de libération nationale», menée par les bâtards contre le colonisateur... finalement pour des miettes de pouvoir et de luxe.

De l'Afghanistan à l'Algérie, en passant par l'Égypte, l'Iran, le Pakistan, la Palestine, et demain sans doute d'autres terres d'islam, de convulsions et de douleur, je ne vois que du sang, des fleuves de sang, des océans de sang. Le sang partout, sans fin. Le jour limpide sera baigné de sang, et la nuit profonde et glaciale, apeurée et tragique, sera aussi baignée de sang. Ces gens ne veulent qu'une seule vérité, comprenez-vous? La vérité selon Dieu, pure et absolue.

Dans la nuit des Aurès, autrefois, leurs vaillants pères fellaghas-moudjahidins, hâtivement rentrés de la Sorbonne ou de l'université de Moscou, rappelés d'urgence par la Cause, dans le vent acide de la nuit des Aurès, compromis jusqu'à l'os, pourris dans l'âme et le corps par leurs maîtres savants de Paris et de Moscou, maintenant le fusil braqué sur l'ennemi-frère, se souvenaient néanmoins de Rousseau et de Marx et de la *Critique de la Raison Pure*, et certains, en exquis bâtards, pouvaient même, entre deux rafales de mitraillettes, vous déclamer, lyriques et fous, du Aragon et du Desnos...

Leurs enfants, aujourd'hui, le couteau dégoulinant de sang dans une main, le Coran en défi menaçant dans l'autre, fous radicaux d'une autre folie dans l'histoire sans pareille, dans ces mêmes Aurès, entre deux gorges tranchées avec une suprême dextérité, sans le moindre état d'âme, combattants,

annoncés par les siècles, de la pureté absolue, du fond de la nuit lancent un hurlement qui fait trembler la terre entière, crient leur dégoût et leur passion: « Il n'y a qu'une seule voie et, un jour inéluctable, la terre et le ciel et la mer et les océans de sang, dans leur fin terrible, effaceront du souvenir de ce monde tous les hypocrites. Dieu l'a clairement dit, et non pas Hegel ou Voltaire ou leurs protégés bâtards. C'est ainsi.»

L'Humanité socialiste: Vous êtes à ce point pessimiste? Ou ne seriez-vous pas, plutôt, vous-même, saisi par ce que l'on pourrait appeler un excès de lyrisme noir? Une espèce de délire prémonitoire?

Jalal Ben Chérif: Ni pessimiste ni lyrique ni délirant. Pas plus que je n'analyse, ni fais tragique de chiffres ou d'arguments. Tout simplement, je *vois*. En même temps que je vois les fous d'Allah, qu'ils soient à Gaza, Alger ou à Téhéran, je vois les fleuves de sang de Bosnie... et de Tchétchénie... et ces dizaines de milliers de femmes et d'enfants musulmans massacrés dans l'indifférence obscène des disciples de Hegel et de Voltaire et d'autres hérauts de la civilisation et des droits de l'homme, et je me souviens...

De Grenade et de 1492, je me souviens... et d'autres fleuves de sang - et je me demande alors si les fils et petits-fils de fellaghas, les fous radicaux de Dieu, sont aussi fous qu'on le pense, dans leur volonté implacable de purifier la terre de toute trace de bâtardise, de cette cinquième colonne - dont votre humble serviteur, exilé pour le reste de sa vie à New York. Et leur dessein ultime est évidemment de déclencher, ou je dirais de *repandre*, la Grande Bataille, interrompue en 1492.

L'Humanité socialiste: 1492 ?

Jalal Ben Chérif: Oui, 1492: la chute de Grenade, au terme de huit siècles de puissance et de splendeur. Comprenez que moi, Jalal Ben Chérif, en Algérie je me suis battu pour venger les miens, ma mère, brûlée vivante par les Français, pas pour un grand dessein. Comme l'aurait fait Camus, qui aurait opté pour sa mère contre la justice. Je crains que la véritable rage aux tripes, nourrie celle-là

au souvenir exclusif de toutes les humiliations infligées par l'Occident à l'islam depuis Grenade, ne soit celle qui enflamme l'âme, le cœur et l'esprit de ces soldats de la Grande Bataille. La mienne, la nôtre, notre rage à nous tous, bâtards des guerres dites d' « indépendance » et autres fameuses « libérations nationales » cette rage-là était dérisoire en comparaison du nouveau et terrible feu qui embrase les terres d'islam. Rage et sang pour une grande bataille, je vous dis.

L'Humanité socialiste : De votre cuisine, on aperçoit au loin les deux tours jumelles du World Trade Center...

Jalal Ben Chérif:... Que Cheikh Abdu Rahman et ses amis de la Grande Bataille ont failli pulvériser, et quelle catastrophe c'eût été! Dieu soit loué de nous l'avoir épargné!

Voyez-vous, attaquer l'ennemi de front, à New York; abattre, en pleine rue, en plein jour, ses diplomates à Karachi; faire exploser ses avions dans le ciel de Lockerbie; et en même temps nettoyer la terre de toute trace de la cinquième colonne, ces bâtards, comme moi, je présume, ni d'un monde ni d'un autre, laissés-pour-compte de la prétendue grande civilisation universelle de l'Occident – telle est la double stratégie de ces nouveaux combattant de l'Islam, armés du Coran et de leurs couteaux sanguinolents, et chacun bien entendu doit choisir son camp.

L'Humanité socialiste : Vous parlez comme si tout cela était inéluctable.

Jalal Ben Chérif: Comprenez que la petite escarmouche du communisme contre l'Occident, qui a duré 75 ans, n'était rien de plus que cela: une escarmouche, précisément. Rien d'autre. Une querelle de famille, pour tout dire, qui a fait quelques dégâts, mais à la fin tout est rentré dans l'ordre. Les cruels tyrans d'hier sont devenus les vertueux démocrates d'aujourd'hui, la bonne famille occidentale a retrouvé son harmonie, sa rationalité et ses doux concepts - et chacun de nouveau jure par les mêmes dieux, les mêmes ancêtres fondateurs: Voltaire, Montesquieu, Hegel et quelques autres. Même Marx, on finira par le désinfecter un jour, et il retrouvera, lui aussi, sa place

dans le panthéon de la famille, vénéré et chéri, comme par le passé. Derrida a déjà commencé ce travail de réhabilitation, et je parie que Jean-François Lyotard ne sera pas très loin derrière. La seule vraie bataille contre l'Occident, croyez-moi, c'est la Grande Bataille des soldats de l'An III de l'Islam, cinq cent et trois années après la chute de Grenade, le dernier royaume d'Andalousie, qui annonça par sa chute l'Âge de l'Humiliation.

L'Humanité socialiste: Voudriez-vous dire que le seul vrai ennemi de l'Occident, c'est l'Islam? Que c'est l'un ou l'autre qui domine à un moment ou un autre de l'histoire ? Soyez clair, car c'est grave ce que vous avancez.

Jalal Ben Chérif: C'est trop tôt pour se prononcer, mais les prémices sont là, toutes inquiétantes. Jamais la violence n'a été aussi féroce, et des deux côtés; de sang comme de verbe, et c'est égal.

Un journaliste de chez vous, un petit esprit plein de ressentiment, d'un nom barbare qui m'échappe à l'instant, en 1995, figurez-vous, a l'effronterie de désigner les musulmans par le mot *mahométants*, la pire des insultes à plus d'un milliard de croyants qui se réclament d'un dieu - Dieu - non d'un homme, fût-il Mahomet. Voilà une violence qui ne le dispute en rien, dans le terrible mal qu'elle fait, à la violence du soldat de l'An III de l'Islam qui, selon le journal de notre scribe de pacotille, égorge les trois enfants - deux petites filles et un garçon - l'un après l'autre, méthodiquement, devant le père et la mère qui regardent, ligotés, impuissants, et qui implorent Dieu pour un peu de compassion...

Sans parler de ce très puissant commentateur du *New York Times*, un nommé Rosenthal, qui ne peut trouver le sommeil, le soir, que lorsqu'il a d'abord fixé dans sa tête enflammée de haine les mots exacts de la nouvelle injure qu'il jettera, dans son prochain commentaire, à la face de l'Islam et de ses adeptes...

Sans parler de Salman Rushdie et de ses médiocres *Versets Sataniques*, d'une affligeante pauvreté esthétique, écrits pour l'Occident, pour provoquer, pour se faire aimer et adorer par ce même Occident, et pour gagner des dollars par centaines de milliers, et ce brulôt est devenu l'arme de choix, la machine de guerre de cet Occident, qui se prétend roi de la vertu et de la bienséance, contre un terrible Islam, intolérant et sauvage, que Jésus nous préserve de ses tares et de ses ravages...

Sans parler de Karadzic, de Milosevic, de Boris l'ivrogne, bourreau des Tchétchènes et autres Tajiks...

Sans parler de tous ceux qui, dans les arènes planétaires et qui sont supposés dire la morale et le droit en toutes circonstances, au nom de tous les humains, devant le massacre des Tchétchènes, croient s'en tirer à bon compte en proclamant que c'est là une affaire interne à Boris. Un chef suprême international, autrefois, que j'ai connu et tant admiré, du temps où j'étais comme vous jeune journaliste, un homme de fermes convictions morales, non de calculs d'habileté, bref un homme juste, en des temps plus risqués, infiniment plus dangereux qu'aujourd'hui, confronté à la sale brutalité U.S. au Viêt-nam, partagé entre sa conscience, l'impératif catégorique, comme dirait le bon vieux Kant, et la tentation de la prudence, de l'opportunisme, face à un Johnson impérial et exterminateur, cet homme, U Thant, de son cœur qui saignait, jour après jour cria son horreur, cria sa peine, chaque fois que les B.52 faisaient leur passage dévastateur sur Hanoï qui brûlait - et *le New York Times* écoutait avec respect et rendait hommage à l'homme d'honneur...

Sans parler de ces interminables et ridicules conciliabules de l'Occident, grands opéras comiques que ses chefs font passer pour des «conférences internationales» sur la Bosnie, la Tchétchénie, et demain sans doute sur l'Algérie, la Turquie, l'Arabie, pour faire croire aux naïfs de la planète que l'Occident se soucie, qu'il sait ce qui est juste et ce qui est injuste, le bien et le mal, héritier qu'il est des Lumières et de Jésus. Vastes farces! Vastes écrans de fumée que tout cela! La vérité profonde et unique, indéniable, absolument irréfutable, et combien ignoble, étant que, à l'exception de Bernard-Henri Levy, frère rescapé de génocides et autres avanies, défenseur courageux de la Bosnie, et hautement je le salue, lorsqu'il s'agit des musulmans, l'Occident s'en fout carrément. Que dire? Non seulement s'en fout, mais exulte à l'idée qu'il puisse tenir pour quelques années encore sous l'eau la tête de cet Islam qui étouffe, qui cherche désespérément à respirer et demain, craint l'Occident, à se lancer tout entier dans la Grande Bataille, aujourd'hui menée seulement par les quelques têtes brûlées de l'An III, dans les Aurès, en Égypte et autres Turquie.

L'Humanité socialiste: Est-ce trop tard ? Tout ça, cette folie, est-ce irréversible ?

Jalal Ben Chérif: Et moi je vous demande: sans la Terreur, le visage de la France, une France réconciliée, forte, en harmonie avec elle-même, de façade tout au moins, eût-il été le même? Deux siècles après, les choses nous

apparaissent, nécessairement sous un autre jour. Il est possible aussi que l'Algérie fasse aujourd'hui sa catharsis, que le malade ne guérisse que s'il crache d'abord du sang. La Grande Bataille contre l'Occident, menée là-bas et ailleurs, aura peut-être pour vertu - qui sait? - de purifier le terrain des furoncles de cinq siècles d'humiliation et de le préparer à l'indispensable réconciliation de l'avenir, mais peut-être faut-il encore passer par les larmes et le sang et tant de malentendus et de tragédies.

L'Humanité socialiste: C'est étonnant cette présence à l'actualité de la pensée occidentale que vous continuez à manifester de façon remarquable, surtout pour quelqu'un qui gagne désormais sa vie dans l'immobilier! Vous semblez au courant des choses les plus récentes: Derrida, Lyotard...

Jalal Ben Chérif: Vous voulez dire que je suis irrécupérable pour les fanatiques de tous bords ? C'est bien cela vraisemblablement, sûrement même, ce que pensent nos amis d'Alger que ne peuvent que déranger des attitudes irrespectueuses comme la mienne. Face à leur vérité unique, j'affirme la primauté du doute, de la beauté de la pensée, du plaisir du savoir et le goût du bonheur qui est au terme de telles aventures de l'esprit. Croyez-moi, le choix n'est pas pour un musulman d'aujourd'hui entre soit d'un côté Salman Rushdie et sa regrettable désinvolture, offensante pour plus d'un milliard de croyants, de leur sensibilité et de leur culture, soit de l'autre Hassan al-Turabi, le piètre théoricien dictateur de Khartoum qui a contribué à donner à l'Islam sa réputation d'un enfer sur terre - non, pas nécessairement! Cordoue, Séville, Grenade - les siècles de gloire et de splendeur de mes ancêtres, les Ben Chérif. Quand les princes barbares d'Europe envoyaient leurs ambassades auprès de nos émirs et de nos califes pour quémander un peu de science, de culture et de raffinement. Quand les Averroès, les Avicenne et les al-Fārābī pouvaient librement penser des choix, des alternatives à toutes choses, questionner et poser comme seule limite à la pensée sa puissance de penser davantage, plus loin, lors même qu'il s'agit des tabous les plus sacrés. Aujourd'hui, hélas! pour toute pensée, on agite stupidement le Coran, qu'on est incapable de comprendre autrement qu'à la lettre, en même temps qu'on brandit un couteau dans l'autre main, prêt à vous couper la gorge, ou bien on

lance à vos trousses des assassins armés d'une *fatwa*, si jamais... si jamais...
Je vous le dis: je ne vois que du sang à l'horizon, le sang partout, sans fin...

L'Humanité socialiste: N'est-ce pas tout de même ambigu, contradictoire tout cela? D'un bout à l'autre de cet entretien, vous n'avez cessé de soutenir à la fois une chose et son contraire, jeter l'Occident aux orties et en même temps chanter ses vertus, blâmer les fous d'Allah et en même temps leur assigner une mission historique de rédemption. Alors, tous faux-fuyants mis à part, vous, personnellement, Jalal Ben Chérif, avez-vous choisi votre camp?

Jalal Ben Chérif: Moi? Oh, moi, vous savez! Moi, je ne suis qu'une voix solitaire qui ne cesse de pleurer ses morts, et à mes morts d'antan, ceux de Tébessa, d'Alger, de Sabra et de Chatila, j'ai ajouté ces temps de mépris que je pleure aussi, grand bâtard devant l'Éternel, ni d'un monde ni d'un autre, attendant sans illusions la fin à New York, admirant, quand vient le soir, d'ici, de la fenêtre de ma cuisine, les deux tours jumelles souveraines du World Trade Center, scintillantes et suprêmement belles dans l'immense nuit multicolore, phares rassurants pour des âmes en perdition sur les océans déchaînés de la folie humaine.

New York, le 23 mai 1995

Annexe N°2

IMAGE FINALE

Extrait de *La mémoire tatouée* d'Abdelkébir KHATIBI

Suite de la fête ou de la guerre, le personnage B. Saute dans la fresque chinoise qui change de couleurs, dehors la chèvre se suspend à un arganier. Par-delà la foule, la mer hésite dans le flux. Face à la fenêtre, personnage A., exalté, dit:

Salut pourtant à vous, mes invités du jour et mes frères de sang. Non pas l'histoire en paraboles, le siècle a d'autres désordres, la guerre et la misère. Cessez de glisser dans la divination pure. Il sera dit que je reviendrai parmi vous, tel que la vie m'aura atteint. Eh bien ! nous ne ferons rien pour abandonner le sens de l'histoire. Il a été dit : elle est unique, identité, identité folle, elle n'a pas engendré et n'est pas engendrée, égale à elle-même. Je vous expose la parole. N'ai-je pas rassemblé autour de mon cil les rêves de votre délivrance ? Regardez mes yeux, regardez mes mains. N'ai-je pas fait de mon corps une recreation inquiète et inépuisable ? A quand la parole pour tous, ô mes invités du jour ? Malheur à celui qui se brise sans arracher la mort à la mort ! Malheur à celui qui vous toise sans frémir ! Qui vous apprendra à vous tenir debout ? Prenez garde à celui qui trafique message contre message. Eh quoi ! Trahiriez-vous mon enfance et la source de votre pouvoir ? Que vous arrive-t-il ? Ne vous ai-je pas donné la clé de votre long cauchemar, alors que vous me demandiez la bonne nouvelle, que faites-vous ? que faites-vous que je ne fasse ? Quand je danse devant toi, Occident, sans me dessaisir de mon peuple, sache que cette danse est de désir mortel, ô faiseur de signes hagards. Ainsi en sera-t-il pour moi et pour les miens. L'Occident croit à sa puissance, pensez, ô mes

invités du jour, même si votre pensée est mortelle; il peut vivre, vivez contre votre cauchemar, bien plus loin que votre souffle; il peut mourir, soyez vigilants jusqu'à la cruauté. Soyez vigilants ! Il a dit : l'univers est notre demeure. Répondez : que croulent toutes les demeures, et que vienne en étrange écho le jour de la Très Grande Violence. Frappez, face à face. Sinon, donnez la main et tombez. Dites : nous sommes notre propre direction, nous sommes notre propre mouvement. L'Occident vous a troqués contre sa négation. Refusez cette aumône, refusez toutes les aumônes !

En vérité, nous avons assez dit. Peut-être nous sera-t-il fait miséricorde pour tout ce parchemin.

ANNEXE N°3

LA PRISON

Méditations de Lakhdar après

la manifestation du 8 mai.

Extrait de Nedjma de KATEB yacine

Fallait pas partir. Si j'étais resté au collège, *ils* ne m'auraient pas arrêté. Je serais encore étudiant, pas manoeuvre, et je ne serais pas enfermé une seconde fois, pour un coup de tête. Fallait rester au collège, comme disait le chef de district.

Fallait rester au collège, au poste.

Fallait écouter le chef de district.

Mais les Européens s'étaient groupés.

Ils avaient déplacé les lits.

Ils se montraient les armes de leurs papas. Y avait plus ni principal ni pions.

L'odeur des cuisines n'arrivait plus.

Le cuisinier et l'économe s'étaient enfuis.

Ils avaient peur de nous, de nous, de nous !

Les manifestants s'étaient volatilisés.

je suis passé à l'étude. J'ai pris les tracts.

J'ai caché la Vie d'Abdelkader.

J'ai ressenti la force des idées.

J'ai trouvé l'Algérie irascible. Sa respiration...

La respiration de l'Algérie suffisait.

Suffisait à chasser les mouches.

Puis l'Algérie elle-même est devenue...

Devenue traîtreusement une mouche.

Mais les fourmis, les fourmis rouges.

Les fourmis rouges venaient à la rescousse.

Je suis parti avec les tracts.
Je les ai enterrés dans la rivière.
J'ai tracé sur le sable un plan...
Un plan de manifestation future.
Qu'on me donne cette rivière, et je me battraï.
Je me battraï avec du sable et de l'eau.
De l'eau fraîche, du sable chaud. Je me battraï.
J'étais décidé. Je voyais donc loin. Très loin.
Je voyais un paysan arc-bouté comme une catapulte.
Je l'appelai, mais il ne vint pas. Il me fit signe.
Il me fit signe qu'il était en guerre.
En guerre avec son estomac. Tout le monde sait...
Tout le monde sait qu'un paysan n'a pas d'esprit.
Un paysan n'est qu'un estomac. Une catapulte.
Moi j'étais étudiant. J'étais une puce.
Une puce sentimentale... Les fleurs des peupliers...
Les fleurs des peupliers éclataient en bouillabaisse.
Moi j'étais en guerre. Je divertissais le paysan.
Je voulais qu'il oublie sa faim. Je faisais le fou. Je faisais le fou devant mon
père le paysan. Je bombardais la lune dans la rivière

ANNEXE N°4

23/04/2006, 14h49

La mer se fait l'écho diligent et lumineux des mouettes...

Tout un ciel, tout un univers frappé du sceau resplendissant d'un soleil aux mille rayons promesses...

Et le bateau roule de sa propre vie...

Et la pensée se fait un chemin aussi profond que le cœur en vibre d'émoi...

Vivre la tombée de la nuit sur la même scène, sur un même rythme...

Changer de décor comme par le bienfait d'une baguette magique...

Vivre le matin le renouveau du monde sur un tapis d'une mouvance et d'une transparence sublimes...et tout à l'heure, voir s'élancer vers le ciel, dans un suprême défi, les montagnes, vigies éternelles de quelques cités bénies...et déjà imaginer les beautés de cette ville houri dont la mer sert de voile...

L'ancre est jetée : cordon ombilical jamais rompu dans cette recherche de la beauté et de la sérénité.

C'est l'escale et cet élan fougueux pour aller boire à cette nouvelle source de sagesse née de la communion majestueuse et immuable de la mer et du ciel. Aujourd'hui, ici, dans cette île de la virginité, peuplée de gens inconnus aux parler étrange...

C'est l'apprentissage éclair d'une vie, d'une mentalité et peut être d'une amitié...mais sûrement d'une sympathie au visage d'été...

Demain, sonder les profondeurs d'une autre mer, d'un autre ciel, vivre dans un autre souffle les multiples rêves des temps laborieux.

Saluer avec des cris de pionniers d'autres montagnes et échanger de nouveaux rires avec des êtres d'un autre ailleurs...

C'est ici que mon âme trouverait son paradis : dans ce bateau note de musique qui circule sous la maestria d'un chef d'orchestre inné, à travers une partition amoureusement et savamment dessinée : un paysage enchanteur aux travestis infinis...

C'est dans cette diversité que je voudrais noyer la monotonie insipide du quotidien. C'est la constante juxtaposition de tous les aspects aimés de la nature, la mer, la montagne, les oiseaux, des peuples différents qui me séduit.

La majesté offerte à chaque tour de gouvernail me paraît être l'antidote de l'angoisse née d'une société absurde et étriquée.

C'est mon voyage kaléidoscope, ma croisière de rêve...

A.BOUABACI

REFERENCES

- [1] BENAMAR BENMANSOUR Leila, *Le quotidien d'Oran* du 04/11/2008, Rubrique Culture, P. 15
- [2] SARI-MOSTEFA KARA Fewzia, *lire un texte*, éd DAR EL GHARB,
- [3] AKIKA Ali, « La fièvre de l'errance », article paru dans le quotidien *El Watan*, rubrique Arts et lettres du jeudi, 22 janvier 2009, P. 24.
- [4] Encyclopédia universalis, éd 2004.
- [5] ACHOUR Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne*, BORDAS, 1990.
- [6] Ch. R. AGERON, *Les algériens musulmans et la France (1871-1919)*, Paris P.U.F., 2T, 1968.
- [7] F. FANON, *Les Damnés de la terre*, Paris, F.MASPERO, 1966, P.166.
- [8] M. BACHTARZI, *Mémoires (1919-1939)*, Alger SNED, 1968, P.312.
- [9] OULD CHEIKH Mohammed, *Myriem dans les palmes*, O.P.U, Collection Textes anciens, Ben Aknoun, Alger, 1985. P.19.
- [10] NOIRAY Jacques, *Littératures francophones : I- le Maghreb*, I.M.E, Mai 1996
- [11] Tayeb BOUGERRA, *Le dit et le non dit à propos de l'Algérie et l'Algérien chez Albert CAMUS*. P. 87.
- [12] LEDBAI Benaouda, *Chroniques littéraires (1990 - 1993)*, O.P.U. 1994, P. 86.
- [13] Ahmed SEFRIOUI *Le roman marocain d'expression française*, communication au colloque Mohammedia, Décembre 1970, in *Les actes et mots philosophiques et littéraires*, N5, Septembre 1971
- [14] Mouloud FERAOUN, *Lettres à Roblès en 1959- Lettres à ses amis*, le Seuil 1969, P.154.
- [15] Paul BALTA, préface de Maria-ANGELS-ROQUE, in *Les cultures du Maghreb*, Paris, l'Harmattan 1996, P.5.
- [16] *Le Nouveau Petit Robert*, Article « EXIL ». P.964.
- [17] DREVET, C. « L'exil intérieur » in *L'exil*, textes réunis par Alain NIDERST, Paris, Ed. Klincksieck, 1996, P. P.211, 226
- [18] *Trésor de la langue française*, Paris, Ed. du centre national de la recherche scientifique, 1978. P.1139.

- [19] Edward SAID, *Des intellectuels et du pouvoir (représentations of the intellectual)*, traduction française par Paul CHEMLA, Paris, Seuil, 1996, P.63.
- [20] Jacqueline ARNAUD, « *Exil, errance, voyage dans L'exil et le désarroi de N. FARES* », « *une vie, un rêve, un peuple toujours errants de M. KHAIR EDDINE* » et « *Talismano de A.MEDDEB* » dans *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986, P.52.
- [21] Le Coran, traduction par D. MASSON, revue par Dr. SOBHI EL SALEH, Dar el Kitab Al Masri- Dar El Kitab Allubnani, P.567.
- [22] Geneviève MENANT-ARTIGAS- l'Exil- Paris-Hachette, « *Thèmes et parcours littéraires* », 1974, P.5
- [23] Emprunté à l'article intitulé « *Littérature comparée* » signé par Pierre BRUNEL, Professeur de littérature comparée à l'université de Paris IV, Sorbonne, in *Encyclopédia Universalis*, éd. 2010.
- [24] Gilles DELEUZE – Proust et les signes – Quadrige Presses Universitaires de France – août 1998.
- [25] TLILI Mustapha, *La rage aux tripes*, Paris, éditions Gallimard, 1975
- [26] Sigmund FREUD, *Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque, Paris, Payot, 1981, P.255.
- [27] Ethiopiques N°52 – Revue trimestrielle de culture négro-africaine -1^{er} semestre 1989 – Vol.6 N°1
- [28] KHATIBI Abdelkébir, *La mémoire tatouée*, Paris, éditions Denoël, 1971
- [29] N. FARES, *Frontière du sujet*, in *Revue du collège de psychanalystes*, « *L'Islam au singulier* » N°40 P.80.
- [30] ABDOUN Mohammed Ismail - *Kateb Yacine – Textes présentés par Mohammed Ismail ABDOUN* – in *Classiques du Monde* – SNED. Fernand NATHAN – P.110, chapitre 5- *KATEB Yacine par lui-même*.
- [31] KATEB Yacine- *Action de Tunis*, N° 148- 28 Avril 1958 et 11 Août 1958 (Interview).
- [32] *Nedjma*, extraits- KATEB Yacine. I.P.N, Alger 1971, P.126.
- [33] KATEB Yacine, *Nedjma*, Paris, éditions du Seuil, 1956.

- [34] Aïcha BOUABACI- in discours prononcé à Frankfurt /M le 27/11/2006 à l'occasion de la remise de la décoration de chevalier de l'ordre des arts et des lettres.
- [35] Propos relevés dans l'article inédit intitulé –Qui suis-je ?- paru à Frankfurt le 12 février 2007.
- [36] BOUABACI Aïcha, *Le Désordre humain conté à mon petit fils*, Alger, Casbah éditions, 2002.
- [37] Eugène GUILLEVIC, Art Poétique, in Terraqué.
- [38] A. KHATIBI, *Eloge de l'illisible*, Magazine littéraire N° 375 du 01/04/1999.
- [39] Cité par KATEB Yacine – textes présentés par M. I. ABDOUN-S.N.E.D. Fernand NATHAN P. 31.
- [40] Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1972, P.28.
- [41] www.mots-auteurs.fr/auteurs/citation/chawki-abdelami.htm
- [42] www.evene.fr/celebre/biographie/alain-mounier-10596.php

OUVRAGES CONSULTES ET NON CITES.

- 1- ACHOUR Christiane, *ABECEDAIRES en devenir*, Entreprise algérienne de presse, Alger 1985.
- 2- ACHOUR Christiane- BEKKAT Amina, *Clefs pour la lecture des récits, Convergences critiques II*, éditions du Tell, 2002.
- 3- ADAM Jean Michel- REVAZ Françoise, *L'analyse des récits*, éditions du Seuil, 1996.
- 4- ARNAUD Jacqueline, *La littérature maghrébine de langue française I, Origines et perspectives*, Publisud, 1986.
- 5- ARNAUD Jacqueline, *La littérature maghrébine de langue française II, le cas de KATEB Yacine*, Publisud, 1986.
- 6- BEKKAT Amina Azza, *Regards sur les littératures d'Afrique*, O.P.U, Alger, 2006.
- 7- BEKKAT Amina – BERERHI Afifa, *Mohamed DIB*, éditions du Tell, 2003.
- 8- GASPARD Françoise – SERVAN SCHREIBER Claude, *La fin des immigrés*, éditions du Seuil, Paris, Avril 1985.
- 9- SIDLARBI-ATTOUCHE Kheira, *Paroles de femmes*, ENAG éditions, 2001.
- 10- *Langues et littératures*, Université d'Alger, Revue de l'institut des langues étrangères, n°5, 1993.
- 11- *Les écrivains et leurs langues*, Editions Barzakh, rencontres d'Alger 20-21 février 2002.
- 12- *Expressions maghrébines*, Revue de la coordination des chercheurs sur les littératures maghrébines, Vol 1, N°1, *Qu'est ce qu'un auteur maghrébin ?* Editions du Tell 2003.